

LA  
NOUVELLE  
CRITIQUE

Politique, marxisme, culture.



Les "Goncourt" 64

numéro 64 (245)  
nouvelle série  
mai 1973  
10 francs

La nouvelle  
Critique.  
Picasso

Picasso le 26.2.59.

Picasso : 32 pages, dont 8 en quadrichromie.

Entretiens en R. D. A. : avec le directeur de la maison centrale pour le travail culturel ; avec le directeur (ancien propriétaire) d'une entreprise nationalisée.

# LA NOUVELLE CRITIQUE

Directeur : Francis Cohen

Redacteur en chef : Antoine Casanova

Redacteur en chef adjoint : Jacques De Bonis

Secrétaires de rédaction : Emile Breton, Michel Strulovici

Secrétariat général : Léandre Curzi

Maquette : Rémi Deroche assisté de Alain Le Bris

Comité de rédaction : Michel Apel-Muller, Gérard Beloin, Lucien Bonnafé, Antoine Casanova, Philippe Cazelle, Francis Cohen, Jacques De Bonis, Jean Deroche, André Gisselbrecht, Christine Glucksmann, Serge Gofjard, Maurice Goldring, Aimé Guedj, François Hincker, Jean-Pierre Jouffroy, Pierre Juquin, Jacques Leclerc, Paul Mazliak, Roland Ménard, Elie Mignot, Jacques Milhau, Maurice Moissonnier, Robert Navarre, Roland Pierre, Claude Prevost, Jean Rollin, Jean Rony, Laurent Salini, Lucien Sève, Michel Simon, Etienne Verley, Roland Weyl.

Services financiers : Claude Mayer

Ventes : William Vigé

Rédaction :

2, place du Colonel-Fabien, 75940 Paris Cédex 19

Tél. : 202-70-10 ; 203-20-74

Administration et

service de vente :

29, rue du 4-Septembre, 75002 Paris

Tél. : 073-78-75 ; 073-50-03

Régie publicitaire :

A. C. P.

187, quai Valmy, 75010 Paris

Tél. : 203-96-58

## TARIF ABONNEMENTS

	France	Etranger
2 ans	: 120 F	140 F
1 an	: 67 F	77 F
6 mois	: 36 F	
Spécial Etudiants :		
2 ans	: 72 F	92 F
1 an	: 40 F	50 F
6 mois	: 22 F	

Prix de vente au N<sup>o</sup>

	France	Etranger
	8 F	9 F

**Aux abonnés.** En cas de changement d'adresse, les P. et T. ne font pas suivre les publications ipso facto. Si vous désirez recevoir votre revue sans retard vous avez donc intérêt à nous communiquer votre nouvelle adresse le plus rapidement possible. (Joindre 1 F en timbres poste). C. C. P. PARIS 6956-23.

Imprimé par Corbière et Jugain, Alençon.

Diffusé par les N. M. P. P.

Directeur de la publication : Francis Cohen

LA NOUVELLE CRITIQUE abonnement

Nom \_\_\_\_\_

Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Qualité ou profession \_\_\_\_\_

Comment avez-vous connu la N. C. ? \_\_\_\_\_

Retournez ce bulletin à :

La N. C., 29, rue du 4-Septembre, 75002 Paris

Je joins à ce bulletin  Chèque bancaire  
 Virement postal  
 (C. C. P. 6956 23 Paris)

TARIF ABONNEMENTS

	France	Etranger
2 ans (20 n <sup>os</sup> ) :	120 F	140 F
1 an (10 n <sup>os</sup> ) :	67 F	77 F
6 mois (5 n <sup>os</sup> ) :	36 F	
Spécial Etudiants :		
2 ans (20 n <sup>os</sup> ) :	72 F	92 F
1 an (10 n <sup>os</sup> ) :	40 F	50 F
6 mois (5 n <sup>os</sup> ) :	22 F	

64

LA NOUVELLE CRITIQUE campagne d'expansion

Envoyez-nous des adresses de personnes susceptibles de s'abonner à la N. C.  
 Nous leur enverrons un spécimen gratuit.

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Retournez ce bulletin à :

La N. C., 29, rue du 4-Septembre, 75002 Paris

LA NOUVELLE CRITIQUE bon de commande récapitulatif

Nom \_\_\_\_\_

Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

Qualité ou profession \_\_\_\_\_

Je commande :

Nombre d'ex.	Titres	Prix d'un ex.	Prix total
	<b>Plaquettes :</b>		
<input type="checkbox"/>	Langage, sciences et histoire	3 F	
<input type="checkbox"/>	Engels et la philosophie marxiste	3 F	
<input type="checkbox"/>	Une science du littéraire est-elle possible	5 F	
<input type="checkbox"/>	La démocratie socialiste en U. R. S. S.	3 F	
<input type="checkbox"/>	Crise de la Société, Eglises et Union populaire	3 F	
<input type="checkbox"/>	Une psychiatrie différente dites-vous...	5 F	
	<b>N<sup>os</sup> Spéciaux N. C.</b>		
<input type="checkbox"/>	Littérature et idéologies	20 F	
<input type="checkbox"/>	Expériences et langage de la Commune de Paris	15 F	
	<b>Collection N. C. 1972 :</b>		
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 49	4 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 50	4 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 51	4 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 52	4 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 53	4 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 54	4 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 55	7 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 56	4 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 57	4 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 58	4 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 59	4 F	
	<b>Collection R. I. :</b>		
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 20/21	12 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 48	9 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 60	9 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 61	9 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 62	9 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 63/64	18 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 65/68	18 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 67	9 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 69	9 F	
<input type="checkbox"/>	N <sup>o</sup> 69/70	15 F	
<input type="checkbox"/>	(Les 2 derniers volumes groupés - 68 et 69/70)	20 F	
	Total		

Pour les commandes à destination de l'étranger, ajoutez 10 %/a aux prix indiqués.

P. S. : Ce bon de commande n'est pas valable pour N. C. Service Livres.

Expédition franco, par retour.

Retournez ce bon de commande d'un montant de : F  
 à La N. C., 29, rue du 4-Septembre, 75002 Paris.

Je joins à ce bon de commande  Chèque bancaire  
 Chèque postal  
 (C. C. P. 6956 23 Paris)

LA  
NOUVELLE  
CRITIQUE

Passez vos commandes à l'aide du bon récapitulatif au verso.

LA  
NOUVELLE  
CRITIQUE

collection plaquettes

- Langage, science et histoire  
*par Noël Mouloud, Guy Besse, Gérard Simon*  3 F
- Engels et la philosophie marxiste  
*par Christine Glucksmann*  3 F
- Une science du littéraire est-elle possible  
*par France Vernier*  5 F
- La démocratie socialiste en U. R. S. S.  
*par Francis Cohen*  3 F
- Crise de la Société, Eglises et Union populaire  
*par Antoine Casanova*
- Une psychiatrie différente dites-vous...  
*par le docteur Lucien Bonnajé et Tony Lainé*  5 F

## Recherches Internationales

à la lumière  du marxisme

### Tarif d'abonnement :

Pour les abonnés de la N. C. : 25 F France  
30 F Etranger

Pour les non-abonnés de la N. C.  
30 F France  
35 F Etranger

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

abonnement

Retournez ce bulletin aux Editions de La N. C., 29, rue du  
4-Septembre, 75002 Paris  
accompagné d'un chèque bancaire ou d'un chèque postal  
C. C. P. La Nouvelle Critique, Paris 6956 23

LA  
NOUVELLE  
CRITIQUE

Je vous adresse ci-joint (par chèque bancaire ou  
postal)  
(C. C. P. 6956 23 Paris) la somme de

J'abonne :

	Tarif normal	Tarif étudiant
Nom ..... pour 2 ans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Prénom ..... pour 1 an	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Adresse .....		

souscription-abonnement

J'abonne :

	Tarif normal	Tarif étudiant
Nom ..... pour 2 ans	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Prénom ..... pour 1 an	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
Adresse .....		

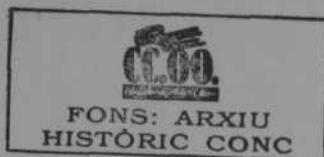
Je désire que le ou les abonnés soient informés qu'ils reçoivent ces abonnements de ma  
part : oui  non

**NC**

SOMMAIRE

n° 64

mai 1973



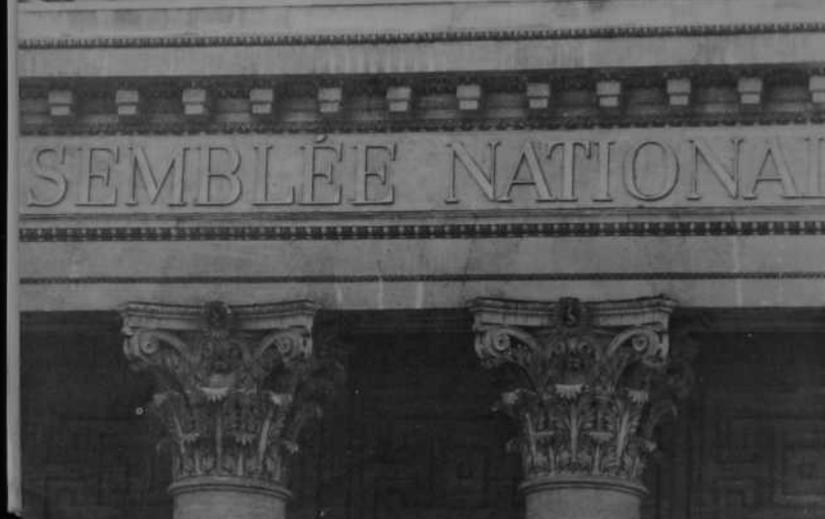
<b>Une activité tous azimuts</b> .....	4
Jean Colpin	
<b>Sciences : la recherche et la crise</b> .....	8
Monique et Patrick Geistdörfer	
<b>Les monopoles, les couches moyennes et l'Etat (II)</b> .....	17
Jean Goldzink	
<b>La psychologie sociale (II)</b> .....	21
Pierre Bruno, Michel Pêcheux, Michel Plon, Jean-Pierre Poitou	
<b>Le phénomène prix littéraires</b> .....	29
Catherine Claude	

<b>Bonjour Picasso</b> .....	41
<b>Peintre de son temps et du futur</b> .....	42
Roland Leroy	
<b>Les peintres cubistes</b> .....	44
Guillaume Apollinaire	
<b>Fox ou Picasso au « Bateau-Lavoir »</b> .....	47
Max Jacob	
<b>Guernica</b> .....	50
Paul Eluard	
<b>Huit pages couleur</b> .....	53
<b>Picasso</b> .....	61
Léon Moussinac	
<b>Shakespeare, Hamlet et nous</b> .....	67
Louis Aragon	
<b>Comme il travaille</b> .....	69
Vladimir Pozner	

<b>N. C. internationale</b> .....	73
<b>R. D. A.</b>	
<b>Problèmes du développement de la vie culturelle</b> .....	74
Michelle et Jean Tailleux	
<b>Entretien avec M. Morgenstern recueilli par Jean Tailleux</b> .....	76
<b>Les nationalisations et l'évolution des rapports de production</b> .....	80
Michelle Tailleux	
<b>Entretien avec M. Römmler recueilli par Michelle Tailleux</b> .....	81
<b>Argentine. Le péronisme</b> .....	94
Marios Winocur	
<b>N. C. a lu</b> .....	98
Alain Lance, Jean-Claude Michea, Pierre Jacob, Lucien Curzi	
<b>Art présent</b> .....	102
Jean-Philippe Chimot	
<b>Les échecs</b> .....	105
F. Molnar	
<b>N. C. signale</b> .....	106
<b>L'affiche de la N. C.</b> .....	108
<b>Service-livres</b> .....	110
<b>Propositions aux lecteurs</b> .....	1, 2, 111, 112

Iconographie : p. 4, *Léonard Freed* (Magnum), *Martine Franck*, *Raimond-Dityvon*, *Alain Dagbert* (Viva), *Gérald Bloncourt*; pp. 8 à 16, *Gérald Bloncourt et Magnum*; pp. 21 à 28, *Dessins de Steinberg*; pp. 41 à 46, *René Burri*, *Cartier-Bresson* (Magnum); pp. 73 à 78, photos communiquées par l'ambassade de la R. D. A.; p. 94, illustration de *Sabat* (*The listener*).

Copyright 1973 © « Les éditions de La Nouvelle Critique » tous droits de reproduction réservés.





## Une activité tous azimuts

Jean Colpin

On a dit, non sans raisons, que les élections de mars 1973 ont été, après 1968, le deuxième grand affrontement entre les forces ouvrières et démocratiques et le pouvoir des monopoles. Il s'est agi, en effet, d'un affrontement sans précédent dans l'histoire des batailles électorales de notre pays : affrontement dont le caractère de classe découlait de l'enjeu de la consultation. Jamais auparavant les

Français n'avaient été placés devant une alternative aussi claire, devant le choix entre deux types de société :

l'actuelle société dominée par les monopoles dont les intérêts finalisent la politique du régime ;

une nouvelle société de type démocratique avancé dont les partis de gauche, qui en proposaient l'édification, déclaraient ouvertement qu'elle constituerait, sous réserve de l'appui majoritaire du pays, une étape de transition vers le socialisme.

C'est bien ainsi que l'ont compris les tenants du grand capital qui ne s'étaient jamais trouvés en face d'un pareil danger.

Ils ont, à leur manière, confirmé le dilemme en falsifiant, en caricaturant le Programme commun de gouvernement dont l'impact les avait mis sur la défensive.

De son prolongement dans la France socialiste ils ont dépeint un visage aberrant, fait de références truquées et calomnieuses à l'expérience de pays socialistes dont ils présidaient la transposition, le placage contraignant sur la personnalité nationale de la France. L'intensité de leur tir de barrage a été à la mesure de l'enjeu. Ils ont concentré tous leurs coups contre le Programme commun de gouvernement en recourant essentiellement à l'arsenal de l'anticommunisme :

le grand jeu, avec toute la gamme, toutes les nuances, pour tous les goûts ;

depuis les formes les plus archaïques de l'anticommunisme jusqu'aux variantes les plus modernes, aux adaptations les plus subtiles.

Il était dans la logique qu'il en soit ainsi, la logique de classe. En visant le parti communiste ils visaient leur ennemi principal, l'artisan et le garant le plus solide du Programme commun de gouvernement, l'animateur le plus conscient du combat engagé pour son triomphe.

Entre les composantes de l'union de la gauche, entre communistes et socialistes, ils ont fait deux poids, deux mesures. Et, d'une certaine façon, les dirigeants du parti socialiste se sont prêtés à cette discrimination en présentant volontiers le parti socialiste comme l'antidote aux dangers que la prédominance communiste, dans l'union de la gauche, ferait courir aux libertés et à la démocratie. C'était accrédi-ter, qu'on le veuille ou non, la théorie de l'anticommunisme et affaiblir, par contre coup, l'attraction de l'union de la gauche.

Les propagandistes du Programme commun de gouvernement n'ont disposé que de six mois pour le populariser, lui gagner des appuis. Leurs adversaires usaient à discrétion des grands moyens d'information, n'hésitant pas, pour faire pression sur l'opinion, à jeter dans la partie des atouts de poids comme l'intervention directe du grand patronat ou celle du président de la République. Le contre-poids de certains parrainages a fait défaut au Programme commun de gouvernement, car si la C. G. T. l'a activement soutenu, le P. S. U. l'a dénigré, la C. F. D. T. l'a critiqué, la F. E. N. ne l'a pas soutenu, la C. G. C. l'a combattu.

Aussi, en même temps que l'enjeu des élections, il faut aussi en voir les handicaps pour bien apprécier les résultats. Ils sont considérables.

En toute connaissance de cause, dix millions de Français et de Françaises se sont prononcés en faveur du Programme commun de gouvernement. Cela oblige à dépasser les données purement arithmétiques qui président habituellement aux comparaisons entre les élections. En elles-mêmes ces données sont d'ailleurs édifiantes puisque en mars 1973 la gauche a réalisé son meilleur score depuis des années avec 46,03 % des suffrages. Le progrès qualitatif n'en est que plus significatif.

Par contre, les partis de la majorité sortent très affaiblis de l'épreuve électorale. Les réformateurs, chargés de récupérer une partie des mécontents, n'ont pas fait la percée qu'ils escomptaient.

Les forces ouvrières et démocratiques voient s'ouvrir devant elles, dans une situation qui s'est modifiée en leur faveur, une nouvelle étape de leur combat pour le triomphe du Programme commun de gouvernement. Elles peuvent prendre appui sur dix à onze millions de Français qui ont définitivement répudié le régime actuel et que l'avenir ne peut confirmer dans le choix qu'ils ont fait.

Le noyau de cette force décisive est constitué par les cinq millions d'électeurs communistes. Le déchaînement de l'anticommunisme, au cours de la campagne électorale, valorise la clairvoyance de leur choix. Leur détermination a permis de mettre en échec le plan qu'à toutes fins utiles la réaction avait échafaudé : faire perdre au parti communiste sa position de premier parti de gauche. L'espoir d'affaiblir le parti communiste, et, du même coup, l'union de la gauche, ne s'est pas réalisé.



### Et maintenant ?

A partir d'une base élargie et consolidée, il s'agit de poursuivre l'œuvre entreprise jusqu'à son but : le rassemblement majoritaire des Français autour du Programme commun de gouvernement. Car rien n'est réglé. La crise de la société demeure et ne peut que s'aggraver au détriment de la classe ouvrière, de l'ensemble des salariés, de toutes les catégories sociales dont les monopoles piétinent les intérêts. Au niveau gouvernemental, l'ouverture annoncée ne s'est pas produite « on prend les mêmes (ou à peu près) et on continue ».

Les mœurs totalitaires de l'U. D. R. encouragées par Pompidou ont au moins le mérite d'ouvrir des yeux qu'aveuglaient encore des illusions de réforme. Ceux des Français qui ont encore hésité à abandonner les partis de la majorité pour « leur donner encore une chance de tenir leurs promesses », ceux qui ont cru voter pour que ça change en égarant leurs voix sur les réformateurs-centristes, vont confronter leurs espérances à la réalité.

Le développement des luttes va accélérer cette prise de conscience. Car les luttes vont se développer. Elles n'ont pas attendu longtemps pour reprendre leur cours.

Signe des temps, c'est la jeunesse, cette grande sacrifiée du régime qui a marqué, avec les lycéens, la nouvelle étape des luttes. Une jeunesse qui ressent la crise de la société à travers une de ses composantes les plus probantes, la crise du système d'enseignement. Avec l'inadaptation profonde de ce système aux possibilités et aux nécessités de notre époque ; avec ses impasses au plan des débouchés avec, surtout, son caractère sélectif du point de vue social que la suppression des sursis et l'instauration des D. E. U. G. sont venus encore renforcer.

Mais la jeunesse n'est pas un témoin passif de la crise. Elle est aussi un facteur de son dénouement.

Les forces productives de l'avenir sont parmi les principales composantes de l'union populaire. Elles entrent dans la lutte avec une maturité précoce qu'atteste le caractère responsable de leur mouvement, le bien-fondé de ses objectifs, la solidarité active dont il cherche à s'entourer de la part des travailleurs, des maîtres, des parents.

Le mouvement lycéen a valeur d'exemple pour une évaluation des potentialités de développement des luttes dans leur ensemble et pour une appréciation juste du rôle que les communistes peuvent et doivent y jouer. Dans le milieu social lycéen où, malgré une certaine démocratisation de son recrutement, prédominent les fils de la petite et moyenne bourgeoisie, la capacité d'influence et de recrutement des organisations de caractère permanent est relativement limitée, même si ces limites sont appelées à reculer avec le temps. Ces organisations apportent une contribution déterminante pour l'orientation des luttes dans un sens conforme aux intérêts qu'elles défendent. Elles ne peuvent prétendre à l'hégémonie dans la conduite du mouvement. Tout en les renforçant, les communistes doivent jouer leur rôle au sein des structures temporaires qui se constituent à l'occasion de chaque lutte.

Ainsi, de l'U. N. C. A. L. et des comités de lutte, au niveau des lycées.

L'aggravation de la crise suscitera de plus en plus l'éclatement de luttes dans des catégories qui échappent, pour le moment encore, à l'influence prédominante des organisations démocratiques.

Ces luttes donnent les apparences de la spontanéité bien que leur développement ne soit pas sans rapport avec l'influence idéologique et politique de la classe ouvrière et de ses organisations. Il faudra les prendre en compte sans crispation, sans s'obnubiler sur les dangers de la manipulation gauchiste.

Le mouvement lycéen en témoigne. La capacité de manœuvre des organisations gauchistes n'a cessé de reculer. Les gauchistes sont contenus par le mouvement lui-même. En ne leur abandonnant pas le terrain, en jouant un rôle au cours du mouvement, les communistes renforcent les réac-

tions d'autodéfense positives contre les récupérateurs.

Etre attentifs au mûrissement et au développement des luttes, être capables de s'adapter rapidement et avec esprit d'initiative à des situations inédites, aux formes originales que les luttes peuvent revêtir, voilà ce que recouvre la recommandation du Comité central de notre parti lorsqu'il parle, pour les communistes, de la nécessité d'une activité tous azimuts, diversifiée, lorsqu'il appelle le militant communiste « à faire marcher sa tête ».

Faire marcher sa tête, c'est aussi, en prenant appui sur les revendications et sur les luttes, continuer de faire progresser le Programme commun de gouvernement, lui gagner de nouveaux adeptes. Le Programme commun de gouvernement n'a pas réponse à tout, dans le détail, mais il donne un nombre de réponses considérable à toutes les questions que la crise fait surgir et que les mécontentements et les luttes expriment.

Comme la maille de la toile emporta tout l'ouvrage, la réponse du Programme commun de gouvernement sur tel ou tel point particulier, peut entraîner à l'adoption de la solution globale.

**Faire plus, plus vite et mieux, c'est aussi et en même temps, faire progresser l'unité d'action des partis et organisations liés aux objectifs du Programme commun de gouvernement, tout en amplifiant l'union populaire.**

Ce ne sont pas les occasions qui manquent pour exercer la pratique de l'unité d'action au profit des grandes et des petites revendications auxquelles il est possible de contraindre le patronat et le pouvoir de donner satisfaction, en totalité ou en partie.

En même temps, la réalisation d'un accord unitaire entre les partis ne peut constituer un préalable paralysant au développement des luttes sociales et politiques. Et l'union populaire, l'union à la base, de toutes les victimes de la politique des monopoles est, en dernière analyse, le facteur décisif de changement. Son champ d'application et d'intervention est à la dimension de ce rassemblement majoritaire des Français qui, finalement, imposera sa volonté de changement. Après les élections, ce changement se profile avec plus de netteté que jamais aux yeux de millions et de millions de Français. L'unité réalisée autour du Programme commun lui a donné ses contours.

Cela confirme la justesse de la stratégie qui fonde l'action du parti communiste depuis dix ans, depuis qu'il mène un combat incessant pour l'union de la gauche sur la base d'un Programme de gouvernement d'un contenu social avancé ouvrant la voie au socialisme.

Oui, l'avenir démocratique de la France, et, dans son prolongement, son avenir socialiste prennent figure dans les masses profondes de notre pays. Mais la grande bourgeoisie parvient encore, nous l'avons vu aux élections, à dénaturer la perspective aux yeux de certaines catégories de Français, à lui substituer une vision repoussante faite des préjugés tenaces et savamment entretenus des

« théories » du collectivisme (et ses rapports avec la propriété privée) et des libertés. Pompidou lui-même ne s'est pas privé d'agiter ces spectres au cours de la campagne électorale.

Il reste donc beaucoup à faire pour abattre ces épouvantails et pour avancer encore plus dans la définition concrète de la voie socialiste pour notre pays. Un socialisme qui s'inspirera des principes et des enseignements de l'expérience universelle, mais qui empruntera des voies et des formes nouvelles, correspondant à la personnalité nationale de notre classe ouvrière et de notre peuple, à leurs traditions, aux conditions historiques nouvelles dans lesquelles s'inscrivent leur combat.

Sur ce point, le rapport de Georges Marchais, approuvé par le Comité central, indique des voies de recherche où l'imagination des communistes, reflet des capacités créatrices du peuple, va pouvoir s'exercer pour nous peindre le socialisme aux couleurs de la France, et pour faire de cette perspective un facteur d'espérance et de mobilisation pour le combat des forces vives de la nation.

Conscient des responsabilités nouvelles qu'il assume dans ce combat, le parti communiste en appelle, plus que jamais, pour mieux s'acquitter de sa mission aux travailleurs et travailleuses manuels et intellectuels, à la jeunesse, à ceux qui ne veulent pas rester en marge de l'histoire, pour qu'ils le rejoignent pour qu'ils le renforcent et contribuent aussi à hâter l'heure des changements.





# Sciences : la recherche et la crise

Monique et Patrick Geistdoerfer

Nous publions ici les deux premières parties d'une étude sur l'organisation et le financement de la recherche scientifique dans le capitalisme monopoliste d'Etat. L'intervention de l'Etat qui y est importante et le mouvement contraire de privatisation de la recherche et de ses résultats y sont analysés comme la solution capitaliste à la contradiction croissante entre la socialisation des forces productives et le caractère privé de la propriété des moyens de production. Le fait que cette socialisation se fasse dans un cadre capitaliste approfondit les contradictions et se traduit par la crise que nous connaissons aujourd'hui, qui n'est pas une crise de la science mais une crise des politiques scientifiques capitalistes\*.

## I. En quel sens peut-on parler d'une politique de la recherche ?

Dans le domaine de la recherche, comme dans de nombreux autres domaines, l'Etat intervient massivement ; cette intervention prend des formes multiples qui peuvent se classer sous trois grandes rubriques : il y a d'abord l'existence d'un important secteur public de recherches (Université, C. N. R. S., recherches faites dans les ministères ou dans des organismes de structures juridiques diverses mais commandités par les ministères) ; il y a aussi, comme dans tout domaine où coexistent l'intervention publique directe et l'initiative privée, un arsenal com-

plexe d'aides financières aux institutions de recherche privées (subventions, détaxations, garantie des emprunts, bonifications d'intérêt...) et, de façon plus accessoire, une activité de réglementation de la recherche privée. L'existence de ces interventions fait qu'on peut parler de la politique de la recherche.

Mais qui dit politique dit aussi rationalité de l'intervention étatique, que cette rationalité soit postulée a priori dans l'exposé des motifs d'un budget ou d'un plan ou qu'on cherche à la dégager, ex-post, de l'ensemble des interventions publiques et de leurs résultats. Et on ne peut éluder ici le problème de la définition de l'Etat.

Dans leur définition de l'Etat, les théories bourgeoises oscillent entre deux extrêmes. A un pôle, on trouve une conception moniste et volontariste d'un Etat qui, agissant pour l'intérêt général et dans un but de régulation du développement du système capitaliste, se fixe des objectifs, programme ses propres investissements et détermine les autres moyens susceptibles d'agir pour l'obtention des fins poursuivies. A l'autre pôle, on trouve une description fine de l'appareil complexe d'élaboration et d'exécution de la politique étatique, où la dynamique pro-

pre des institutions (on parle, par exemple, de résistance de l'institution universitaire aux impératifs de rendement...) rend compte des choix à tous les niveaux et de leur cohérence ou de leurs contradictions. On peut ainsi décrire les instances où se prennent les décisions, chercher quels intérêts et quelles forces peuvent s'y faire entendre, étudier par exemple les déplacements de pouvoir du Comité national à la D.G.R.S.T., ou de ministère à ministère et à comité interministériel. On peut aussi décrire les canaux par lesquels ces décisions ont un aboutissement, c'est-à-dire la structure des institutions de recherche. On peut enfin analyser le contenu des décisions et suivre l'évolution des modalités de l'intervention. Mais on ne peut expliquer cette évolution ni surtout le pourquoi de l'intervention étatique.

Appliquant la définition marxiste qui fait de l'Etat, et plus généralement des superstructures, des produits et des éléments actifs des contradictions de la base économi-

\* Dans cette livraison est analysée l'évolution récente des structures et des moyens de la recherche. Le prochain numéro traitera du contenu et de l'explication du VI<sup>e</sup> Plan.

que, pour comprendre le rôle de l'Etat dans la recherche, il faut d'abord rappeler le rôle *contradictoire du progrès technique dans le développement du capitalisme*. D'un côté, la mise au point de produits et de procédés techniques nouveaux (les deux sont intimement liés) est un moyen pour chaque entreprise capitaliste, dans des conditions de concurrence données, d'obtenir par distorsion prix-valeur ou par surcroît de productivité, un rapport prix-coût plus favorable, c'est-à-dire un *surprofit*. En même temps, à l'échelle sociale, les investissements que cette mise au point suppose, augmentent la *composition organique du capital social* et contribuent par là à la baisse du taux de profit général, tandis que les révolutions de valeur provoquées par la diffusion de l'innovation et l'obsolescence des équipements anciens accentuent la concentration. Le progrès technique est donc au niveau social un facteur de la baisse tendancielle du taux de profit, tandis qu'il est une solution à cette baisse, au niveau des capitaux individuels qui sont en quelque sorte contraints à l'innovation. Ce faisant, il contribue à la transformation des rapports de production (monopolisation) et porte à un niveau supérieur la concurrence des capitaux pour leur mise en valeur.

Si l'innovation a pu un moment se développer sur la seule base de l'ingéniosité et du *savoir-faire* des travailleurs dans la production (ce facteur n'a évidemment pas disparu), elle prend actuellement également appui sur l'existence, au niveau social, d'un corps organisé de sciences et de techniques. Toute recherche se développe, tout résultat nouveau, qu'il soit technique ou scientifique, vient se greffer sur un terrain de résultats existants qui vont des constructions les plus théoriques aux divers procédés techniques applicables à la résolution du problème posé. La rapidité du progrès scientifique ne fait qu'accentuer cette solidarité des recherches et des résultats qui ne s'exerce pas seulement « verticalement » entre recherche fondamentale, recherche appliquée et recherche de développement, les frontières entre ces trois ordres de recherche étant essentiellement mouvantes et relatives, mais aussi de discipline à discipline à travers les processus permanents de restructuration des domaines scientifiques.

*D'un point de vue économique, cette interdépendance signifie que l'utilité des résultats scientifiques ne peut réellement s'apprécier qu'au niveau social. Non seulement les résultats de la recherche ne sont que difficilement susceptibles d'appropriation*

*Les résultats de la recherche ne sont que*



*difficilement susceptibles d'appropriation privée*

tion privée (la théorie néo-classique des biens collectifs traduit ce phénomène en définissant les produits de la recherche comme des biens non divisibles), mais leur utilité va bien au-delà de la problématique immédiate qui leur donne naissance (ce que les théories bourgeoises décrivent partiellement en termes de délais dans leur utilisation). Dans ces deux types de phénomènes que le progrès scientifique et technique tend toujours plus à accentuer, la théorie marxiste voit des formes de la socialisation des forces productives et elle fait de l'intervention étatique dans la recherche *l'agent de cette socialisation et l'ultime solution capitaliste à la contradiction croissante entre la socialisation des forces productives et le caractère privé de la propriété des moyens de production*. Directement ou indirectement, l'Etat prend en charge les dépenses de recherche, réduites ainsi au rôle de dépenses facilitant la mise en valeur des autres capitaux.

De cette analyse schématique, on peut déduire deux types de conséquences :

1. L'intervention étatique permet un développement des dépenses de recherche qui n'aurait pas été possible sans elle. En ce sens, elle est un facteur important de développement des forces productives et, en particulier, un facteur important de développement scientifique et technique. De plus, les superstructures étant toujours cristallisations d'un certain rapport de forces, d'un certain moment de la lutte des classes, les luttes populaires peuvent imposer un développement de la recherche, tant dans son importance que dans ses orientations, allant dans le sens du progrès des connaissances et du progrès social. C'est ainsi que l'on doit comprendre le fait, paradoxal pour les non-marxistes, que ce sont, en France, les gouvernements issus du Front populaire ou de la Résistance qui ont mis sur pied l'appareil étatique de recherche si nécessaire aux monopoles, en lui donnant une structure que les réformes ultérieures n'ont cessé de démanteler pour permettre son utilisation au profit des monopoles.

Cependant, la socialisation des forces productives que réalise l'intervention étatique se fait dans un cadre capitaliste dans lequel l'Etat est, pour l'essentiel, l'instrument des monopoles. Les dépenses étatiques de recherche ont pour but la mise en valeur des capitaux monopolistes : à ce titre, dans un pays donné, à un moment donné, elles viennent toujours en concurrence avec d'autres moyens, réglementaires, législatifs ou

autres, de mise en valeur (le protectionnisme, par exemple) et aussi avec d'autres dépenses étatiques de mise en valeur. De là proviennent le caractère heurté de l'expansion des dépenses publiques de recherche, leur régression parfois et le fait que les dépenses de recherche subissent toujours prioritairement l'effet des compressions budgétaires. C'est dans cette optique explicative que nous étudierons l'évolution des structures et du budget de la recherche en France depuis la Libération.

2. L'intervention étatique est un moment du développement des contradictions du système capitaliste. Elle ne les résout pas ; on assiste, au contraire, à leur approfondissement, en particulier à l'accélération de la socialisation des forces productives, conséquence de l'accélération du progrès technique. On voit ainsi des monopoles très puissants ne pas parvenir à financer les investissements correspondant au développement rapide des techniques de pointe. Les problèmes de mise en valeur du capital monopoliste deviennent plus aigus et toujours plus importants les dépenses non rentables auxquelles doit faire face le capitalisme avec l'aide de l'Etat. Ceci se traduit actuellement en France par un certain freinage de l'effort de recherche et par l'orientation des crédits d'Etat dans des directions plus immédiatement rentables pour les capitaux monopolistes. Cette crise des politiques de la recherche, à laquelle on assiste actuellement dans presque tous les pays capitalistes industrialisés et dont nous aurons à rendre compte, n'est qu'une manifestation et peut-être qu'une phase de la crise du capitalisme monopoliste d'Etat.

## II. Structures et moyens de la recherche depuis le Front populaire

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la bourgeoisie révolutionnaire a créé les institutions qui ont permis, durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un épanouissement considérable de la science française et contribué à implanter et affermir le mode de

production capitaliste. Ainsi la France est le premier pays qui ait enseigné les sciences dans les établissements d'enseignement supérieur (Ecole normale supérieure, Ecole polytechnique).

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, la bourgeoisie radicale a essayé d'améliorer ses institutions de recherche. Elle comprenait que l'essor industriel est lié en partie au progrès scientifique et technique ; elle voyait aussi dans le développement des sciences et de la pensée scientifique et rationaliste une arme idéologique contre les forces réactionnaires et cléricales et fondait ses espoirs sur « l'avenir de la science ». De plus, par suite de la diminution du délai entre la découverte scientifique et son application, la science débouchait à court terme (même parfois immédiatement) sur des applications pratiques (biologie, chimie, électricité). D'où l'idée qu'il faut que l'Etat subventionne la recherche et la création, en 1901, de la Caisse des recherches scientifiques ; la création de cette Caisse, qui ne disposait que de crédits modestes destinés à l'achat de matériel et à la distribution de bourses, est la première décision, en France, qui ait visé à développer la recherche fondamentale dans un but d'innovation technique.

Avec le début du capitalisme monopoliste d'Etat et dans le cadre de l'économie de guerre dirigée, une nouvelle étape, resserrant les liens entre la recherche scientifique et l'Etat, était franchie par la création, en 1915 au ministère de l'Instruction publique, de la Direction des inventions intéressant la Défense nationale et par celle du groupe des laboratoires de Bellevue. La guerre finie, de nouveaux laboratoires étaient mis sur pied et, en 1922, était fondé l'Office national des recherches scientifiques et industrielles et des inventions ; la Direction des inventions ainsi que la Caisse des recherches scientifiques lui étaient rattachées. Le nouvel organisme, qui devait « provoquer, coordonner et encourager les recherches de tout ordre », et en particulier celles « appliquées au progrès de l'industrie nationale », répondait en théorie aux besoins qu'a l'industrie capitaliste de mettre en œuvre des techniques de production nouvelles ; en théorie seulement, car la recherche scientifique restait, en France, mal organisée, effectuée essentiellement au sein des Universités et pauvres en hommes et en moyens.

C'est en 1936 et à la Libération — deux périodes d'essor des forces populaires — que la France a entrepris de se doter des moyens

### Avec le début du capitalisme monopoliste d'Etat



on assiste au resserrement des liens entre la recherche et l'Etat

d'une véritable politique scientifique en vue de créer une science nationale développée qui contribuerait efficacement au progrès général des connaissances, permettrait de répondre aux besoins sociaux et garantirait l'indépendance nationale.

## 1. Le Front populaire et la Libération : mise en place d'institutions démocratiques

Vers les années 1930, des savants comme Paul Langevin, Jean Perrin, Henri Wallon puis Frédéric Joliot-Curie quelques années plus tard, compriront que pour que la recherche scientifique française se développe, il lui fallait non seulement des moyens matériels suffisants, mais encore une structure propre et autonome.

Fortement influencée par le développement des sciences en U. R. S. S., qu'ils pouvaient comparer à celui des pays capitalistes, ils fixaient à la science un rôle fondamental dans le progrès humain, un rôle social. Jean Perrin déclarait en 1938 :

*« Notre but est de faciliter et de multiplier cette découverte qui constitue le seul moyen de l'humanité de dépasser ses vieux rêves, dans la puissance et dans la liberté, dans l'art et dans la beauté, dans la fraternité. »*

Il était clair, par ailleurs, à leurs yeux, que c'est d'une part quand recherche fondamentale et recherche appliquée ne sont pas séparées, d'autre part lorsque ces recherches répondent à un besoin social que les progrès théoriques sont les plus rapides ; il faut unir théorie et pratique, la « pensée et l'action ».

Mais pour que la recherche scientifique soit mise au service de la société, au service du progrès humain, il fallait qu'elle soit centralisée et coordonnée au sein d'un organisme puissant, indépendant des intérêts privés.

Ce sont ces idées qui ont présidé à la mise en place, après la victoire du Front populaire, d'organismes de recherche et de structures de coordination de la politique scientifique qui subsistent encore aujourd'hui.

En 1935, la Caisse des recherches et la Caisse nationale des

*Pour le Front populaire un impératif :*



*unir théorie et pratique, "pensée et action"*

sciences avaient été fondées en une seule institution, la Caisse nationale de la recherche scientifique, qui, en outre, reprenait à son compte l'essentiel du Conseil supérieur de la recherche scientifique créé en 1930 pour coordonner la recherche fondamentale. En juin 1936 est créé un sous-secrétariat d'Etat à la recherche scientifique ; il est confié d'abord à Irène Joliot-Curie puis, à la demande de celle-ci, à Jean Perrin. La loi de finances de décembre 1936 définit l'organisation de la Caisse nationale de la recherche scientifique par la création, au sein du ministère de l'Education nationale, d'un service central chargé de ces questions.

En septembre 1938, le Centre national de la recherche scientifique appliquée (C. N. R. S. A.) est fondé qui, après fusion avec la Caisse nationale et le service du ministère de l'Education nationale, devient, en octobre 1939, le Centre national de la recherche scientifique (C.N.R.S.). Celui-ci est divisé en deux secteurs, l'un pour la recherche fondamentale, l'autre pour la recherche appliquée.

Durant l'occupation, le C. N. R. S. reste en sommeil mais des savants français participent à la Résistance, comme Frédéric Joliot-Curie, qui a adhéré au Parti communiste au printemps 1942 et qui devient président du Comité national du Front national, constitué à la suite d'un appel du Parti communiste clandestin du 15 mai 1941.

À la Libération, le commissaire à l'Education nationale, Henri Wallon, confie la direction du C. N. R. S. à Frédéric Joliot-Curie. Celui-ci va s'employer à donner à la recherche scientifique française les hommes et les moyens dont elle a besoin. Un statut des chercheurs du C. N. R. S. est établi ; pour la première fois, une carrière de chercheur à plein temps, le métier de chercheur, sont reconnus. Par l'ordonnance du gouvernement provisoire du 2 novembre 1945, le C. N. R. S. est réorganisé et sa mission est précisée :

*« Le C. N. R. S. a pour mission de développer, orienter et coordonner les recherches scientifiques de tous ordres. »*

Il exerce cette fonction d'examen de la conjoncture scientifique nationale en même temps qu'il procède à la gestion de ses moyens et de ses personnels dans des commissions où les scientifiques, enseignants-chercheurs et chercheurs sont représentés.

Parallèlement, en octobre 1945, le gouvernement provisoire crée le Commissariat à l'énergie atomique (C. E. A.) qui a pour rôle

d'organiser et de développer la recherche atomique. Le C. E. A., sous l'impulsion de Joliot-Curie, nommé haut-commissaire à l'Énergie atomique en 1946, va donner à la France les moyens de mener à bien sa propre politique dans le domaine de l'énergie atomique, et ceci malgré le refus des États-Unis de communiquer à la France les résultats de ses travaux (alors qu'ils les ont communiqués à la Grande-Bretagne).

Divers autres organismes de recherche sont réorganisés comme l'Institut national de la recherche agronomique (I. N. R. A.), l'Institut national d'hygiène chargé de la recherche médicale scientifique (il se transformera en Institut national de la santé et de la recherche médicale, I. N. S. E. R. M., en 1964). Le vice-président du Conseil, Maurice Thorez, crée une commission interministérielle : elle a pour rôle de coordonner les recherches entre les différents organismes et fait un excellent travail, mais ses conclusions ne seront pas reprises par la suite.

Aussi, après la Libération, la recherche scientifique a-t-elle connu dans notre pays une période d'expansion, en même temps d'ailleurs qu'un extraordinaire développement des techniques avait lieu dans les industries nationalisées à la Libération. Alors que l'industrie privée se désintéressait presque totalement des problèmes de recherche et ne créait pas de laboratoire, au contraire, durant la période du 1<sup>er</sup> Plan, le secteur public de production trouvait là, grâce à la gestion démocratique, les moyens d'un développement rapide (E. D. F., S. N. C. F., Charbonnages de France, Renault, sociétés aéronautiques publiques).

## 2. Réorganisation au profit des monopoles

À la Libération, la fraction monopoliste n'avait pu imposer ses vues : la grande bourgeoisie, en raison de sa compromission avec le nazisme et du mouvement démocratique, avait en effet perdu son emprise directe sur beaucoup de moyens publics d'intervention. Mais peu à peu, durant les années qui suivent la Libération, les groupes monopolistes se reconstituent et regagnent le terrain perdu. La classe capitaliste s'attache notamment à obtenir une aide publique, aide encore peu différenciée qui bénéficie à l'ensemble de la classe.

### Les années cinquante et la



vassalisation par le capital de la recherche scientifique

C'est le plan Marshall, et en 1947, l'éviction des communistes du gouvernement. Le 29 avril 1950, Frédéric Joliot-Curie, à la suite des pressions des États-Unis et de la bourgeoisie française, est, parce que communiste, révoqué de son poste de haut-commissaire à l'énergie atomique ; le gouvernement français s'oriente vers la construction de la bombe atomique, ce à quoi le grand savant s'était toujours opposé, et limite de plus en plus les crédits consacrés à la recherche scientifique.

Vers les années 50, la phase de reconstitution du capital est terminée, mais cette reconstitution s'est faite, sauf dans le secteur public, sur des bases techniques anciennes et désuètes par rapport à celles des grandes firmes étrangères. Le capital français prépare sa sortie sur le plan international et met en œuvre une nouvelle politique économique. Les progrès scientifiques et techniques jouent un rôle de plus en plus considérable dans la production, cette nouvelle politique se répercute sur la politique scientifique ; les monopoles tentent de vassaliser la recherche française. La politique scientifique du pays échappe de plus en plus au contrôle des scientifiques.

En 1954, Pierre Mendès-France crée dans son gouvernement un secrétariat d'État à la recherche scientifique et, en septembre de la même année, un Conseil supérieur de la recherche scientifique et du progrès technique qui est rapidement rattaché à la présidence du Conseil. En novembre 1956, à Caen, se tient le Colloque national sur la recherche et l'enseignement scientifique (il y en aura deux autres, en octobre 1957 et en avril 1958), qui propose un certain nombre de mesures contenant en germe les réformes qu'entreprendra le pouvoir gaulliste (comme la création de la D. G. R. S. T.) et ces propositions sont utilisées lors de la préparation du III<sup>e</sup> Plan (1957-1961) par le Conseil supérieur qui en a la charge.

Cependant, l'expansion de la recherche scientifique est freinée, tant sur le plan humain que sur celui des moyens ; ce qui fait dire à Joliot-Curie, dès 1953, que la recherche scientifique française est en danger.

Les progrès économiques considérables réalisés par les pays socialistes, qui font largement appel aux progrès scientifiques et techniques, contribuent aussi puissamment à faire prendre conscience à la bourgeoisie du rôle croissant joué par les sciences et les techniques (lancement du premier Spoutnik).

À partir de 1958, le renforce-

ment de l'emprise de la fraction monopoliste sur l'Etat lui permet d'aggraver le développement inégal à son profit, notamment par la sélectivité des interventions étatiques. Elle s'emploie dans ce but à mettre l'ensemble de la recherche publique à son service, sans pour autant développer de façon importante son propre secteur de recherche. Dès 1958, l'organisation de la recherche scientifique en France est profondément bouleversée. Le gouvernement s'inspire, pour cette réorganisation de la recherche, de ce que l'on a coutume d'appeler le « modèle américain ».

Aux Etats-Unis, durant la dernière guerre, dans le cadre d'une économie de guerre, c'est-à-dire dans le cadre d'une économie où le capital se planifie de concert avec l'administration, un certain nombre de décisions furent prises, permettant un contrôle plus étroit de la recherche scientifique par le gouvernement et les grands monopoles. C'est, en particulier, la mise en place de la politique des contrats, contrats passés par l'Etat avec les laboratoires industriels et universitaires, afin d'orienter les recherches vers des applications militaires ; c'est l'établissement de liens entre la recherche fondamentale et appliquée et la recherche industrielle dans le cadre des programmes d'armement. Cette politique d'intervention fut amplifiée dans les années qui suivirent la guerre, 75 % de l'effort de recherche et de développement, public et privé, sont financés par l'Etat, sous la direction d'organismes comme la National Science Foundation, les National Institutes of Health, l'Académie nationale des Sciences, la N. A. S. A., l'U. S. Air Force, l'U. S. Navy, l'U. S. Army... et d'organismes auprès du président des Etats-Unis qui déterminent les priorités. La recherche dite de développement, en particulier la recherche militaire, est considérablement favorisée aux dépens de la recherche fondamentale.

En faisant du système des contrats le principal moyen de financement de l'effort de recherche et de développement, le gouvernement peut, d'une part contrôler les chercheurs et les laboratoires universitaires ou industriels en ne subventionnant que ceux qui proposent des programmes conformes aux objectifs qu'il a définis en accord avec les groupes monopolistes, objectifs baptisés « priorités nationales », d'autre part favoriser préférentiellement certains grands groupes industriels et, en prenant à sa charge la plus grande partie de leurs dépenses de recherche et de développement,

## A partir de 1958 la structuration



## des institutions de recherche sur le modèle américain

accroître le financement public de ces groupes par l'Etat et maintenir ainsi leur taux de profit.

C'est ce « modèle américain » qui va orienter la structuration des institutions de recherche en France, à partir de 1958.

A partir de 1958, le C. N. R. S. voit son rôle diminuer de plus en plus au profit d'organismes nouveaux, plus étroitement liés au pouvoir et où les scientifiques ne peuvent faire entendre leurs voix (ce qui reste en partie possible au C. N. R. S., puisqu'ils sont représentés dans les commissions du Comité national). La création de ces organismes n'a pour but que de renforcer l'intrusion des monopoles dans la recherche en permettant à leurs représentants directs d'occuper des postes essentiels. D'autre part, l'orientation et le financement de la recherche vont être assurés par des voies de plus en plus antidémocratiques favorisant notamment, par le jeu des contrats avec l'industrie, la pénétration directe du secteur privé dans la recherche publique et l'université et ce, au bénéfice exclusif de ce secteur privé.

Le décret du 28 novembre 1959 met en place les organismes de la nouvelle politique de la science et supprime le Conseil supérieur. Il crée :

- La Délégation générale de la recherche scientifique et technique (D. G. R. S. T.), organisme administratif dirigé par un délégué général à la Recherche scientifique et technique, placé sous l'autorité du Premier ministre et dont le rôle ne cessera de croître.

- Le Comité consultatif de la recherche scientifique et technique, appelé « Comité des Sages », composé de douze membres, désignés par le gouvernement à titre personnel, et qui donne son avis sur la politique à suivre en matière de recherche.

- Le Comité interministériel de la recherche scientifique et technique, présidé par le Premier ministre et qui regroupe les différents ministres intéressés par la recherche scientifique et technique (Éducation nationale, Armées, Industrie et Commerce, Agriculture, Travaux publics et Transports, Postes et Télécommunications, Santé, Finances) et les douze « Sages ».

Un décret du 9 décembre 1959 crée le Fonds de développement de la recherche scientifique et technique, organisme dépendant du Premier ministre. Ce fonds est destiné à assurer le financement des « actions concertées » de la D.G.R.S.T., c'est-à-dire de contrats financés par l'Etat et passés par la

D. G. R. S. T. avec les laboratoires publics ou privés. Des comités, dont les membres ont été désignés par le pouvoir, ont, au début de 1960, établi des programmes de recherches qui, après accord de la D. G. R. S. T. et du Comité interministériel, ont été adoptés le 31 mai 1961 dans le cadre d'une loi-programme de cinq ans.

Aux côtés de la D. G. R. S. T., le pouvoir gaulliste crée d'autres organismes spécialisés, qu'il contrôle directement, comme la Direction des recherches et moyens d'essais (D. R. M. E.) qui est rattachée à la direction ministérielle pour l'Armement. La D. R. M. E. prépare les programmes de recherches militaires et les fait exécuter, par le moyen des contrats, par des laboratoires et organismes publics ou privés.

Sont créés également, par exemple, le Centre national pour l'Exploitation des océans (C. N. E. X. O.), pour les recherches océanographiques ou l'Institut de recherche d'informatique et d'automatique (I. R. I. A.). Ces Centres ou instituts permettent, eux aussi, d'assurer les recherches dans des secteurs particulièrement importants pour le gouvernement, c'est-à-dire jugés rentables à court terme (ou risquant de l'être) pour les grands monopoles, et ceci hors de tout contrôle des personnels, chercheurs et techniciens.

À côté des structures rigides, le gouvernement favorise des organismes plus souples, permettant, dans un certain nombre de cas et de façon plus immédiate, de faire travailler les laboratoires publics pour la grande industrie, notamment par le biais de la militarisation de plus en plus considérable de la recherche, faisant bénéficier certains groupes industriels des résultats des recherches entreprises par le secteur nationalisé avec lequel ils ont des accords. Car il n'y a pas une solution générale à la mise du potentiel de recherche public au service des grands monopoles : il y a une multitude de solutions correspondant aux conditions particulières ; le patronat sait s'adapter.

### 3. Les moyens et la politique de la recherche

#### a) Structure du budget public de la recherche — Redéfinition de l'enveloppe recherche.

Le budget public consacré à la recherche est l'expression essen-

Des contrats,  
financés  
par l'État,



et passés avec  
des laboratoires  
publics ou  
privés

tielle de la politique de la recherche du gouvernement. Vers la fin des années 1950, les principales masses budgétaires consacrées à la recherche comprenaient :

— *L'enveloppe recherche* qui concerne l'ensemble de la recherche fondamentale et une grande partie de la recherche appliquée. L'enveloppe comprenait les activités de recherche et de développement des principaux ministères ou organismes publics. Elle était programmée dans le détail par la commission recherche du plan et relevait de la procédure annuelle de l'arbitrage interministériel pour sa traduction en termes budgétaires. Faisaient partie de l'enveloppe recherche les crédits d'organismes publics comme le C. N. R. S., l'I. N. R. A., l'I. N. S. E. R. M.

— *Les programmes atomiques civils* qui ont échappé jusqu'en 1969 tant à la Commission recherche du Plan qu'à la procédure de l'arbitrage interministériel.

— *Les programmes militaires atomiques et non atomiques* qui échappent eux aussi à l'arbitrage interministériel et à la commission recherche. Leur montant exact est toujours mal connu, du fait de nombreuses dissimulations.

— *L'éducation nationale* (hors enveloppe) c'est-à-dire l'ensemble des dépenses de recherche financées par des crédits d'enseignement.

— *L'aéronautique civile.*

— *Les programmes internationaux* (dont C. E. R. N., Euratom).

Dès 1960, d'autres masses de crédits apparaissent, correspondant tant à la création de nouveaux organismes de recherche qu'à la mise en place progressive de la politique des contrats. Certaines sont intégrées à l'enveloppe-recherche ; ainsi les crédits du fonds de développement de la recherche scientifique et technique qui financent les actions concertées de la D. G. R. S. T. (1959), ou les crédits d'équipement et de fonctionnement des établissements publics créés en 1967 : C. N. E. X. O., A. N. V. A. R., I. R. I. A. D'autres, sans faire partie de l'enveloppe, sont néanmoins soumis à la procédure d'arbitrage interministériel, procédure à laquelle participent désormais, rappelons-le, le comité consultatif (les 12 Sages) et le délégué général à la recherche scientifique et technique. En outre, ces crédits donnent lieu à une programmation globale à la différence de l'enveloppe programmée en détail. Ce sont, depuis 1961 les crédits de la recherche spatiale civile, depuis 1965, les crédits de l'aide au développement industriel des résultats de la recherche qui, gérés par la D. G. R. S. T., sont une subvention de l'Etat au

secteur privé, remboursable seulement en cas de succès, et pouvant atteindre jusqu'à 50 % du coût des opérations, depuis 1966, les crédits du programme de développement de l'industrie de l'informatique (plan calcul) et, depuis 1969, les crédits de pré-développement correspondant à une participation de l'Etat de 66 % aux études de faisabilité ou à la réalisation de prototypes préalables au développement.

Depuis 1969-70, c'est la tendance au regroupement qui l'emporte, en liaison avec l'augmentation des prérogatives de la D. G. R. S. T. (décret du 5 août 1970), dans le but de coordonner sous l'égide de celle-ci l'intégration de la politique de recherche dans la stratégie du C. M. E. Avec le budget 1971 la

rotation d'enveloppe-recherche a disparu pour faire place à la catégorie des « crédits soumis à discussion interministérielle » qui comprend l'ensemble des crédits civils de recherche et de développement, en particulier les crédits de la recherche atomique civile, de la recherche spatiale civile et ceux dépendant du ministère des affaires étrangères. Seuls sont exclus de cette catégorie les crédits de la recherche militaire qui conservent le régime antérieur et les crédits du C. N. E. T.

Ce regroupement, qui gonfle artificiellement ce que l'on appelait autrefois l'enveloppe-recherche, rend de plus en plus difficile l'identification, à l'intérieur de celle-ci, des crédits publics affectés à la recherche publique.

## b) Evolution du montant et de la structure des moyens de la recherche.

L'évolution de la dépense nationale, publique et privée, de recherche en pourcentage du P. N. B. indique un double mouvement dans la politique du C. M. E. vis-à-vis de la recherche.

Dans un premier temps, les monopoles et les gouvernements français ont cherché à combler partiellement le retard scientifique et technologique du pays.

La récession scientifique amorcée à partir de 1969, particulièrement brutale, a conduit à l'abandon de cet objectif. Le taux de 1,84 % atteint en 1970, dernière année du Plan, est inférieur au taux de 1965 sur lequel s'appuyait le V<sup>e</sup> Plan. Cette même année, au lieu des 97 000 chercheurs prévus par le V<sup>e</sup> Plan, on n'a atteint au maximum que 85 000. Les données pour 1971 et 1972 ont confirmé ce tournant ; le budget de 1973 prévoit la réalisation d'un taux égal à celui de 1963.

La dépense publique de recherche a subi la même évolution avec des distorsions dans sa structure. Les dépenses militaires ont constamment jusqu'en 1969 dépassé les prévisions du plan, de même que le Plan Calcul et les dépenses de développement, seules dépenses de recherche sur-réalisées en fin de V<sup>e</sup> Plan. Tandis que les réalisations du V<sup>e</sup> Plan pour les crédits d'équipement de l'enveloppe-recherche peuvent être estimées à 63 % d'un objectif qui était déjà inférieur de près de 1/3 au seuil au-dessous duquel la commission recherche avait estimé que la recherche française se dégraderait par rapport à la recherche internationale. Le tableau suivant donne une idée de la restructuration des dépenses de crédit d'équipement de l'enveloppe-recherche par discipline, qui revient en fait à un déplacement des dépenses vers les nouveaux organismes (I. R. I. A., C. N. E. X. O., ...) au détriment d'organismes qui comme le C. N. R. S. ou l'Université consacrent l'essentiel de leurs efforts de recherche à la recherche fondamentale.

### Dépense nationale brute de recherche et de développement en pourcentage du P. N. B.

1959	1960	1961	1962	1963	1964
1,12	1,27	1,38	1,47	1,58	1,87
1965	1966	1967	1968	1969	1970
2,10	2,17	2,30	2,37	2,28	1,84

	Autorisations de programme 1968	A. P. 1969	A. P. 1970	% de réalisation
Mathématiques .....	63 931	58 330	52 411	83,6
Physique .....	194 244	146 536	121 447	65,9
Chimie .....	45 219	52 678	48 301	60
Sciences de la terre ..	51 941	39 947	22 601	66,9
Océanographie .....	27 681	37 802	43 369	103
Recherche agricole ..	75 537	61 063	32 730	80,6
Biologie .....	52 697	42 019	34 533	60,9
Médecine .....	43 767	32 243	35 071	77,1
Bâtiment, T. P., urbanisme .....	25 796	17 770	16 361	60,4
Sciences humaines ...	17 185	10 997	10 155	48,5

### Bibliographie des Editions sociales

Physique contemporaine et matérialisme dialectique par Eftichios Bitsakis, 288 pages : 30 F.

Nous publions ici la suite de l'étude commencée dans notre numéro 62 (mars 1973) qui confronte la réalité économique, sociale et politique de la France du capitalisme monopoliste d'Etat aux théories du P. S. U. (Manifeste de ce Parti et discours de Michel Rocard au séminaire de Malte organisé par le grand patronat.)

## Les monopoles, les couches moyennes et l'État (2)

Jean Goldzink

La gauche, par opportunisme électoral et démagogie peu scrupuleuse, additionne les revendications immédiates, spontanées, souvent contradictoires, des diverses couches non monopolistes : « poujadisme de gauche » (*Manifeste*, p. 146) qui, loin de les unifier comme le croient les signataires du Programme, « contribue à l'impuissance » des travailleurs. Il faudrait, tout au contraire, *partir dès maintenant d'un projet socialiste*, pour définir les axes et les formes des luttes syndicales et politiques. C'est sans doute Edmond Maire qui a le plus clairement exprimé cette position : « La C. G. T. estime que la victoire électorale, même si elle est obtenue par un rassemblement de mécontents qui ne sont pas tous d'accord sur le socialisme, permettra de faire les nationalisations et les réformes qui amèneront par la suite un changement progressif dans la conscience des masses. Nous estimons (à la C. F. D. T.) qu'avec un tel processus nous risquons de ne jamais franchir la deuxième étape car un rassemblement hétérogène risque fort d'éclater devant la contre-attaque capitaliste et la majorité de devenir alors la minorité.

### La conception du rassemblement

Pour la C. F. D. T., c'est ici la conception du rassemblement qui est en cause. Pour qu'il soit solide et cohérent, il doit partir dès maintenant d'un projet socialiste commun. Il faut alors que l'action quotidienne [...] poursuive à la fois l'objectif de modifier les structures ou les rapports de pouvoir et celui de changer les mentalités. Le but est d'arriver à un mûrissement suffisant

pour que, le jour où les conditions d'un changement beaucoup plus rapide, d'un saut qualitatif de la société seront réunies, la dynamique puisse s'enclencher vers le type de société que nous souhaitons, et ne se limite pas à un simple changement de gouvernement. » (*Preuves*, 1<sup>er</sup> trimestre 1973, n° 13, p. 24-25).

Cet idéalisme politique, freiné dans un syndicat par les nécessités de la lutte quotidienne et le contact avec les masses, exerce dans un parti aussi minuscule et isolé que le P. S. U., des ravages considérables. Des couches sociales entières, dont l'alliance avec la classe ouvrière constitue une condition décisive du passage au socialisme — par exemple les intellectuels —, se voient proposer des perspectives parfaitement incapables de les mobiliser *dès maintenant et dans leur masse* contre le régime des monopoles.

Aux « chercheurs scientifiques, intellectuels, cadres, etc. » dont le seul motif profond de révolte serait la découverte « dans leur travail de l'absurdité de l'organisation capitaliste » (*Manifeste*, p. 147) le P. S. U. rappelle que leur « place privilégiée », les « avantages qu'ils en tirent », empêchent tout « compromis sur la nécessité de comprimer l'éventail des rémunérations et de remettre en cause la hiérarchie du commandement » (*Manifeste*, p. 147). Les enseignants, eux, sont « proches de la classe dominante » puisqu'ils ont pour fonction « de diffuser un savoir et une idéologie profondément liés à la survie du système social » et qu'ils « ont difficilement conscience de l'exploitation capitaliste ». Heureusement, les maîtres auxiliaires, grâce à la précarité de leur emploi, « sont à même de rompre avec la bourgeoisie et peuvent plus facile-

ment fournir des alliés aux forces révolutionnaires ».

En vérité, les luttes anticapitalistes, à l'école, sont essentiellement le fait des lycéens et des étudiants<sup>1</sup>. Mais tous, enseignants, lycéens et étudiants, doivent « rompre avec leur origine de classe » « en s'unifiant avec les travailleurs » (*Manifeste*, p. 69-70). S'unifier avec les travailleurs, cela veut dire, pour les enseignants, se battre « sur les points qui permettent une liaison effective avec les travailleurs : la sélection et la formation professionnelle » (*Manifeste*, p. 176), et se placer sous le contrôle des ouvriers. « Les enseignants révolutionnaires doivent apporter leur concours à ces luttes (celles de la classe ouvrière pour la formation permanente, J. G.) dans la mesure où leur rôle, préalablement discuté et défini par les travailleurs, peut être imposé aux patrons et à l'Etat par la mobilisation sur les lieux de travail.

Cette lutte sur la formation permanente esquisse dès maintenant le rôle du *contrôle ouvrier sur les luttes contre le système de formation de la bourgeoisie dans son ensemble* » (*Manifeste*, p. 177-178), visant à « contester le contenu de l'enseignement et l'institution scolaire elle-même, et non les seuls rapports maîtres-élèves » (*Manifeste*, p. 178-179).

Rien donc sur le problème brûlant de la formation des maîtres, de l'amélioration de leurs salaires, de leurs conditions de travail, rien sur la démocratisation de la gestion des établissements, mais la perspective d'un « contrôle ouvrier » sur le contenu de l'enseignement, sur la fonction des enseignants, sur la nature de leurs revendications, le tout en vue d'aboutir à la contestation de l'institution scolaire elle-même et à la dis-

parition d'un corps d'enseignants spécialisés et coupés de la production. On mesure l'abîme qui sépare une telle conception, sectaire et punitive, de l'alliance avec la classe ouvrière proposée aux intellectuels par le Parti communiste dans l'égalité des droits et le plein respect des spécificités, sans rien ni conversion.

Il est clair que sur de telles bases et pour de tels objectifs, (qu'aucun syndicat enseignant ne saurait proposer à ses adhérents), l'alliance de la classe ouvrière et de la masse des intellectuels n'a strictement aucune chance de se réaliser. Mais, là encore, il importe peut-être moins de dénoncer des positions aberrantes sur le plan politique que de souligner l'implacable processus qui les produit. Le refus rageur du C. M. E. conduit à rejeter en bloc du côté du pouvoir et de la classe dominante, parce qu'elle a l'audace de ne pas adopter les vues d'Illitch et du P. S. U. sur l'école, la couche d'intellectuels la plus nombreuse, la plus organisée, la plus syndicalisée, celle qui fournit le plus de militants aux partis de gauche (et singulièrement au... P. S. U. lui-même !), celle dont le pouvoir d'achat, le statut social, les conditions de travail, de formation, se sont le plus dégradés, celle qui a mené en conséquence, depuis des années, les luttes les plus massives, bien qu'encore insuffisantes ou inégales, contre les effets du C. M. E. dans les couches intellectuelles. Incapable de comprendre, faute d'une analyse du C. M. E., la profonde et objective convergence d'intérêts qui permet de rassembler les diverses couches non monopolistes autour d'un programme qui vise à affaiblir d'abord le grand capital, le P. S. U. se trouve conduit à substituer aux luttes réelles menées par des millions d'hommes, notamment dans les syndicats, les vues subjectives, arbitraires, confuses de ses quelques milliers d'adhérents. Il prétend, certes, systématiser, dans son Manifeste, les axes essentiels des « luttes actuelles », mais ces luttes se réduisent, tout au long du texte, à une seule et monotone litanie : le Joint Français, les Nouvelles Galeries de Thionville, Evian.

### Sur la phase de transition

En réalité, le renversement idéaliste du processus politique (partir d'un projet socialiste, au lieu de rassembler sur la base des besoins réels et de la conscience actuelle) conduit, qu'on le veuille ou non, à vider de son contenu la notion de phase de transition sans laquelle le Programme commun ne peut guère

se comprendre. Le P. S. U., certes, reconnaît qu'on ne saurait reprocher au Programme de la gauche de ne pas se prétendre socialiste. Mais comment comprendre alors les critiques qu'il lui adresse constamment, de ne pas détruire l'appareil d'Etat, de ne pas remettre en cause la nature de l'institution scolaire, de ne pas installer un double pouvoir (soviets et Etat) au sein d'un Etat multinational, etc. ? (« le nouveau pouvoir devra, d'emblée, détruire les forces de répression bourgeoise (police, armée, justice) et leur substituer des forces populaires. Il devra mettre en place les organes d'un nouveau pouvoir politique » *Manifeste*, p. 75). La « transition » dont parle le P. S. U. désigne en réalité la période de construction du socialisme postérieure à la révolution socialiste, et ne peut en rien constituer une réponse adéquate à la stratégie de transition vers le socialisme dont le Programme commun définit clairement la première étape (on trouve, de cette ambiguïté capitale, une savoureuse traduction sémantique : là où le projet de Manifeste parlait (p. 44) de « l'Etat socialiste, de transition », le texte définitif parle de « l'Etat de transition au socialisme ! (p. 77). Immense confusion, aux conséquences politiques désastreuses, et qui met à jour un mélange hétéroclite et presque inextricable du réformisme le plus net et de gauchisme verbal.

Le P. S. U. a manifestement été sensible, en effet, aux critiques que les marxistes lui ont adressées : d'où son insistance à souligner que le socialisme exige absolument l'appropriation des moyens de production, la conquête et la transformation de l'Etat. Il repousse, avec d'autant plus de hauteur qu'elle s'étalait, il y a peu, sur ses tracts, l'illusion qu'on pourrait conquérir des pouvoirs autonomes comme on effeuille un artichaut : pouvoir étudiant, ouvrier, paysan... Mais, chassés par la porte, les vieux démons malgré les exorcismes rentrent par la fenêtre sous d'autres déguisements. En même temps, en effet, qu'il critique le Programme commun à partir de positions maximalistes qui définissent (toutes discutables qu'elles soient) une révolution socialiste, le P. S. U. s'efforce de définir des objectifs intermédiaires, applicables hic et nunc. C'est ce qu'il appelle « contrôler aujourd'hui pour décider demain ». Contrôler aujourd'hui, cela veut dire obtenir des salaires mensualisés, uniformément augmentés, l'établissement progressif d'une grille unique de l'O. S. à l'ingénieur, la retraite à soixante ans, le contrôle des cadences, des horaires, un « contrôle populaire sur la ville »,

« une libération des hommes et des femmes dans la lutte contre l'idéologie dominante » (sic), le « droit au plaisir », « la libération sexuelle », la « désignation démocratique des juges », « dès que la force de la mobilisation populaire le permettra, (la) suspension de la Constitution de la V<sup>e</sup> République et (la) réunion d'une assemblée populaire constituante pour élaborer des institutions nouvelles », etc.

Mais, dira-t-on, ne s'agit-il pas là d'un contre-programme non commun ? Non. Le P. S. U. entend tracer des « axes de lutte ». En effet, « un programme de gouvernement ne peut que se limiter dans la situation actuelle à l'énoncé d'un ensemble de mesures compatibles avec le fonctionnement du capitalisme » (*Manifeste*, p. 157). Se trouve ainsi esquivé totalement le problème de la cohérence économique, sociale et politique d'un programme à un moment donné et pour une période donnée, le problème majeur du choix et des moyens, de la hiérarchie des urgences et des interventions, questions dont chacun peut constater autour de quoi combien elles préoccupent les plus larges masses, après avoir été au centre de la longue et complexe bataille qui conduisit au Programme commun. Si par absurde les forces de gauche avaient préféré, comme le P. S. U., un catalogue sommaire de revendications juxtaposées en désordre, à un programme précis de gouvernement, elles se seraient à l'évidence ôtées toute crédibilité et toute possibilité de mobilisation populaire, — cette mobilisation dont, précisément, le P. S. U. prétend se réjouir ! Mais surtout, et c'est là que nous touchons l'envers réformiste du maximalisme verbal, le P. S. U. refuse de proposer un programme de gouvernement parce qu'il considère comme négligeable la conquête du gouvernement : « Un gouvernement ne constitue qu'un appui tactique dans l'ouverture de la transition au socialisme » (*Manifeste*, p. 157).

Et en effet, si le grand capital peut étendre sa domination en abandonnant l'Etat à la petite et moyenne bourgeoisie, pourquoi les travailleurs ne pourraient-ils, eux aussi, contrôler dès aujourd'hui l'ensemble de l'activité sociale ? « Aujourd'hui, la classe ouvrière et les travailleurs peuvent imposer leur contrôle sur tous les rouages de l'économie et de la société » (*Manifeste*, p. 159), avant et en-dehors de toute prise du pouvoir d'Etat. Car tous les objectifs énumérés (« changer la vie à l'entreprise », « à la campagne », « changer la ville »,

« changer l'école », etc.) peuvent se réaliser sans la maîtrise de l'appareil d'Etat. « S'il n'est pas possible d'emblée d'établir la gestion par les travailleurs de l'ensemble de l'économie de la société (*ce qui suppose la prise du pouvoir et la constitution de conseils de travailleurs*), il est possible d'imposer dès maintenant un changement significatif sur le lieu de travail, en obtenant par exemple un même statut pour tous les travailleurs, le contrôle « de tous les problèmes de l'entreprise » (p. 166), (organisation de la production, hiérarchie, embauchage, et licenciements, formation professionnelle). « Ce contrôle doit s'exercer sur la gestion, la production, les marchés, les profits de l'entreprise et de la branche. Il doit s'étendre aussi aux réaménagements et aux fusions d'entreprises », déclarait le projet de la Direction nationale (p. 86) ; le Manifeste de Toulouse est plus prudent : « Le contrôle exige une information sur la marche de l'entreprise, la suppression du secret commercial, l'ouverture des livres de comptes, la reconnaissance du droit d'expression politique et syndical sur les lieux de travail, l'autodéfense (*sic.*) des acquis des luttes et des conquêtes ouvrières » (*Manifeste*, p. 167-168).

### Conquérir le pouvoir

Dès lors, pourquoi se préoccuper d'une stratégie de conquête du pouvoir si, grâce à l'offensive des travailleurs sur les lieux de travail et l'autodéfense des acquis, on peut contrôler « tous les rouages de l'économie et de la société » alors qu'un programme de gouvernement, lui, ne saurait, dans les conditions actuelles, aller au-delà de ce qui est compatible avec le fonctionnement du capitalisme ? Et pourtant, au milieu de ce flot de mesures que les travailleurs, s'ils voulaient seulement écouter le P. S. U., pourraient imposer sans se soucier de l'Etat, on voit brusquement surgir des remarques comme celle-ci : « *Nationalisations et expropriations*. C'est une condition nécessaire mais non suffisante des changements dans l'entreprise (...) Elles doivent concerner les secteurs-clés de l'économie (...) L'objectif doit être (...) la nationalisation sans indemnité ni rachat (...) Il est clair qu'un tel objectif n'est possible qu'en cas de combativité importante et avec des moyens de contrôle économique et financier aux mains d'un gouvernement mis en place par les travailleurs. » (*Manifeste*, p. 168-169.)

Mais si les travailleurs ont mis en place un gouvernement, pourquoi

devraient-ils se contenter de « contrôler », pourquoi devraient-ils attendre « demain » pour « décider », pourquoi ne devraient-ils pas exiger l'application immédiate des mesures « socialistes » prévues par le P. S. U. (chap. III, « Vers quelle société ? ») « dans la période qui suivra la prise du pouvoir » ? (*Manifeste*, p. 85). Et si le P. S. U. répond que c'est bien de cela qu'il s'agit, on retrouve à nouveau la même impossibilité de définir clairement le statut de la période de transition. Le P. S. U. oscille constamment entre une révolution socialiste qu'il déclare impossible pour le moment, mais à partir de laquelle il tente de disqualifier le Programme commun, et une stratégie de révolution rampante qui permettrait, sans conquête du pouvoir d'Etat, le contrôle de toute l'activité sociale grâce aux contre-pouvoirs conquis par les travailleurs.

*Pessimisme* profond d'un côté : « Nous croyons que l'unité de tous ceux que le capitalisme exploite et opprime à des titres divers sera longue et difficile à réaliser (...) Elle doit pour se réaliser s'unifier autour d'un projet politique socialiste » (*Manifeste*, p. 203). « Il faudra bien un jour que les forces socialistes gouvernent ensemble ; c'est une perspective que nous envisageons » (M. Rocard, *Le Nouvel Observateur*, n° 423, 18-22 décembre 1972, p. 35). *Mais rien ne presse*. Car il faut d'abord « rassembler une force suffisante pour qu'elle arrive à vaincre toute intention bureaucratique » et « être capable de parvenir à limiter le contrôle social que le Parti communiste exerce dans de trop nombreux secteurs » (M. Rocard, *ibidem*). Or « les divergences que nous avons aujourd'hui avec le Parti communiste sur l'Etat, la démocratie, l'autogestion sont aussi celles que nous avons avec toute une fraction du mouvement révolutionnaire actuel » (*Manifeste*, page 203). On ne saurait dire en termes plus élégants que « la force socialiste et révolutionnaire puissante » (*Manifeste*, page 203) dont dépend en France l'avenir du socialisme aura du mal à se constituer, et que le P. S. U., en conséquence, se donne du champ pour « envisager », « un jour », la « perspective » d'une collaboration gouvernementale des forces socialistes. Mais *utopisme réformiste* de l'autre côté, qui nie, en plein capitalisme monopoliste d'Etat, l'importance décisive de la maîtrise de l'appareil d'Etat et rêve de contre-pouvoirs conquis et défendus spontanément sur les lieux de travail sans sanction politique globale, c'est-à-dire en définitive, sans la médiation des partis politiques.

Une certaine  
impossibilité  
à définir  
clairement  
le statut  
de la  
période  
de transition

## Un Parti communiste « totalitaire »

Car derrière ces oscillations se révèle une peur profonde de la participation imminente de la classe ouvrière au pouvoir d'Etat à travers les représentants qu'elle s'est choisis.

Tous les textes du P. S. U. crient l'angoisse devant cette perspective. Le Parti communiste constitue une grave menace pour les libertés car « les formes d'organisation et de commandement des partis communistes sont parfaitement étrangères à toute démocratie, à tout respect des opinions minoritaires, et finalement au contenu même de l'espérance socialiste » (M. Rocard, *Question à l'Etat socialiste*, p. 168). « Le centralisme démocratique, la propagande simplificatrice, voire mensongère vers l'extérieur, la volonté de récupération systématique de tous les mouvements sociaux, de tous les organismes nés spontanément à la base deviennent des normes permanentes, et l'intolérance en est l'inévitable produit. » (*Ibidem*, p. 56.) « Pour un socialiste français, constamment confronté au Parti communiste français, à son centralisme absolu, à son autoritarisme dans ses rapports avec ses partisans, ce n'est pas une question vaine que d'imaginer le genre de société que nous préparent ses formes de vie intérieures actuelles. » (*Ibidem*, page 39.) Cette société, point n'est besoin de l'imaginer, il suffit de regarder : « L'Etat socialiste tel qu'on le connaît s'est révélé être un terrifiant réducteur de différences, un fabricant de populations soumises et anonymes (...) L'autoritarisme socialiste n'est pas seulement au pouvoir : il est présent au sein des forces qui se battent en France même » (*ibidem*, p. 183-184).

Cynique, secret, répressif, religieux, à la fois puissant et stérile, totalement perverti par les modèles culturels et idéologiques du capitalisme, seul et dernier défenseur du pouvoir patronal et du système parlementaire, le Parti communiste, dans le schéma du parti de M. Rocard, n'a, si l'on y regarde bien, aucune place. L'effort prioritaire des véritables partisans du socialisme doit tendre à le réduire au rôle de force d'appoint étroitement surveillée et privée d'arrière. Tant que cet objectif n'est pas atteint, (et il prendra du temps, le P. S. U. en est devenu conscient) la plus grande méfiance s'impose : le totalitarisme de l'Etat centralisateur, jacobin, montre à travers lui son ténébreux visage. Plus que timoré, le Programme commun, qui permet la venue des communistes au pouvoir, est dangereusement prématuré. Par cet anticommunisme violent qui se dissimule à peine, nous oserons dire, en pesant nos mots, que le P. S. U. risque fort, malgré toutes les envolées lyriques sur le socialisme, de se situer objectivement à droite du parti socialiste, et en tout cas loin derrière les masses populaires. Il n'est pas trop tard pour qu'il se ressaisisse et reprenne la place qui lui revient.

1. Sur le P. S. U. à l'université, on lira avec intérêt cette analyse de M. Rocard devant le grand patronat : « Dans le secteur intellectuel, dans le secteur universitaire et étudiant, le P. S. U. a cessé d'être à la mode et d'y être même représentatif à cause d'un certain nombre de références réalistes qui nous ont déconsidérés dans ce milieu où l'emballage dépassait les limites du possible, fût-il révolutionnaire. Nous avons échoué dans le secteur universitaire pour des raisons très simples. Recteurs, bonne chance ! Nous ne sommes plus vos interlocuteurs. » (Libre Service Actualité, p. 66.)

Malgré toutes  
les envolées  
lyriques sur  
le socialisme,  
le risque de  
se situer  
loin derrière  
les masses  
populaires

### La Nouvelle Critique et les élections législatives

Dans notre dossier « élections législatives » publié le mois dernier, une regrettable inversion de clichés a attribué à la « majorité » les voix de l'union de la gauche, et vice versa (pages 46 et 47, circonscriptions parisiennes). Mais nos lecteurs avaient bien évidemment rendu à chacun ses électeurs.

Par ailleurs, bien que cela ait été indiqué dans le « chapeau » précédant l'article d'Antoine Casanova sur le vote catholique, nous rappelons ici les « codes » des tableaux 4 et 5. Il s'agissait de :

- A : 67 circonscriptions urbaines hors Paris ;
- B : 28 circonscriptions urbaines à forte pratique religieuse (+ de 20 % de « messalisants ») ;
- C : 60 circonscriptions rurales ;
- D : 32 circonscriptions rurales à forte pratique religieuse.



## La psychologie sociale : une utopie en crise (II)

*Pierre Bruno, Michel Pêcheux, Michel Plon, Jean-Pierre Poitou*

La première partie de cette étude, parue dans *La Nouvelle Critique* du mois de mars 1973, présentait succinctement les conditions historiques (celles de la formation sociale américaine) de naissance et de développement de la psychologie sociale. Si nous avons pris comme objet d'analyse et de critique le discours théorique de la psychologie sociale américaine, c'est en raison de l'effet de masquage exemplaire qu'il produit à l'égard de questions aujourd'hui plus que jamais décisives et urgentes pour le matérialisme historique. Ces questions, dans l'état actuel de notre réflexion, nous paraissent pouvoir être groupées sous le thème du rapport que la politique entretient avec la subjectivité. On vise par là essentiellement le processus de psychologisation du politique et de l'économique, dont l'effet essentiel réside dans le refoulement que ce processus accomplit de ses propres déterminations économiques et politiques et cela sous l'effet de ces déterminations elles-mêmes. Pour contribuer à la résolution collective de ces problèmes, nous présentons ici quelques éléments d'une approche qui amorce un recours à la fois méthodique et vigilant à la théorie psychanalytique. Une telle perspective n'est sans doute pas partagée par tous les chercheurs marxistes qui travaillent dans ce domaine, aussi bien dans les pays socialistes qu'en France. Il n'y a rien là que de très normal, si l'on veut bien considérer que nous sommes, à l'égard de ces questions, dans une phase d'élucidation qui appelle la confrontation d'une pluralité de démarches.

## Tendances, objets et objectifs de la psychologie sociale.

Le moment est venu d'examiner la psychologie sociale dans son fonctionnement théorique et pratique. En effet, les déclarations théoriques parfois péremptories, parfois, on l'a vu — singulièrement aujourd'hui — autocritiques, de la psychologie sociale, ne permettent pas à elles seules d'en apprécier l'état et le contenu exact.

Pour atteindre cet objectif, il importe de considérer d'abord la situation de la psychologie sociale dans l'ensemble des « sciences de l'homme » où sa légitimité scientifique n'est pas mise en doute. Cette discipline résulte d'une conception de la « vie sociale » où l'individu constitue l'unité élémentaire, et l'interaction des individus le procès qui engendre par complication croissante les phénomènes macroscopiques dont l'économie, la sociologie, et l'histoire font leur objet.

### La domination behavioriste et l'opposition Individuel Social.

A cette prise de position concernant la nature des « lois fondamentales » de la « vie sociale », correspond une classification des sciences qui oppose les sciences susceptibles de recourir à l'expérimentation, parce qu'elles étudient des phénomènes doués de « régularités » aux sciences « historiques » dont l'objectivité réside dans la restitution d'un « concret » singulier<sup>1</sup>. Si la psychologie sociale peut se distinguer des autres sciences sociales en ce qu'elle est la seule où se pratique l'expérimentation, c'est qu'elle considère les phénomènes qui l'intéressent comme « réguliers », c'est-à-dire relativement anhistoriques, et relevant des lois générales de l'échange et de la communication entre les individus, ainsi qu'entre ceux-ci et leur environnement. C'est dans cette mesure exacte qu'elle peut se considérer comme la plus fondamentale et même la plus « naturelle » des sciences sociales. Mais par là, elle reconnaît et augmente sa subordination à la psychologie générale.

Cette subordination se traduit par le fait que la conception théori-

que nettement dominante en psychologie sociale est celle qui domine tout autant la psychologie générale (quoique davantage aux Etats-Unis qu'en Europe), à savoir le behaviorisme Stimulus-Réponse (S-R)<sup>2</sup>. Du fait même de la tendance de ce courant à absorber les autres, il est malaisé de le délimiter, et par suite de le définir. On peut cependant en retenir deux caractéristiques essentielles : d'une part, il se fonde sur une opposition entre l'organisme et son environnement, et se définit alors comme l'étude de « l'activité des êtres et de leurs rapports sensorimoteurs avec le milieu<sup>3</sup> », d'autre part la majorité des théories S-R admettent la « loi de l'effet », selon laquelle, lorsqu'une association entre une situation et une réaction de l'organisme est accompagnée ou suivie d'un état satisfaisant pour celui-ci, la probabilité que la réaction se reproduise dans une situation analogue est augmentée. Cette « loi », formulée d'abord par Thorndike en 1898, à propos de l'apprentissage animal, contestée par Watson lui-même parce qu'entachée de subjectivisme, fut explicitement admise par Skinner et par Hull<sup>4</sup>, qui en soulignèrent les rapports étroits avec le principe d'utilité énoncé par Bentham. Nous trouvons ici la réalisation concrète de ce que nous avons avancé dans la première partie de cette étude, à savoir que la « révolution behavioriste », en psychologie sociale comme en psychologie générale, traduit la domination prolongée de l'empirisme utilitariste dans l'idéologie américaine. A cet égard, la déclaration inaugurale de F. H. Allport dans un ouvrage qui plaça la psychologie sociale sur sa véritable lancée reste entièrement valable : « On ne saurait placer la psychologie sociale en opposition avec la psychologie de l'individu, elle fait partie de la psychologie de l'individu, dont elle étudie la conduite en relation avec la portion du milieu constituée par ses congénères. Les besoins biologiques de l'individu sont les fins pour lesquelles sa conduite sociale est un moyen développé. L'organisme contient tous les mécanismes nécessaires pour expliquer sa conduite sociale<sup>5</sup>. »

C'est dire que non seulement la majorité des orientations psychosociologiques proviennent de la psychologie, mais que même, comme nous le verrons, celles qui sembleraient les plus originales ou les plus autonomes se fondent finalement dans le courant S-R dominant.

Dans ces conditions on comprend que la psychologie sociale soit conduite à réinscrire sous la forme de l'opposition individu-société ce que la psychologie behavioriste

énonce de son côté au moyen du couple organisme-milieu : la philosophie utilitariste, responsable des interprétations spencériennes de Darwin qui ont précisément conduit au behaviorisme watsonien, en réapparaissant au grand jour dans la psychologie sociale, ne fait que reprendre à la psychologie générale ce qu'elle lui avait prêté. Cette double opposition (organisme-milieu/individu-société) engendre un clivage des stimulations en sociales et non-sociales et simultanément un étagement des réactions depuis les réponses réflexes jusqu'à la « personnalité sociale », ensemble des normes culturelles de comportement.

Plus récemment, la psychologie sociale a tenté de définir son objet spécifique comme l'étude de l'inter-individuel, en justifiant sa prétention à un domaine propre par le fait que dans toute réponse individuelle, l'influence d'autrui est toujours — déjà présente. Cette affirmation marquerait-elle la répudiation définitive de l'opposition sur laquelle la psychologie sociale fut fondée ? En réalité, on ne fait ainsi que préciser, sans la remettre en cause, la définition de l'objet de la psychologie sociale par l'interaction entre des individus réellement ou implicitement présents. Mais ceci suppose précisément que ce qui constitue l'objet de la psychologie sociale (que ce soit l'idéologie, la communication, etc.) soit bien le résultat de relations s'établissant entre des individus préexistants, au sein de leur environnement.

Le mouvement général des courants de la psychologie sociale peut donc se résumer ainsi : un mouvement interne d'incorporation progressive des courants étrangers au courant S-R, et un mouvement externe, par lequel la psychologie sociale semble se charger de représenter auprès de la psychologie la « spécificité du fait social », les « facteurs sociaux », etc., alors qu'en réalité elle assure l'analyse et le morcellement en conduites individuelles de ce même « fait social », sous quelque notion qu'elle le désigne (culture, groupe, etc.) pour l'intégrer ensuite à la psychologie à laquelle elle se subordonne.

### Une conception fondamentalement utilitariste du sujet.

De ce point de vue, la rencontre entre le behaviorisme et l'école ethnologique américaine de l'anthropologie culturelle fut à la fois décisive et exemplaire. L'école beha-

vioriste a fourni à l'anthropologie culturelle les instruments conceptuels et méthodologiques nécessaires pour définir la culture comme un ensemble de comportements appris, et faire ainsi de l'ethnologie une « psychologie de la culture ».

En retour l'école culturaliste a fourni à la psychologie sociale tout ce qui lui était nécessaire pour réduire la psychologie à une science descriptive de l'environnement humain d'une part et pour faire d'autre part du behaviorisme la science explicative de la vie sociale.

Les théories de l'apprentissage rencontrèrent cependant dans leurs premières formulations des difficultés dans l'explication du processus de socialisation car elles ne pouvaient rendre compte de la permanence des acquisitions. En effet en l'absence de renforcement, l'association entre une stimulation et une réponse doit disparaître (phénomène qualifié d'ex-

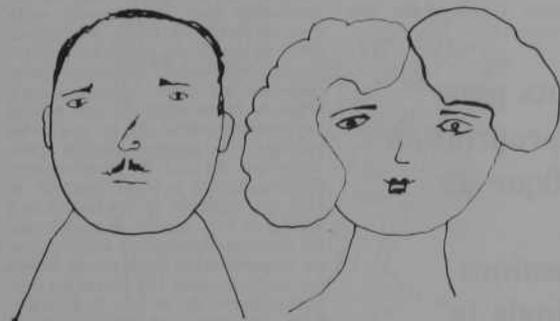
térismes personnelles tenant lieu d'explication et se substituant de ce fait à l'analyse des fonctionnements idéologiques ou politiques.

On pourrait penser que face au behaviorisme le courant gestaltiste — ou *Théorie du champ* — (issue de l'immigration d'intellectuels européens) représente une alternative théorique. Exposons d'abord brièvement en quoi ce courant consiste. L'essentiel de sa contribution se ramène à deux domaines : la dynamique des groupes dont K. Lewin est le principal théoricien et les théories de la cohérence cognitive à la suite de F. Heider.

Appliqués à un groupe d'individus, les principes de la théorie du champ conduisent à définir un « champ social » comme étant structuré par des forces liant les membres du groupe entre eux<sup>7</sup>. On est ainsi conduit à considérer analogiquement le groupe comme ayant ses propres

mum de cohérence. Malgré des controverses durables et vives avec les théoriciens S-R stricts, le cognitivisme ne contredit pas davantage le behaviorisme. Bien au contraire, il le complète en ajoutant à la liste déjà longue des motivations utilitaristes le « besoin de cohérence cognitive ». Le cognitivisme achève ainsi de centrer sur le sujet individuel l'étude des phénomènes sociaux. Plus précisément, il tend à construire une théorie des représentations subjectives référée non à la formation sociale mais au sujet individuel.

Si le gestaltisme, au moins sous la forme de la théorie du champ, a



tion). Comment expliquer alors que des habitudes, des valeurs, des conduites acquises dans l'enfance et l'adolescence persistent lorsque l'individu est soustrait au système de récompenses et de punitions grâce auxquelles elles ont été inculquées ?

C'est ici que s'effectue le recours à la psychanalyse, réduite et dénaturée en une « psychologie du moi ». On se fabrique ainsi à bon compte un système de besoins profonds dont la répression et la frustration précoces et constantes assureraient la permanence tandis que leurs différentes satisfactions substitutives offrirait une gamme indéfiniment extensible de renforcements.

Cette pseudo-psychanalyse peut ainsi servir de caution à une typologie de la personnalité destinée à rendre compte des « attitudes », c'est-à-dire des variations de réaction individuelles aux « opinions », les caracté-

buts, sa propre conduite, bref comme constituant un organisme qui serait à la société ce que l'individu est au groupe lui-même.

En réalité cet apparent bouleversement assure en lui-même la continuité avec l'utilitarisme : la meilleure preuve en est qu'il suffira aux successeurs de Lewin de réduire l'unité du groupe à la résultante des forces d'attraction que les membres exercent les uns sur les autres, puis de fonder ces forces sur les propriétés renforçatrices de la conduite de chaque membre envers chaque autre, pour que le courant lewinien soit complètement intégré à la psychologie sociale S-R.

Quant aux théories de la cohérence cognitive<sup>8</sup>, elles appliquent aux contenus de pensée les principes d'organisation de la Gestalt pour énoncer l'hypothèse d'une tendance du champ cognitif à s'organiser avec le maxi-

1. Cf. J. Piaget, in *Tendances principales de la recherche dans les sciences sociales et humaines*, Paris-La Haye, UNESCO, éd. Mouton, 1970.

2. Sans pouvoir exposer ici la spécificité du pavlovisme ni en évaluer la portée, nous tenons à souligner que, par opposition aux théories S-R, la théorie pavlovienne suppose la prise en considération des liaisons entre les représentations corticales des stimulations, c'est-à-dire la liaison Stimulus-Stimulus. Outre le fait que l'investigation physiologique pavlovienne s'oppose par là même à la conception idéaliste de l'organisme comme « boîte noire », les conceptions pavloviennes apparaissent ainsi objectivement contemporaines de découvertes linguistiques comme la distinction signifiant/signifié et le rapport différentiel entre signes, même si ce lien, faute d'avoir été théoriquement exploité, a souvent été recouvert, par exemple dans la théorie dite du deuxième système de signalisation. On pourrait ainsi avancer l'idée que le pavlovisme contient en germe (le plus souvent sous la forme de remarques éthologiques) des éléments susceptibles de s'articuler dans une théorie matérialiste de la copie et du lecture, que le behaviorisme, quant à lui, rend tout simplement impensable.

3. H. Piéron, *De l'actinisme à l'homme*, Paris, P. U. F., 1958, p. 4.

4. Les deux principaux théoriciens S-R, cf. B. F. Skinner : *Science and Human behavior*, New York, McMillan 1953, p. 60 et C. L. Hull : *A behavior system*, New York, Wiley, 1952, p. 341.

5. F. H. Allport : *Social Psychology*, Boston, Houghton Mifflin, 1924.

6. H. J. Herskovits : *Les Bases de l'anthropologie culturelle*, Paris, Payot, 1952, p. 37.

7. K. Lewin : *Psychologie dynamique. Les relations humaines*, Paris, P. U. F., 1959.

8. L. Festinger : *A theory of cognitive dissonance*, Stanford, Stanford University Press, 1957.

F. Heider : *Psychology of interpersonal relations*, New York, Wiley, 1958.

9. J. W. Thibaut, H. H. Kelley : *The social psychology of groups*, New York, Wiley, 1959.

ainsi perdu sa vitalité propre (le succès de l'ouvrage de J.W. Thibaut et H.H. Kelley<sup>9</sup>, expression la plus achevée du behaviorisme en psychologie sociale, en atteste), nous pouvons dire que le behaviorisme et le cognitivisme se partagent désormais le terrain, en fonction des nécessités idéologiques, sur la base d'une conception fondamentalement utilitariste du sujet.

## Psychologie sociale et lutte des classes

Pour des raisons que nous avons déjà exposées, c'est aux Etats-Unis que ce discours théorique devait se développer et que son efficacité a été la plus remarquable.

La limitation de la lutte des classes à des revendications économiques immédiates ou à des objectifs juridico-politiques de type libéral explique que la psychologie sociale ait pu fonctionner de façon efficace, soit au service de la bourgeoisie (dans la direction des entreprises, dans les négociations salariales, etc.), soit dans les luttes progressistes contre les discriminations ethniques et pour l'égalité civique.

Cependant l'importation de cette discipline et des pratiques qui l'accompagnent prend, dans un pays où l'existence d'une organisation politique propre à la classe ouvrière confère à la lutte des classes une forme et une acuité particulières, un caractère nécessairement contradictoire.

On comprend dès lors que la tentative de greffe que constituait l'importation de la psychologie sociale en France se heurte à des obstacles idéologiques et politiques inédits. Certes, des pratiques psychosociologiques ont pu connaître, même en France, un succès local et ponctuel. L'exemple rapporté dans le document n° 2 en témoigne. Encore faudrait-il savoir si, dans ce cas, le succès est bien l'effet de ces pratiques, et non d'un recul plus ou moins local ou temporaire du mouvement ouvrier ou de telle de ses organisations. Qu'est-ce qui permet de dire qu'il y aurait eu grève sans l'intervention psycho-sociologique? Doit-on oublier qu'à cette même époque, des millions de travailleurs étaient en grève malgré des interventions analogues?

Ces questions conduisent à penser que les pratiques psychosociologiques sont efficaces non pas tant en elles-mêmes qu'en tant que leur, moyen de détourner des véritables problèmes et objectifs.

Encore une fois en disant cela, nous ne voulons pas dire que toutes les thèses proposées par la psychologie

sociale servent de manière non contradictoire les intérêts de la bourgeoisie. La psychologie sociale, parce qu'elle se donne pour « sociale » a pu susciter l'espoir de son utilisation progressiste et il arrive de fait que, sur certains points, elle s'identifie partiellement à la lutte pour des objectifs démocratiques, mais ce phénomène tient uniquement au caractère politiquement libéral c'est-à-dire fondé sur l'universalisme bourgeois classique (thèse d'une nature humaine universelle et corrélativement proclamation de l'égalité entre les hommes, etc.) des meilleurs aspects de la psychologie sociale. Ceux-ci peuvent donc jouer très conjoncturellement un rôle progressiste mais dans l'exacte mesure où ils permettent de lutter au nom des principes du libéralisme politique bourgeois contre les violations politiques et idéologiques de ces principes par la bourgeoisie elle-même. *C'est dire que ce rôle est dans le meilleur des cas essentiellement instable et toujours grevé par l'illusion d'autonomie qui isole le juridico-politique et l'idéologie morale de la lutte des classes. La psychologie sociale ne saurait, en raison même de ses conditions de naissance et d'exercice, « dépasser » cette limite sans disparaître comme telle.*

## Éléments pour une appropriation scientifique du champ des questions que refoule la psychologie sociale.

Nous avons jusqu'ici tenté de mettre en œuvre le matérialisme historique par rapport aux discours et aux pratiques de la psychologie sociale, ce qui nous a permis de dénoncer comme une mystification l'idée selon laquelle les problèmes d'ordre social, économique, politique, peuvent être posés et résolus en termes psychologiques. Le secret de cette mystification est dévoilé, à savoir qu'il s'agit de la réduction des rapports de production à des relations psychologiques, et donc corrélativement de la réduction des forces productives à la « technique ». (Le jeu de miroir idéologique entre l'homme et la machine.) En clair, l'idéologie psycho-sociologique va nécessairement de pair avec l'idéologie technocratique.

Mais cette opération de démythification est plus qu'une simple « critique » à partir du point de vue marxiste : tout ce qui précède suppose que le matérialisme historique fournit plus ou moins explicitement l'accès à ces terrains vacants ou abandonnés que la psychologie sociale feint d'avoir conquis. Le champ théorique de cette discipline se transforme ainsi radicalement au point de disparaître comme tel pour laisser place à d'autres questions, qui sont depuis longtemps familières au mouvement ouvrier, sous leur forme à la fois théorique et pratique, ce qui ne signifie pas que la réponse à ces questions y soit toujours littéralement formulée.

## Pour une élaboration des concepts de « besoins » et de « conscience »

Sans prétendre dresser la liste exhaustive de ces questions, et encore moins trancher en feignant d'apporter à chacune sa réponse, on peut dire que ces questions se distribuent selon les deux axes suivants :

Le premier axe de questions renvoie au fait que les rapports de production dans leur ensemble, et la mise en œuvre des forces productives dans un mode de production déterminé, impliquent nécessairement l'existence de *sujets humains* (il n'y a pas de mode de production animal ou cybernétique !) qui en soient les *porteurs* : la psychologisation spontanée qui menace ici constamment de transformer le sujet (porteur et effet des rapports de production) en *source de ces rapports* se traduit par les énormes précautions que suppose un usage marxiste du terme de *besoin* par exemple, pour le délivrer du psychologisme et de ce que F. Godard, dans un travail récent, appelle le *psycho-culturalisme*<sup>10</sup>. Le concept marxiste de *besoin*, historiquement déterminé (au niveau de la consommation comme à celui de la production) est tout aussi peu identifiable au concept de *besoin physiologique* qu'à celui de *besoin psychique fondamental*. Loin d'être originaires, les *besoins* sont déterminés dans leur apparition, leur forme et leur mode de satisfaction par la reproduction de la vie matérielle qui s'effectue dans le *procès de production*.

Le deuxième axe de questions, corrélatif du premier, a trait aux formes idéologiques à travers lesquelles les individus constitués en *sujets* appréhendent le *procès historique* et y interviennent : en d'autres termes il s'agit des *déterminations* et des

10. F. Godard : « De la notion de *besoin* au concept de *pratique de classe* », La Pensée, 166, déc. 1972.

modalités de transformation de ce qu'on appelle la *conscience* (au sens que prend ce terme dans « prise de conscience », « conscience de classe », etc.). Là encore, les risques de psychologisation se manifestent par des symptômes dont le plus connu est constitué par les idéologies du projet ou du choix historiques (de Sartre au dernier Lukacs), et les thèmes couplés de l'aliénation et de la création. Il est donc nécessaire de souligner que lorsqu'on distingue « la conscience » (en tant que conception du monde, représentations idéologiques et appropriation scientifique de la réalité historique) et d'autre part « l'inconscient » que Lénine pose dans *Que faire?* comme équivalent du « spontané<sup>11</sup> », ce n'est nullement de psychologie qu'il peut s'agir. En effet, du point de vue psychologique, cet inconscient-là peut fort bien être conscient, et ce n'est d'au-

plait, existe déjà dans les textes théoriques du marxisme comme dans l'expérience pratique du mouvement ouvrier. Le développement actuel des luttes dans notre pays, marqué par le courant de l'Union populaire, suscite des exigences — en particulier celle de l'intervention des masses à tous les niveaux pour la transformation des rapports sociaux et des rapports de production — qui éclairent rétrospectivement les limites historiques du Front populaire, et en premier lieu la relative séparation entre la lutte économique et la lutte juridico-politique.

### Quelques présupposés concernant une théorie matérialiste-historique du sujet

Dans le cadre de l'effort collectif de recherche qu'impose cette si-



tre part que par un jeu de mots que Lénine peut être qualifié de « grand psychologue » pour tout ce qui touche à l'état d'esprit des masses populaires, à l'utilisation de certains « instincts » (sociaux et non biologiques) contre d'autres « instincts » dans l'organisation et le développement de la révolution, dans la lutte contre la force de l'habitude, etc. En fait le critère distinctif entre inconscient (spontané) et conscient est politique : le « spontané » est caractérisé par l'investissement de l'idéologie dominante qui le détermine dans la forme de la soumission et aussi dans celle de la révolte immédiate ; la « conscience » suppose l'existence de connaissances scientifiques et de leurs effets pratiques, tout en en restant distincte.

Concernant ces deux axes de questions, un important acquis, sans doute insuffisamment clarifié et ex-

position, nous voudrions avancer quelques propositions :

Si la psychologie sociale nous paraît radicalement incapable de répondre aux questions formulées ci-dessus, c'est, croyons-nous, parce qu'elle se fonde sur une théorie pré-matérialiste-historique du sujet. Le principe d'une théorie marxiste du sujet a été repéré dans la VI<sup>e</sup> thèse sur Feuerbach : « L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé ; dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux. » La déformation de cette thèse, déformation qu'illustre l'approche psychosociologique, est le résultat indissociable d'une double substitution. La première consiste à remplacer le concept de « rapports sociaux » par la notion empirique de « relations intersubjectives ». La seconde consiste à remplacer l'« essence humaine » par l'« individu humain ». Dès lors,

la VI<sup>e</sup> thèse devient : l'individu humain est l'ensemble de ses relations intersubjectives. A ce point, on voit donc que se contenter de supprimer la première substitution c'est méconnaître que les rapports sociaux sont fondés dans le mode de production ; ne rectifier que la seconde c'est laisser croire que l'essence humaine est donnée d'emblée sous forme d'individualité psychique, à charge pour elle d'assimiler un patrimoine social qui lui serait extérieur au départ. Dans les deux cas l'essentiel est méconnu, à savoir l'excentration sociale de l'essence humaine, qui résulte du fait que le sujet est porteur et reflet des rapports de production. On oublie ainsi que l'individualité psychique est une forme qui n'est pas donnée d'emblée, mais constituée de par l'insertion d'un support physiologique humain dans une formation sociale dont le fonctionnement économique et non économique est réglé par le mode de production dominant. Ce sont les formes concrètes de ce fonctionnement qui, dans cette perspective, sont constitutives du sujet.

On comprend mieux désormais pourquoi la psychologie sociale se fonde nécessairement sur une disjonction entre le « social » et l'« individuel », conçue sur un modèle physicaliste ou sur celui du rapport milieu/organisme, opérationnalisée sous la forme S-R.

On a ainsi d'un côté une forme psychique individuelle considérée comme un ensemble de potentialités réactives, et de l'autre une constellation de variables « sociales », sans aucune définition théorique de ce qui est social et de ce qui ne l'est pas ; nous dirons pour notre part que l'effet d'excentration dont nous ve-

11. Lénine dans *Que faire?* : « Les auteurs (d'un texte qualifié par Lénine d'économiste) disent très justement que « la Russie ouvrière, qui ne fait encore que de s'éveiller et de regarder autour d'elle, s'accroche d'instinct aux premiers moyens de lutte qui s'offrent à elle », mais ils en tirent la même conclusion erronée que la Rabotchaïa Mysl, oubliant que l'instinctif est précisément l'inconscient (le spontané), auquel les socialistes doivent venir en aide. » Ed. en langues étrangères, Moscou, 1958, p. 49. Cf. aussi F. Engels : *Lettre du 14 juillet 1893 à F. Mehring*. Par ailleurs, pour éviter tout malentendu, il est nécessaire de ne pas confondre le point de vue psychologique dont il est question ici et le point de vue psychanalytique dont il sera question plus loin. Pour ce dernier en effet, l'inconscient n'est pas non plus d'ordre psychologique. Cf. Lacan : « L'inconscient n'est pas une espèce définissant dans la réalité psychique le cercle de ce qui n'a pas l'attribut (ou la vertu) de la conscience » in *Ecrits*, Le Seuil, 1966, p. 830.

nons de parler se trouve complètement refoulé<sup>12</sup>, sous le double aspect qui le caractérise :

1. Le fait que la forme psychique individuelle n'est pas une donnée originaire et que, par conséquent, les lois de sa constitution comme celles de son développement ne sont plus assimilables au modèle d'interaction milieu-organisme.

2. Le fait que le sujet est déterminé par un rapport à ses conditions réelles d'existence : ce rapport est tel que l'ensemble de ces conditions, et avant tout la production matérielle, « se réfléchit dans le cerveau des producteurs » pour employer l'expression de Marx<sup>13</sup>.

### Représentation imaginaire et appréhension scientifique

Cette « réflexion », où Marx repère l'indice de la différence entre l'homme et l'animal, n'est pas *spéculative* au sens de la cogitation, mais *spéculaire* au sens de l'effet de miroir par lequel se trouve représenté au sujet le monde dans lequel il se trouve placé, et sa place elle-même. C'est d'ailleurs la place qu'occupe le sujet dans la formation sociale qui tout à la fois détermine la nature de cette réflexion, et conduit le sujet à méconnaître cette place elle-même : il s'agit donc d'une représentation imaginaire (fantastique au sens de l'allemand *phantasmagorisch*) de ses conditions réelles d'existence.

Ajoutons que le décalage entre l'effet de la détermination du sujet par sa place dans la formation sociale et la représentation de cet effet pour le sujet correspond précisément à cet *inconscient* (au sens léniniste) évoqué plus haut. Nous trouvons d'ailleurs dans Marx le principe et l'exemple de cette analyse, notamment dans la célèbre présentation du fétichisme de la marchandise :

« D'où provient donc le caractère énigmatique du produit du travail, dès qu'il revêt la forme d'une marchandise ? Evidemment de cette forme elle-même.

Le caractère d'égalité des travaux humains acquiert la forme de valeur des produits du travail ; la mesure des travaux individuels par leur durée acquiert la forme de la grandeur de la valeur des produits du travail ; enfin les rapports des producteurs, dans lesquels s'affirment les caractères sociaux de leurs travaux, acquièrent la forme d'un rapport social des produits du travail. Voilà pourquoi ces produits se convertissent en marchandises, c'est-à-dire en choses qui tombent et ne tombent pas sous les sens, ou choses sociales. C'est ainsi que l'impression lumineuse d'un objet sur le nerf optique ne se

### Document n° 1

#### Enlever au syndicat sa raison d'être

Le patronat en appelle aussi aux ressources de la sociologie et de la psychologie. Selon une *théorie* en faveur, « le développement des syndicats aurait été principalement le résultat d'un développement industriel inconsidéré. Dans l'atelier de l'artisan, dans la petite entreprise, l'ouvrier existait comme individu. Il pouvait s'adresser à tout moment aux cadres, parvenir à se faire entendre de la direction. La constitution des grandes unités de production transforma l'entreprise en une société anonyme... L'ouvrier s'est senti de plus en plus isolé ; de plus en plus faible face aux corporations gigantesques qui se constituaient. Le syndicat a répondu à ce besoin d'exister. Il venait combler le vide qui s'était établi entre l'ouvrier et la direction de l'entreprise. L'ouvrier retrouvait son existence.

S'il n'y avait pas eu ce manque de communication, il n'y aurait pas eu de syndicat... Donc, en développant un système qui rétablit des relations personnelles dans l'entreprise — des « relations humaines » —, on devrait parvenir à enlever au syndicat sa principale raison d'être.

De nombreux instituts de recherches universitaires se sont attaqués à ce problème et à des problèmes similaires. Il faut dire cependant que si les « relations humaines » ont quelque peu réussi chez les « cols blancs », cela n'a pas pris du tout chez les « cols bleus »... (Conversation citée avec M. Harry Cohany.)

Jacques Arnault : « Les Ouvriers américains », op. cité 1972, p. 66-67.

### Document n° 2

#### Les techniques de communications orales et l'efficacité de demain

Mai 1968 : 8 millions de grévistes en France ! Devant ce chiffre y a-t-il beaucoup de dirigeants ou de responsables supérieurs qui ne se soient pas interrogés sur l'avenir des affaires dans la prochaine décennie ?

Nous étions pourtant tous sûrs de nos connaissances, de nos méthodes, de nos expériences ! Nous savons maintenant que demain et après-demain, ces éléments seuls ne seront plus suffisants.

Notre autorité ne sera-t-elle plus seulement consacrée par la réussite professionnelle ? Ou plutôt cette

réussite ne dépendra-t-elle pas, pour commencer, de notre efficacité dans l'art de conduire nos contacts avec les divers groupes d'hommes qui constituent nos entreprises et leur environnement extérieur ?

En fouillant l'actualité récente, que de questions se posent sur l'utilité ou non d'être en mesure, par exemple :

— de savoir nous mettre à la place des autres pour comprendre leurs véritables motivations ?

— de convaincre au lieu d'imposer ?

— de faire participer à l'action ceux qui nous entourent ?

— de pouvoir répondre immédiatement aux questions les plus déroutantes ?

— de discuter seul face à plus de dix adversaires décidés à nous abattre par tous les moyens ?

— d'énoncer nos idées d'une voix ferme, en promenant un regard assuré sur un auditoire ennemi ou indifférent ?

— de percevoir l'effet de notre comportement sur les autres ?

— de leur faire sentir qu'on les comprend...

Eh bien, ces questions et leurs réponses, je les ai vécues entre le 15 et le 30 mai.

Le bilan de quinze jours de grève aurait été catastrophique :

— Perte de la cohésion d'une équipe remarquable rassemblée et affûtée après dix ans de formation humaine et technique.

— Effritement d'une clientèle laissée aux mains de concurrents de petite taille à l'abri des conflits sociaux.

— Hémorragie immédiate de 400 000 francs.

Soit, en bref, un délai de deux ans pour remettre l'édifice en état, à trente jours du Marché commun !

Devant l'évolution rapide de la situation sociale, il fallut agir vite.

Nous avons pour nous :

— un groupe soudé dans une entreprise saine où il existait déjà depuis longtemps un dialogue permanent avec tous.

Contre nous :

— toutes les grosses entreprises de la profession en grève dans la région parisienne,

— les usines de notre commune, dans la région de Paris, pratiquement occupées,

— la vindicte des agitateurs locaux pour qui nous étions un défi.

Nous avons réuni immédiatement le comité d'entreprise pour examiner les conjonctures générales, communales et professionnelles, ainsi que l'opportunité d'un vote à bulletin secret organisé et contrôlé par ses soins, sur le principe : pour ou contre la grève dans notre société.

(suite page 28)

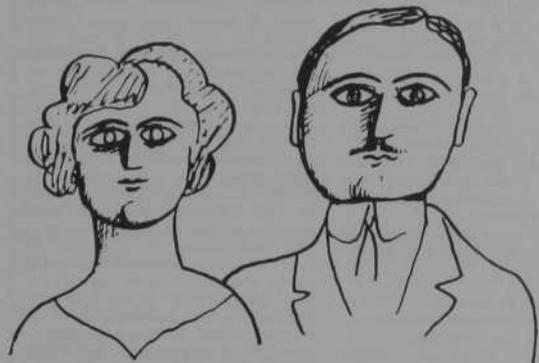
présente pas comme une excitation subjective du nerf lui-même, mais comme la forme sensible de quelque chose qui existe en dehors de l'œil. Il faut ajouter que dans l'acte de la vision la lumière est réellement projetée d'un objet extérieur sur un autre objet, l'œil ; *c'est un rapport physique entre des choses physiques* (souligné par les auteurs). Mais la forme valeur et le rapport de valeur des produits du travail n'ont absolument rien à faire avec leur nature physique. C'est seulement un rapport social déterminé des hommes entre eux qui revêt ici pour eux la forme fantastique d'un rapport des choses entre elles. Pour trouver une analogie à ce phénomène, il faut la chercher dans la région nuageuse du monde religieux. Là les produits du cerveau humain ont l'aspect d'êtres indépendants, doués de corps particuliers, en communication avec les hommes et

milieu/organisme<sup>15</sup>. En fait, le rapport du sujet à ses conditions réelles d'existence, déterminé ainsi qu'on vient de le voir, se réalise par le travail dans le sujet d'un certain nombre de représentations (liées aux conceptions du monde, prises de position concrètes, etc.) qui se transforment à la fois en fonction des déplacements du sujet dans le mode de production (et des transformations de ce dernier et à travers l'appréhension scientifique de ce mode de production constituant la base de ces conditions réelles d'existence. Le processus de constitution du sujet ne coïncide donc en aucune façon avec un pur « effet de structure », la connaissance (non subjective) de ce processus exige que soit pris en considération le fait que les sujets sont déterminés par — plongés dans — des rapports de classes (économiques et non économiques).

d'hui susceptible d'être posée sous sa forme adéquate, sans parler évidemment de la réponse qu'elle nécessite. Nous nous contenterons ici d'une brève tentative de formulation de cette question en avançant qu'elle concerne le rapport entre deux décalages : d'une part, le décalage entre le symbolique et l'imaginaire pour reprendre la terminologie de J. Lacan ; d'autre part, le décalage entre le rapport réel du sujet à ses conditions réelles d'existence et la représentation imaginaire (réflexion spéculaire) de ce rapport pour le sujet.

Soulignons bien que cette question exige que soit élucidé le rapport entre le symbolique (en tant qu'il s'agit de l'ensemble des lois qui régissent les systèmes significatifs, tels que structures de parenté et systèmes linguistiques) et les différentes conditions (économiques et non économiques) de la reproduction des rapports de production. La question ne prendra sa forme adéquate qu'en s'interdisant toute confusion entre le moi et le sujet, confusion d'où dérive automatiquement une orthopédie psychologue (erreur dont J. Lacan montre bien qu'elle fut celle de P. Janet) tout autant que la confusion équivalente entre le système spontané des rôles (que la sociologie fonctionnaliste ne fait que « conceptualiser » sans pouvoir reconnaître qu'il résulte de l'identification imaginaire du sujet à son « semblable ») et les rapports de places inscrits dans des rapports de classes et qui participent des conditions de reproduction des rapports de production.

C'est, on le voit, avancer là un programme de recherche difficile et



entre eux. Il en est de même des produits de la main de l'homme dans le monde marchand. C'est ce qu'on peut nommer le fétichisme attaché aux produits du travail, dès qu'ils se présentent comme des marchandises, fétichisme inséparable de ce mode de production<sup>14</sup>.

### Un recours critique à la théorie psychanalytique

Outre qu'on voit apparaître dans cette analyse la distinction entre le mode « sensible » (commun en principe à l'homme et à l'animal) et le mode « réflexif » (spécifiquement humain) d'appréhension du réel, elle interdit par ailleurs de concevoir les processus idéologiques comme un simple défaut de savoir conçu comme une faille de l'ajustement, qu'on pourrait décrire par l'interaction

En ce point, pensons-nous, le rapport entre la théorie matérialiste historique du sujet et la psychanalyse ne peut manquer d'être évoqué : contrairement à ce que prétend une rumeur tenace qui dénonce la psychanalyse après l'avoir dénaturée, celle-ci est la seule à développer une théorie du sujet qui ne soit pas contradictoire dans ses principes mêmes avec la théorie marxiste ; les concepts de sujet, de représentation et d'illusion sont d'ailleurs communs à ces deux champs théoriques, sous des formes qui nécessitent encore une longue élaboration<sup>16</sup>, en particulier pour élucider à quelles déterminations matérielles-sociales est soumise la constitution de l'inconscient au sens psychanalytique, qui implique fondamentalement que le sujet ne soit pas un, mais divisé.

Il s'agit là d'une question qui, à notre avis, n'est même pas aujourd'

12. La psychologie sociale est sans aucun doute la forme la plus explicite de refoulement théorique du M.H. ; à ce titre, avant même sa naissance universitaire, elle alimente les formes plus élaborées et masquées de la lutte antimatérialiste en sociologie et en économie.

13. Le Capital, Livre I, T. I, p. 86.

14. Le Capital, Livre I, T. I, p. 84.

15. Le concept d'opérateur idéologique nous paraît s'inscrire dans cette perspective. Elaboré par A. Casanova et repris par A. Guedj (in La Nouvelle Critique, n° 58), il a pour fonction de concilier « en une même vision des contradictions insurmontables qu'il s'agit de désamorcer pour éviter leur dépassement », et de substituer à ces contradictions « une ambivalence sans perspective ».

16. Cf. C. B. Clément, P. Bruno, L. Sève, Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique, Ed. sociales, 1973. M. Tort, « La psychanalyse dans le matérialisme historique », in Nouvelle revue de psychanalyse, 1971, p. 146-166. J.-J. Gou, Economie et symbolique, Le Seuil, 1973.

complexe, dont on ne peut guère assigner le terme à brève échéance.

Il serait cependant naïf de penser que cette élaboration théorique est la seule condition de la résolution dans la pratique des problèmes qui la suscitent en la rendant possible et nécessaire. Bien au contraire, l'accumulation des tentatives pour trouver dans la pratique une solution à ces questions est un élément indispensable de cette élaboration, qui ne peut être menée à bien que moyennant une redistribution de la division du travail théorique, et une lutte constante contre la balkanisation, imposées au travail universitaire par l'idéologie dominante.

## Bibliographie :

*Cette bibliographie, loin d'être exhaustive — tant s'en faut —, vise seulement à indiquer quelques références d'ouvrages ou d'articles susceptibles de permettre au lecteur de mieux reconstituer les jalons principaux de notre démarche concernant les propositions avancées pour une théorie marxiste du sujet.*

**Marx/Engels** : *Etudes philosophiques, philosophiques*, Ed. sociales, 1961.

**Frédéric Engels** : *Anti-Dühring*, Ed. sociales, 1956 (Dühring comme « psychologue social »).

**Lénine** : *Que faire?* Ed. sociales (le conscient et le spontané ou « inconscient »).

**Louis Althusser** : *Marxisme et Humanisme in Pour Marx*, Maspero, 1965. (Un essai de définition de l'idéologie). — *Sur les problèmes idéologiques et culturels*, in cahiers du communisme, 1966, n° 5-6.

**Lucien Sève** : *Marxisme et théorie de la personnalité*, Ed. sociales, 1972, (2<sup>e</sup> éd.). (L'excentration sociale de l'essence humaine).

## Nouveautés des Editions sociales

Collection « Problèmes »

**Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique**

C. B. Clément - P. Bruno  
L. Sève, 288 pages : 15 F.

**Sociologie et idéologie**

Michel Dion, 172 pages :  
10 50 F.

la nouvelle critique

Cette solution fut retenue et nous décidâmes de tenir un meeting d'information de tout le personnel dans l'usine, où je devais exposer la situation et annoncer le vote pour la fin de la journée.

Comme convenu entre tous, le vote eut lieu !

Résultat obtenu : 83 % pour le travail.

Maintenant, si vous le voulez bien, laissons les événements de côté et penchons-nous sur les méthodes, car il faut bien parler de méthodes. En fait, la clé de notre efficacité, donc de notre succès, tient à trois éléments :

**Entraînement poussé :**  
1) à la dialectique,  
2) aux techniques d'expression orale,  
3) aux contacts avec les groupes humains.

Plus personne ne peut nier que de ces semaines de Mai est née une révolution. Les uns ont cru à la victoire du drapeau noir, d'autres vieux militants sincères ont vu renaître leurs espoirs de « République Populaire Démocratique ». Si les hommes s'éteignent, les idées continuent à vivre.

Alors, que les dirigeants d'entreprise se pénètrent bien des deux réalités suivantes :

— Ces groupes « révolutionnaires » n'ont pas abandonné leurs ambitions.

— La vraie révolution n'a pas encore eu lieu. Nous sommes bien d'accord pour dire, avec tout le monde, qu'elle sera économique et sociale. Jusque-là, personne ne risque de se tromper.

Mais ces racines, son système nerveux, à quels niveaux se situent-ils ?

A celui :  
— de la formation,  
— de la communication,  
— de l'information.

Patrons et cadres, demain, avec franchise, simplicité, sympathie et détermination, allons dialoguer avec cette masse qui se sent, et est en fait, coupée de ses véritables élites. Si nous refusons, elle rebâtira un « Veau d'Or » et écartera de nouveau la voix des faux prophètes. Le comprendre et l'appliquer, c'est garantir la vraie démocratie à nos enfants. L'ignorer, c'est s'engager inexorablement dans la voie du vote à main levée. Hélas, il n'y a pas encore d'expériences qui nous disent le temps nécessaire pour en sortir [...]

Messieurs, vous pratiquez déjà la formation de demain : celle où le minimum nécessaire est réservé à l'enseignement didactique, pour laisser une part importante à la méthode active, la seule qui établisse la prise directe avec l'efficacité, c'est-à-dire la réalité. Quant au thème de vos séminaires : « L'Entraînement aux Communications Orales des Dirigeants d'Entreprise »,

il nous donne aujourd'hui les clés du monde de demain.

Merci au nom de toute notre Entreprise.

## Document n° 3

Selon une enquête du B. U. S. (*L'Education*, n° 40, octobre 1969, p. 22) : « il n'y a pas de problèmes de débouchés en droit, sciences économiques, médecine, pharmacie, écoles d'ingénieurs diverses », alors que « les psychologues et sociologues dont le placement est difficile, constituent un exemple du type de licenciés qui refusent de s'adapter à des emplois où leur formation n'est pas l'élément essentiel du travail offert ». Nous soulignons cet aveu par lequel sont pudiquement désignés les nombreux diplômés de ce secteur qui vivent en faisant des enquêtes au porte à porte, ou restent indéfiniment vacataires dans un centre d'études ou un laboratoire parce qu'ils n'ont pas d'autre possibilité, sans compter ceux qui n'ont même pas eu cette « chance » et deviennent des chômeurs intellectuels (voir sur ce point le récent article de Denis Duclos, « Aspects de la crise des sciences sociales en France. L'insertion professionnelle des étudiants en sociologie », *La Pensée*, 1973, 167, p. 22-38).

Sans doute une assez faible fraction des psychosociologues est-elle parvenue à s'intégrer à l'appareil administratif privé ou public de la grande bourgeoisie (essentiellement de 1950 à 1960), mais toujours dans une subordination directe aux intérêts économiques et politiques de celle-ci. Cette subordination tente de se réaliser d'ailleurs aujourd'hui par l'incorporation de cours de psychologie et de sociologie dans la formation des cadres supérieurs à titre de connaissances auxiliaires venant « compléter », « élargir » la formation de base du personnel nécessaire au capitalisme. Dans la mesure où la psychologie sociale ne peut reconnaître, mais doit refouler cette dépendance, on peut dire qu'elle représente l'équivalent théorique des illusions politiques de la petite bourgeoisie quant à son autonomie politique. Ce que la psychologie sociale ne peut dire, c'est que, contrairement à la représentation qu'elle a et donne d'elle-même dans l'illusion universitaire produite à travers l'enseignement et la recherche et qui lui attribue une « position stratégique » à l'égard de l'ensemble de la vie sociale, cette discipline reçoit en fait les problèmes qu'elle rencontre comme des retombées des processus économiques caractérisant le mode de production capitaliste dans sa phase actuelle, et que sa problématique présuppose l'existence de certaines réponses déterminées en dehors d'elle.

# Le phénomène prix littéraires

par Catherine Claude

Ce dossier sur le rôle des prix littéraires est le premier d'une série d'études que nous comptons entreprendre sur le fonctionnement social du fait littéraire. Trois directions nous semblent en effet importantes à suivre : l'avant-garde, la réévaluation critique des « classiques », et la littérature à grand public que nous ne saurions négliger étant donné son rôle effectif : (à cet égard les policiers, la science-fiction, la littérature enfantine, les bandes dessinées nous paraissent des secteurs importants à étudier). Le travail entrepris par Catherine Claude est une contribution intéressante à l'étude des conditions sociales concrètes qui modèlent le phénomène littéraire dans notre société.

Cette étude emprunte des éléments à un travail d'ensemble : **Des Prix littéraires au prix du travail des écrivains : situation idéologique et situation concrète de la littérature en France** \*.

**P**rix littéraires / Prix du travail des écrivains : le jeu de mot veut attirer l'attention sur un fait de langage qui, parmi d'autres, dit la connivence de fait entre le culturel et l'économique en société capitaliste, et la soumission du premier au second. « Rien qui ne devienne vénel, qui ne fasse vendre ou acheter, écrit Marx, la circulation devient la grande cornue sociale où tout se précipite pour en sortir transformé en cristal monnaie. » Ainsi de la littérature, *activité culturelle et de connaissance*, que la société bourgeoise a vouée à devenir une marchandise (apte à produire des bénéfices) pour pouvoir justifier sa valeur, son intérêt et même tout simplement pour exister. Bien que, par ailleurs, la bourgeoisie fasse volontiers état de sa gratuité, et convie les écrivains auxquels elle a généreusement donné un statut de propriétaire (d'une propriété incorporelle il est vrai !) à n'être pas sordidement mercantiles. Ce n'est pas un hasard si

le salaire des écrivains est scandaleux (de l'ordre de 0,60 à 6 F de l'heure), si quelques grands éditeurs ont le monopole de fait des prix littéraires (sans qu'il y ait à faire intervenir le motif de la concussion des jurés), si la littérature est littéralement asphyxiée dans le circuit marchandise où elle n'a pas de place, et si aujourd'hui ses quelques chances de survie tiennent à la bonne volonté de trois ou quatre éditeurs — et aux possibilités que leur laissera le capitalisme monopoliste d'Etat de continuer de publier de la littérature : un enjeu qui intéresse toute la société.

C'est donc le mécanisme des interactions entre l'économique, l'idéologique, le culturel qui est mis en évidence à propos de la littérature.

Toutefois, on ne reprend ici, en ce premier volet consacré au *phénomène prix littéraires* que les éléments permettant d'apprécier ce phénomène comme fait culturel, et en particulier de porter jugement sur la *Littérature prix littéraires*, la plus vendue, et la plus lue, les prix jouant par ailleurs un rôle central dans toute la production littéraire.

**E**n effet, notre enquête dont nous ne donnons ici que les conclusions a établi qu'ils interviennent (en

France, beaucoup plus qu'à l'étranger) :

1) *En donnant aux livres qu'ils désignent un label de qualité*, ils jouent comme une super-critique qui donne, particulièrement au public le moins informé sur la littérature, une image de marque de la littérature française contemporaine, avec répercussion à l'étranger.

2) *En assurant (de manière massive) la vente, donc la diffusion et la lecture des livres primés*. Même dans les bibliothèques, ce qui est lu de manière majeure, ce sont les prix.

Ils imposent donc l'image de marque dont ils ont décidé, et la lecture dominante se fait en fonction d'eux.

3) *En donnant une notoriété plus ou moins durable aux lauréats* : notoriété qui ne se confond pas avec l'intérêt réel, la lecture. L'indice de notoriété que nous avons établi est beaucoup plus élevé que l'indice d'intérêt réel, et que celui de la « demande ». De plus ils introduisent les lauréats dans le « monde littéraire », où, à leur tour, ceux-ci interviennent comme instances de décision.

4) Bien qu'il y ait des exceptions, il apparaît qu'il est très difficile pour un écrivain de s'imposer s'il ne

\* Travail d'ensemble auquel a collaboré Jean-François Deljuria et qui sera publié ultérieurement.

pas pas la « grille » que constituent les prix littéraires.

5) En jouant de manière majeure dans le circuit de la vente du livre de littérature (même si les tirages pour les anciens lauréats sont beaucoup plus faibles que pour le livre primé, de l'ordre de 10 %, un prix leur fait passer un seul qui rend leurs livres « rentables ») ils interviennent dans l'édition. La chance que peut avoir un écrivain d'obtenir un prix joue (fût-ce inconsciemment) pour la réception des livres qu'il propose. Et, à la limite, l'intervention se fait au niveau de la création, la tentation étant grande pour un écrivain d'entrer dans un code implicite qui lui donne des chances d'obtenir un prix.

On peut donc parler d'un phénomène prix littéraires, jouant un rôle décisif dans la littérature.

### Les sept grands prix

Notre méthode a utilisé le prix Goncourt comme « mesure étalon ». Après quoi, nous avons établi comment se situait par rapport à lui les autres grands prix. Soit : prix de l'Académie, Fémina, Interallié, Médicis, Populiste, Renaudot.

Nous avons observé des écarts peu importants pour le Fémina, et pour le prix de l'Académie. Le Fémina semble un double du Goncourt plus « correct », plus cohérent que le modèle lui-même. Le prix de l'Académie, plus traditionnel, montre une tendance droitiste. Le Renaudot, dans l'entre-deux-guerres, puis le Médicis, après la deuxième guerre mondiale, ont repris au Goncourt le rôle pour la détection de « talents novateurs » : rôle qui lui avait été donné par les frères Goncourt au moment de sa fondation (1903), contre ce qui était à l'époque l'esprit de l'Académie française. Quant à l'Interallié et au Populiste, ils se démarquent sur des points particuliers, qui interviennent peu pour modifier l'appréciation que nous pouvons porter sur la littérature des prix, en faisant une autopsie du Goncourt. Nous avons aussi observé des glissements d'un prix à l'autre. Ainsi que des glissements à partir des prix, vers d'autres instances de décision pour la littérature : critique de la grande presse ou de la radio, comités de lecture chez les éditeurs, lauréats cooptés dans un deuxième temps pour appartenir aux jurés des prix.

Il reste que le Goncourt, par son audience, la notoriété qu'il donne, la vente qu'il assure aux livres primés, est le « prix des prix ».

De nouveau, nous empruntons

à l'enquête quelques observations que nous résumons ici :

Il y a peu de points de recoupement entre la liste des Goncourt et celle qu'on peut établir pour les écrivains retenus par l'Intelligentzia (nous appelons Intelligentzia un public, soit spécialisé — enseignants, étudiants de littérature, praticiens — soit d'amateurs mais informés sur la littérature. Nous mettons les avant-gardes dans l'Intelligentzia). Seuls points de recoupement : Malraux, Proust, Barbusse (mais ce dernier est apprécié de manière ambiguë par l'Intelligentzia).

Même observation pour les écrivains retenus par les manuels d'enseignement. (Précisons que nous ne pensons pas que les critères Intelligentzia ou ceux des manuels soient neutres.)

Exclusion par les Goncourt de tous les mouvements novateurs à leur époque : La jeune N. R. F.

— Les Surréalistes — Littérature dite existentialiste — Nouveau roman — Avant-gardes actuelles a fortiori.

Mais le Goncourt ne cache pas sa vocation d'être un « prix grand public », et la « lisibilité » est un critère de son code implicite. Que parfois il peut transgresser : Proust.

Mais exclusion également des écrivains marqués politiquement comme communistes, ou proches (exception pour Elsa Triolet, mais dans la foulée de la Libération). Exclusion en particulier de l'équipe de « Clarté » autour de Barbusse puis Jean-Richard Bloch. Puis, après-guerre, de tout écrivain communiste. Il y a là une frontière que le Goncourt (qui accueille d'autres intrusions du politique) ne franchit pas. Et Vailland obtient son Goncourt pour *La Loi*, son roman le plus significatif de sa « désillusion politique et idéologique ». Cas scandaleux de Horia (obligé de refuser le prix quand Wurmser et *L'Humanité* déclenchent une campagne pour le dénoncer comme ancien S. S.), Félicien Marceau (collaborateur en Belgique), Jacques Laurent (ex-O. A. S.). Ces deux derniers bénéficiaient d'un vedettariat conquis dans la sous-littérature (Marceau dans le théâtre de boulevard) et n'avaient pas besoin d'être « révélés », ni aidés financièrement par le prix. Le Goncourt leur a donné un certificat d'honorabilité. Enfin, tous deux ont été primés pour des livres très médiocres (cf. nos fiches de lecture). Précisons que nos critères ne sont pas directement

\* Il ne s'agit pas ici d'imposer, même pas de proposer des normes de lecture. Ceux qui sont ici énoncés par C. Claude et J.-F. DeJurie représentent un effort pour formuler ce qui demeure généralement implicite. (N. D. L. R.)

politiques : le choix de Céline, pour faire exemple, nous aurait paru défendable. (Or il n'a pas eu le prix, mais il a été récupéré par le Renaudot.)

Mais exclusion également (et là, au-delà des grands prix, on touche à un point très important qui concerne toute la littérature française) de toute une littérature d'avance sous-évaluée : celle du livre policier ou de science-fiction, dont on veut bien reconnaître qu'elle est souvent le support de la plus mauvaise des sous-littératures — mais pas toujours. Ici se place une distinction entre littérature « noble », et littérature « vulgaire », alors qu'on peut se demander si le roman policier ne peut pas prendre la relève d'une littérature populaire dont le « naturalisme » est dépassé, et que dans d'autres pays (en Amérique notamment) on lui voit jouer un rôle de dénonciation sociale important, qu'il n'y a aucune raison de ne pas juger en faisant intervenir les critères de littérarité, au lieu de la rejeter d'avance à cause de l'étiquette qu'elle porte. (Il faut retenir ici la conséquence : un « bon écrivain » ne fait pas de policier sans se déjuger.)

### Nos critères de lecture

Nos fiches de lecture sont établies selon nos propres critères. Il nous a paru important de les préciser : qu'entendons-nous par littérature, et par voie de conséquence qu'est la littérature ?

Bien que certains travaux critiques laissent prévoir que des critères scientifiques puissent être établis sans écraser le fait littéraire, les nôtres restent largement empiriques. Ils ont d'ailleurs été dégagés à partir d'une pratique de la lecture empirique.

Ce sont les nôtres \*, et ils ne se donnent pas pour absolus. Même, nous supposons d'avance qu'ils ne permettent pas d'envisager tout le fait littéraire dans sa complexité. Aussi voudrions-nous qu'on voie dans cette tentative de rationalisation une base pour une discussion qui permettrait de les critiquer, et de les préciser davantage.

Ils relèvent d'une reconnaissance de la littérature comme activité de connaissance spécifique. Définir cette spécificité, les modes de fonctionnement de la littérature et quelle sorte de connaissance elle produit nous conduirait à une autre étude qui ne peut venir ici. Mais nous posons la fonction de découverte du travail littéraire. Et nous posons également la fonction réaliste de ce travail : réalisme à caractère matérialiste (cf., dans *France Nouvelle* (suite page 32)

Léon Frapié  
**La Maternelle**  
(Goncourt 1904)

L'école maternelle, dans un quartier populaire, c'est d'abord le lieu où peut être montrée la misère, là où elle touche et commence de façonner de multiple manière ceux qui deviendront des hommes. La forme « journal intime » permet une interrogation qui aborde quantités de sujets : pédagogie, psychologie enfantine, morale. Le roman est à la gloire de l'école laïque dans un moment où la laïcité représente un grand combat, mais en même temps il met en cause cette même école comme institution de classe dont l'enseignement tend à former de futurs exploités : « L'auto-concurrence fallacieuse : les croix, les bons points, la lutte décevante entre salariés, la lutte avec le morceau de bois, le morceau de fer que vous façonnerez, bravo, mais pas de luttés avec votre misère, vous les dénués, soyez soumis, mais soyez héroïques : il est beau de mourir pour perpétuer l'état de chose actuel. » (Enorme succès et déchaînement de la presse de droite. Intérêt continu : on doit en être au million d'exemplaires. Traductions nombreuses.)

C. C.

Claude Farrère  
**Mademoiselle Dax jeune fille**  
(Goncourt 1905)  
(postérieur au prix)

Cela commence comme du Dely : Mlle Dax qui rêve d'amour sera-t-elle mariée selon les besoins d'affaires de son père, ou « sauvée » par le diplomate poète, variante proposée au modèle vulgaire de la bourgeoisie, représenté par la famille Dax. Eh bien non. Sur un fond de banalité, se produit un décollage : 1° le mariage dévoilé impitoyablement dans sa fonction économique. 2° Le diplomate qui cause bien art et amour se défille et Mlle Dax suit le premier inconnu qui l'accoste dans la rue. Serait-ce que le discours bourgeois est aussi dangereux que son mer-

cantilime ? En tout cas, ce n'est plus du Dely.

C. C.

Jérôme et Jean Tharaud  
**La maîtresse servante**  
(Goncourt 1906)

En simplifiant beaucoup : En dépit de l'hostilité de sa mère, un jeune hobereau convainc sa maîtresse, jeune femme populaire de Paris, de le rejoindre dans ses propriétés. D'abord reléguée, la maîtresse finit par être accueillie comme servante dans la maison des maîtres puis le jeune homme épouse une jeune fille de son monde. L'hostilité de la mère se retournant contre sa belle-fille, elle va achever sa vie près de la maîtresse-servante. Le thème de la mère et de son jeu autour de la maîtresse de son fils intéresserait la psychanalyse. Intérêt de miroir d'une classe dominante futile et satisfaite de soi. Si on prend de la distance à l'égard d'un « bien écrit » désuet, on s'aperçoit que le roman est cruellement critique, au plan de la morale individuelle comme de la morale sociale.

C. C.

Francis de Miomandre  
**Écrit sur Peau**  
(Goncourt 1908)  
(1905)

Cela commence comme un roman d'amour où l'amour n'est que l'amour, refuge de tous les rêves et de tous les bonheurs. Mais qui se heurte à la brutale réalité de l'argent. Pour payer la chambre où il abriterait son amour, le héros signe des traites qui augmentent selon une progression arithmétique foudroyante, puis trouve sa belle dans les bras d'un monsieur fortuné. Se consolera-t-il avec une petite fille aussi rêveuse que lui ? Non. Car les parents de la jeune fille rêveuse veulent un gendre fortuné.

Écriture onirique, faussement détachée, humour gris permettant des dénonciations et démythifications qui laissent leurs rides bien visibles sur cette eau.

C. C.

Louis Pergaud  
**De Goupil à Margot**  
(Goncourt 1910)

« Histoires de bêtes » reprenant la tradition du conte populaire animalier. Ce qui nous paraît intéressant, c'est l'inscription de ce type de littérature dans une « idéologie populaire campagnarde » qui passe dans le langage (pas du tout populiste) dans la forme du rapport à la nature, aux animaux, dans les « drames » dont on suppose bien qu'ils se superposent à des « drames » de type humains. Histoires de traquenards et de luttés, de batailles menées jusqu'à la mort. On ne s'étonne pas que le livre continue d'être très demandé (sur le marché de l'occasion) car il est sans âge.

C. C.

Henri Barbusse  
**Le Feu**  
(Goncourt 1914, décerné en 1916)  
L'illustration.

23 à 30 déc. 16.

« ... impressions de soldat et plus spécialement de brancardier... Mais le livre laisse une impression douloureuse, on ne peut s'empêcher de regretter, en songeant à ceux qui le liront, que l'auteur n'ait pas laissé entrevoir dans son émotion, le prix par lequel tant de souffrances seront certainement payées, la victoire et ses libérations. »...

Le Figaro. (F. Chevassu)  
3 janv. 17.

« ...des effigies de ce type sublime et douloureux, de cet être superbement représentatif, sculpté dans un bloc de boue et qu'anime un idéal : le soldat de France... » « Il faut établir une distinction entre les mérites du Feu et son enseignement... : de bons esprits, en effet, et prudents, témoignent que la guerre fut décidée voici trente mois beaucoup plus par le peuple allemand que par le Kaiser... L'enseignement du Feu ne semble pas être un manuel d'usage pour la France dont la patience à l'égard des provocations boches atteint à l'extrême limite de la longanimité. »

velle : La fonction réaliste du travail littéraire, Catherine Claude). Nous avançons que cette fonction de découverte peut s'exercer partout où (et chaque fois que) les modes scientifiques de connaissances ne disposent pas des moyens pour effectuer une approche de « l'espace de réalité » que la littérature peut appréhender. Réalité qu'évidemment nous ne réduisons pas à la réalité concrète.

1) Notre lecture tiendra donc compte d'abord du rapport du livre de littérature à l'espace de réalité qu'il interroge. Il y aurait banalité à le préciser si une partie de la critique ou de la réflexion actuelle ne tendait à esquiver ce rapport. Si l'on peut retenir pour la littérature la métaphore du miroir (à multiples facettes) qu'une société se donne pour se regarder, il faut préciser que ce n'est pas pour s'y contempler mais pour se mettre en question, se contester, se donner les motifs et les raisons de se transformer et proposer de nouveaux axes de projection. « Ecrire, c'est critiquer le réel en lui opposant un réel d'un autre type » écrit Claude Prévost (dans *Littérature, politique, idéologie*, Editions sociales). Et il cite Ricardou : « Si... la littérature nous fait mieux voir le monde, nous le révèle, et, d'un mot, en accomplissant la critique, c'est dans l'exacte mesure où, loin d'en offrir un substitut, une image, une représentation, elle est capable, en sa textualité, de lui opposer la différence d'un autre système de jeu et de rapports. » Pour nous, sortent du champ de la littérature (qualité littéraire = 0), les innombrables livres se donnant pour littéraires et qui ne sont que répétitifs (innombrables Madame Bovary qui d'ailleurs ne retiennent que la squellette de la fable) et ceux qui sont les commentaires, mises en scène d'une idéologie (quelle qu'elle soit) en empruntant à la littérature certains traits, sans que se manifeste de travail littéraire, de découverte, de transformation, d'invention. Précisons que de tels livres « idéologiques » ne sont pas nécessairement « mauvais ». C'est autre chose. Ils doivent être jugés en fonction de ce qu'ils sont, dans des termes uniquement idéologiques. Parmi les éléments aidant à juger de la qualité littéraire, on retiendra la manière dont se manifeste l'écart entre signifié et signifiant (cf. Claude Prévost, livre cité, page 217 et suiv.) en prenant garde que cet écart n'est pas toujours évident.

2) Elle tiendra compte de la situation de la littérature par rapport à l'idéologie.

Idéologie : « Ensemble structuré d'images, de représentations, de

mythes, déterminant certains types de comportements, de pratiques, d'habitudes, et fonctionnant comme l'a montré Althusser dans les meilleurs développements de ses *Notes pour une recherche* « comme un véritable inconscient » (Claude Prévost). La littérature est dans l'idéologie (comme tout autre activité de connaissance). Mais elle est aussi l'un des lieux privilégiés de formation, transformation de cette idéologie, et lieu de cristallisation de celles qui se manifestent ailleurs.

Quand il y a littérature, il y a mise en cause et transformation de l'idéologie dominante, de caractère « progressiste » (conséquence de son caractère d'activité de connaissance et de sa fonction réaliste du travail littéraire). Mais détecter l'idéologie dans la littérature n'est pas simple. (Cf. Prévost, livre cité : Lénine, la politique et la littérature, et page 221 et suiv.). La littérature se manifeste dans un jeu de mises en rapport, et de contradictions, d'où il faut dégager les contradictions dominantes. Bien entendu, la transformation intervient dans un déjà-là idéologique. Ce qui importe c'est la transformation produite (ou non) dans ce déjà-là idéologique.

3) Et du rapport de la littérature à l'histoire, envisagé selon plusieurs termes.

— Rapport à la lutte des classes comme moteur de l'histoire.

— Rapport à l'histoire comme histoire du développement des connaissances.

Ce rapport à l'histoire nous fait obligation de situer un livre de littérature dans le moment historique où il intervient. Le processus de formation-transformation de l'idéologie, comme celui de la production de connaissances doit être historicisé. Il faut ici tenir compte des décalages et différences, entre « histoire littéraire » (d'ailleurs non linéaire, « buissonnante », et travaillée de contradictions) et histoire politique et sociale.

4) Que la littérature est activité intervenant par et dans le langage, fortement idéologisé, mais où s'inscrit toute une histoire : « La structure de la langue représente le résultat d'un acte de connaissance d'une énorme importance. L'artiste du mot aborde un matériau où sont condensés les résultats de nombreux siècles d'activité humaine orientée vers la connaissance de la vie » (Y. Lotman : *Leçons de poétique structurale*, Cité par Claude Prévost).

Le langage est matériau pour le travail littéraire, il est aussi « moyen » de lecture de la réalité, outil, et il peut être l'un des termes de la réalité que la littérature inter-

roge. Le travail littéraire ne se réduit pas au travail du (et sur le) langage — mais il n'y a pas travail littéraire sans ce travail.

5) Enfin, on aura à considérer un facteur esthétique, pour lequel nous ne pouvons actuellement proposer aucun critère matérialiste satisfaisant. (Nous avançons qu'il pourrait être en rapport avec le travail de « mise en ordre » — Ricardou, à propos de Claude Simon, parle d'un « ordre dans le désordre » — que ré-effectue constamment la littérature appréhendant le réel). Le problème reste posé, et on ne se débarrasse pas de lui en le niant. Il va de soi que le repérage de ce facteur esthétique sera particulièrement empirique.

Il ressort de ces divers énoncés que, pour nous, il n'y a pas littérature, travail littéraire, seulement dans les grandes œuvres, dont il faut pourtant souligner l'importance. En utilisant l'analogie uniquement pour sa valeur démonstrative, nous posons que l'activité littéraire est le produit du travail de nombreux écrivains d'où émergent quelques figures remarquables (ou remarquées), dont le travail est plus décisif : les « grands écrivains » ; de même que le développement des sciences est le produit du travail de nombreux chercheurs scientifiques, d'où émergent de « grands savants ». Il n'y a pas le vide entre Flaubert et Proust (pour faire exemple), mais Proust surgit dans un corpus littéraire qui n'a jamais cessé d'être travaillé par de nombreux écrivains. Mais notre intention n'est pas non plus d'établir un nivelage.

Pour aider à préciser l'importance d'une œuvre littéraire, on avancera l'idée d'un jeu littéraire se faisant selon des amplitudes différentes. Deux termes (au moins !).

La « vastitude » de l'espace couvert par le livre, la multitude des éléments qu'il fait intervenir, l'intérêt de la problématique qu'il met en jeu et des questions implicites qu'il pose. Mais amplitude considérée également par rapport à l'histoire. De nouveau, pour faire exemple, et en prenant un recul suffisant : la tragédie grecque. Marx a montré comment elle était en rapport avec le passage des sociétés pré-historiques/historiques, qu'elle dit de manière diverse mais qu'elle contribue aussi à imposer en formant, et en imposant de nouvelles valeurs idéologiques. Des travaux récents (par exemple : Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet : *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Maspero) établissent comment le jeu de la tragédie se fait en mettant en rap-

(suite page 34)

port des éléments très divers : religieux, juridiques, linguistiques, moraux, etc. En fait, elle participe à l'élaboration de toute la nouvelle idéologie qui va servir de sous-bassement à toutes les sociétés historiques de classe de l'Occident. Idéologie qui va être constamment travaillée, transformée et en particulier bouleversée par chaque grand passage historique d'un système de classe à l'autre, mais dont certains traits dominants sont conservés jusqu'à nous, puisque seules les sociétés socialistes commencent d'élaborer la sortie de cette idéologie des sociétés de classes. Aussi bien, la tragédie grecque couvre-t-elle à la fois l'espace d'une problématique immense, et un espace historique de plus de vingt-cinq siècles.

C'est en nous appuyant sur ces diverses considérations que nous avons constitué notre dossier de fiches de lecture.

Elles sont établies en tenant compte de la chronologie, du moment où le livre est publié.

Pour des écrivains supposés connus (Barbusse, Proust, Malraux) plutôt que donner notre lecture, il nous a semblé plus significatif de reprendre dans la presse de l'époque des éléments permettant d'apprécier comment ils ont été reçus. Dans la mesure où (surtout Barbusse et Proust pour des raisons différentes) ils sortent du code implicite du Goncourt, ces éléments empruntés à la presse nous permettront de pressentir quels critères ont pu être ceux des jurés.

Nous avons « repiqué » dans chaque grande époque historique (premier avant-guerre, entre-deux-guerres, après-guerre mondiale) des écrivains significatifs. En particulier, pour l'avant-guerre, ceux que l'Intelligentia n'a pas retenus, mais qui ont été pensés alors comme grands écrivains. Ou ceux qui continuent de bénéficier d'un intérêt de lecture (Frapié, Pergaud, Pérochon) comme une partie de notre enquête l'a fait apparaître. Mais nous avons également fait des « repiquages » au hasard.

**Le Temps.** (Paul Souday)  
15 déc. 16.

« ... ce cauchemar, malgré quelques paroles injustes ou excessives, n'est pas démoralisant, au contraire. De cette angoisse et de cette horreur se dégagent plus profondes et plus poignantes l'admiration et la pitié. »...

« Quelle abomination est la guerre, c'est ce que... n'avait encore montré aucun écrivain avec autant d'intensité et moins de rhétorique que Henri Barbusse. »...

« Le volume se termine par quelques pages de conversation philosophique où M. Henri Barbusse et ses compagnons développent la doctrine de paix et d'humanité qui a été celle de Voltaire et de Victor Hugo, de tous les grands penseurs français du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup>. Il n'est donc pas indispensable pour y adhérer d'être socialiste. »...

« Selon lui (H. B.), il n'y a que l'égalité qui vaille. Le droit divin des rois ne doit pas être remplacé par le droit divin des foules ; l'égalité seule pourrait être l'égalité dans l'esclavage. C'est pourquoi le principe d'égalité doit avoir pour correctif le principe de liberté. »

**Georges Duhamel**

**La possession du Monde**  
(Goncourt 1918)

(1919 - notre exemplaire signale la quatre-vingtième édition)

Interrogation lyrique, passionnée, après la tourmente de la guerre. Peut-être influencé par Gide, le style est en rupture avec celui des Goncourt précédents qui, même dans les mises en accusation restait discret, « écrit sur l'eau ». L'écrivain pose les questions que toute sa génération s'est posée après la rupture violente provoquée par la guerre. Question « du bonheur », recherche d'une issue après la débâcle idéologico-morale de la guerre. Recherche « idéaliste », dans les termes du christianisme : salut par l'amour et la générosité, mais tentative pour affronter le drame. En tout cas livre

en prise sur les problèmes et sur la réalité historique de son époque.

C. C.

**Marcel Proust**  
**A l'Ombre des jeunes filles en fleurs**

(Goncourt 1919)

**L'Illustration** (Albéric Cahuet) 27 déc. 1919.

« M. Marcel Proust, sans le concours des Dix, n'eut sans doute continué d'être goûté que d'un groupe, ce qui ne signifie pas toujours nécessairement une élite »...

« Ce que je crois c'est que... l'auteur... a composé au jour le jour, des pages de notes et d'analyses qu'il a accumulées sans grand souci de leur donner une forme livresque... D'où il résulte une œuvre imprimée, un peu monstrueuse d'aspect » ... « Il semble que l'auteur ait essayé une nouvelle manière dans le second développement de ce vaste livre qui, dégagé de beaucoup de matériaux inutiles et du poids lourd des parenthèses eût été peut-être une tentative intéressante de restituer à notre littérature, sinon un Saint-Evremond, du moins un Sénancour. »

**Le Temps** (Paul Souday)  
1<sup>er</sup> janv. 1920.

« Marcel Proust a prouvé sa faculté d'invention en faisant quelque chose de rien. Ce livre, si substantiel, est si peu chargé que possible de matière et d'incidents » ... « Ceux qui l'ont taxé de snobisme ne l'ont pas compris. ... On a rarement traduit avec plus de force et d'amertume le sens du changement et de l'incessante mobilité qui fait de la vie une suite ininterrompue de morts fragmentaires. »

(Abel Hermant) 24 août 1919.

« Nul écrivain confesseur n'eut à un tel point cette conscience de soi qui est nécessaire pour écrire de soi » ... « M. P. est de ces artistes qui font trembler. Il risque le fatras. Aujourd'hui qu'on ne veut que des livres courts, il a le cynisme de nous donner des volumes de 443 pages. » ...

« Marcel Proust, en nous contant ses petites histoires, nous conte celle de son temps et peint sa société. »

**Le Figaro** 11 déc. 1919 (*A l'occasion du Prix*).

« La production de M. Marcel Proust présente cette particularité d'être rare et précieuse. Et voilà la grande consécration enfin gagnée ! »

### Ernest Pérochon **Nène**

(Goncourt 1920)

Cela semble vieillot, on dirait du George Sand. Un jeune fermier veuf, une servante venue s'occuper des enfants et qui s'attache d'abord aux enfants, puis au père. Mais celui-ci épouse une jolie et légère couturière. D'abord chassée, presque injuriée lorsqu'elle vient voir les enfants, Nène se suicide.

Mais, en arrière du fait divers : la vie de la campagne, ses difficultés, ses mesquineries, ses joies. Et puis Nène n'est pas seulement fille de ferme, mais une femme.

Un peu de sensiblerie facile. Mais par sa sobriété, sa langue volontiers du terroir, sa simplicité, son réalisme, *Nène* nous montre le peuple des campagnes sans le charger ni le sanctifier dans sa vie quotidienne.

J. F. D.

### Henri Fauconnier **Malaisie**

(Goncourt 1930)

L'intrigue est seulement là pour permettre un « écrire » qui va dans des directions diverses. Pas de trace du colonialisme qui passe à peu près toujours à l'époque dans ces récits. Lorsque le roman donne à voir le pays, la réussite est certaine. Mais l'enjeu n'est pas là.

Il est notable que le livre s'ouvre sur un épisode de guerre : la rencontre du narrateur avec un inconnu qui lui parle de la Malaisie avant de disparaître et se termine sur une réminiscence de la guerre, et une

nouvelle disparition de l'ancien compagnon retrouvé : « Et comme dans les tranchées, il m'avait parlé de la Malaisie, il me parle d'autres choses. D'autres choses... » L'évasion : mais la porte claquée sur cette évasion.

D'ailleurs, le roman se meut dans des contradictions. Avec Malraux (qu'il évoque), sans doute l'un des premiers à appréhender que l'Occident et ses valeurs ne sont pas au centre du monde. Affleurement des futurs thèmes de la « littérature existentialiste ».

C. C.

### André Malraux

#### **La Condition humaine** (Goncourt 1933)

**Le Temps** (*André Thérive*)  
30 juin 1933.

« La matière est d'une richesse inexprimable... L'auteur... semble un peu débordé, comment dire ? physiquement, par l'univers qu'il recrée. » A propos des personnages d'André Malraux : « Malheureusement ces anti-intellectuels... sont en parole des intellectuels enragés, et pour tout dire des pédants. »

... « Les scènes de meurtres, les atrocités, les supplices abondent et surabondent... L'auteur y trouve une visible délectation. Il eût fait un remarquable auteur de guerre, vingt ans plus tôt. Quant à sa philosophie, je m'excuse de trouver que ce bolchevisme morose ou ce nihilisme pascalien s'illustrerait aussi bien par des scènes de la vie ordinaire. »

**L'Illustration** (*Albéric Cahuet*)  
16 déc. 1933.

« *La Condition Humaine* porte en elle son destin sans espoir et sans résignation. » ... « Le pessimisme qui ramène toujours au néant l'agitation des héros dans la chute de leurs élans marque tout ce livre, dont on ne saurait d'ailleurs méconnaître la puissance. »

**Le Figaro** (*André Rousseaux*) 8 déc. 1933.

« Au fond, M. André Malraux ne se soucie guère de la révolution chinoise ou autre quant à ses résultats. Il a manifesté

plus d'une fois, plutôt qu'un esprit révolutionnaire proprement dit, un goût égoïste du climat de la révolution » ...

« M. André Malraux fait table rase de toutes les valeurs sur lesquelles nous vivons et auxquelles il ne croit plus. Il ne croit plus qu'en lui. Mais à une condition : c'est de trouver à se donner des preuves de cette foi en soi. » ... « Les Dix ont préféré... aux risques de la découverte, la satisfaction de consolider leur palmarès. »

### Maurice Genevoix **Marcheloup** (1934)

(Goncourt 1925 pour **Raboliot**).

A la campagne, une redite de la révolte des canuts contre la machine. Idéologiquement ambigu, le roman fait apparaître cependant les contradictions que suppose le problème qu'il met en scène. Mais ce sont les « rouges » du village qui sont contre la machine, alors que le châtelain et le curé sont pour le progrès. Il est vrai que le châtelain se lassera, et même exploitera comme domestique la femme de son ancien protégé. Il est vrai aussi que Ferrague, le « rouge », dit expressément les raisons de son hostilité : il a de l'estime et du respect pour l'inventeur de la machine à faire des sabots, mais rien n'empêchera qu'avec elle, l'inventeur deviendra un patron qui exploitera ses ouvriers. Ce qui l'emporte c'est la figure de Ferrague, moins comme « rouge » que comme attaché à ce que rien ne change de ce qui a été. Et c'est l'hostilité contre le progrès qui gagne.

C. C.

### Philippe Hériat **L'araignée du matin** (Goncourt 1939)

*Sentiments, états d'âme, émotions*, le roman psychologique par excellence. Tout cela se passe entre 1914 et 1916, et l'on ignore la guerre, sauf pour le dénouement, quand un des héros se délivre de ses états d'âme en devantant l'appel...

Ressort de la communication de masse plutôt que de la littérature.

J. F. D.

**Henri Pourrat**  
**Gaspard des montagnes**  
(Goncourt 1941 pour  
**Vente de mars**  
(1922))

Le plus célèbre roman de Henri Pourrat. Chronique plutôt, qui cristallise autour de Gaspard, le demi-soldat, toute une idéologie villageoise de la période napoléonienne et post-napoléonienne, en utilisant des matériaux empruntés au folklore et à l'ethnographie. L'écrivain n'esquive pas le caractère de classe des comportements, il donne l'opinion populaire dans un moment où petite bourgeoisie et « peuple » ne sont pas encore clairement différenciés dans les milieux ruraux et n'en ont pas fini avec les féodaux. L'écriture qui reprend les formes du style oral (celles du conteur de veillée) contribue à imposer la présence et le point de vue populaires. Inventions dans la structure du roman et le mode de l'écriture.

C. C.

**Francis Ambrière**  
**Les Grandes vacances**  
(Goncourt 1946)

Témoignage sur la vie des prisonniers de guerre. On peut regretter un préjugé qui distingue l'officier du soldat, le réfractaire des autres prisonniers... Mais livre nécessaire pour rappeler que les prisonniers n'étaient pas des « planqués », comme l'avait laissé entendre la presse collaborationniste pendant l'occupation. Cependant on ne sort pas de l'anecdote.

Selon nos critères, participe difficilement de la littérature.

J. F. D.

**Robert Merle**  
**Week-end a Zuydcoote**  
(Goncourt 1959)

Titre dérisoirement significatif. Il s'agit des deux jours durant

lesquels, à Dunkerque, armée anglaise et armée française en déroute s'embarquent (ou n'y arrivent pas) pour regagner l'Angleterre, sous les bombardements. Mais ici, on sort de l'anecdote, au contraire mise à distance, et utilisée pour : les incidentales sont infinies. L'officier qui continue à jouer à l'officier, le camion des morts, la fille qui ne peut pas quitter sa maison, les soldats anglais qui ne sautent pas du bateau en flammes puisqu'ils ont eu la chance d'y trouver place, des gens qui se cherchent, se perdent, meurent, ceux qui violent et ceux qui reprennent leurs habitudes ou déjà découvrent leur voie vers le marché noir... Un roman déjà « nouveau roman » dont la forme dit l'énorme chaos et la détresse, et enfin tout ce qui, dans ce raccourci de deux jours, engloutit une certaine France pour toujours.

J. F. D.

**Roger Vailland**  
**La Loi**

(Goncourt 1957)

On est loin de *Beau Masque*. Le monde clos d'une petite ville d'Italie où l'on vote rouge par habitude, sans illusion. L'aristocrate Don Césaire où Vailland investit ses désillusions, avec, autour de lui, la fresque saisissante, passionnante des autres figures de proue : Brigante le racketteur, Attilio, son ami commissaire, Alessandro, le juge socialisant, et comme toujours avec Vailland les femmes : Marietta, Elvire, Giuseppina. Monde trop plein, étouffant, où l'on est dans l'obsession des femmes que l'on imaginerait volontiers voilées, et dans la peur de la misère et du chômage. Et Marietta, la seule révoltée, qui a refusé de se donner au maître, et au racketteur, finalement s'associe au racketteur et se lance dans les affaires...

C'est du Vailland. *Un moment de Vailland...*

J. F. D.

**André Schwartz-Bart**  
**Le dernier des justes**

(Goncourt 1959)

Ernie Lévy est le dernier d'une lignée de juifs qui, de génération en génération, selon la légende, assument la souffrance du monde. Après un survol rapide de l'histoire des 34 premiers justes, qui est survol de l'antisémitisme à travers l'histoire, c'est l'histoire des Lévy traversant les persécutions de Pologne, puis celles d'Allemagne dans l'entre-deux-guerres. Puis le long chemin suivi par Ernie, qui va de Drancy à la mort.

Réquisitoire impitoyable contre l'antisémitisme, bien que l'auteur ne se complaise jamais dans le morbide, et montre les événements selon le regard d'Ernie qui, dans son innocence, ne comprend pas... Aussi bien manque-t-il souvent à la prudence la plus élémentaire : c'est qu'on n'échappe pas à sa condition de Juste, on n'échappe pas non plus à sa situation de juif. Mais Schwartz-Bart refuse aussi les manies des vieux juifs de Pologne, comme les larmes à fleur de paupière. Le Goncourt qui a fait le plus de bruit depuis la guerre.

J. F. D.

**Armand Lanoux**  
**Quand la mer se retire**  
(Goncourt 1963)

Seize ans plus tard, deux Canadiens viennent sur les lieux du débarquement du 6 juin 1944. Elle cherche la tombe de Jacques, son fiancé. Lui, c'est son propre passé, puisqu'il a participé au débarquement. Le plus intéressant, c'est l'obsession d'Abel, la guerre qui l'a empêché de se marier et qui le réveille la nuit, le cauchemar de l'atroce mort de Jacques.

Le roman ne met en scène ni rancune, ni revanche. Il rappelle ce qu'on ne peut pas oublier. Et que, pour les simples hommes, le traumatisme demeure, plus que pour les généraux qui, comme Patton, n'ont pas hésité à raser des villes ou tenir pour rien la vie d'un homme comme Jacques, pour gagner une heure ou vingt mètres de terrain.

J. F. D.

Georges Conchon

**L'Etat sauvage**  
(Goncourt 1964)

Illustre bien la métaphore du miroir à multiples facettes que l'auteur se donne, donne à ses lecteurs, et aux sociétés concernées, pour qu'ils y regardent la multiple image du racisme. Dans ce miroir, la figure de l'« état sauvage » (comme on dit état de fureur) où conduit le racisme, même le plus bénin en apparence, est terrifiante. Le roman fait apparaître les entremêlements du racisme proprement dit, et une autre de ses formes : il y a une frontière que ne peut pas franchir l'intellectuel sincèrement antiraciste : que sa femme devienne celle d'un Africain. Il était arrivé à supporter qu'elle l'ait trompé, abandonné. Mais que l'autre soit un Noir, non.

C. C.

André Pieyre de Mandiargues

**La Marge**  
(Goncourt 1967)

L'intrigue, ou les intrigues successives, semblent surtout prétexte : par exemple à décrire Barcelone, mais le choix de Barcelone est motivé par les vieux quartiers, les putains de la ville, ou la possibilité offerte à un intellectuel de gauche de critiquer ou insulter le régime franquiste. Il se peut que le plus grand intérêt du livre soit dans la nouvelle conception qu'il propose du « peu de matière » cher à nos classiques. Nouveau roman (non conforme à l'étiquette) où les objets, les lieux, sont considérés pour eux-mêmes, en même temps qu'ils sont transformés (sans devenir de simples cadres) par la présence du héros que nous suivons pas à pas et dont l'état d'esprit nous est révélé mot après mot dans ses actes quotidiens et par l'extérieur.

C. C.

Félicien Marceau  
**Creezy**  
(Goncourt 1969)

Dilemme pour un député : sa femme et ses deux enfants (adorables) — ou Creezy, cover-girl jolie et jeune dont il est tombé amoureux d'amour fou. D'abord, on voyage, on fait l'amour un nombre incalculable de fois, puis on hésite, on est las de Creezy et on part annoncer à sa femme qu'on va rompre, puis on se ravise, on rabat sur Creezy. Las ! elle est en compagnie d'un chanteur yé-yé. Solution du dilemme par la défenestration de Creezy du haut du douzième étage. Grâce à une femme de ménage dans le genre chien fidèle, et à la situation du député, le meurtre sera converti en suicide. Le meilleur du roman : son style. La recette : vous répétez une phrase par une phrase nominale plus courte, puis par un simple syntagme nominal. C'est gagné. (Le Goncourt ?)

J. F. D.

Michel Tournier

**Le Roi des Aulnes**  
(Goncourt 1970)

« Ce roman nous montre des hommes mus, dévoyés par l'histoire, parce qu'ils sont prisonniers d'une mythologie régressive » (celle dans laquelle s'est implanté le nazisme en Allemagne). « Sous des formes inattendues, voire provocantes, le livre de Tournier nous met à même de mieux comprendre pourquoi les mythes véhiculés et orchestrés par le nazisme ont pu entraîner des millions d'hommes notamment parce qu'ils étaient puisés dans une tradition ancestrale et revitalisés avec un incontestable savoir-faire : *Le Roi des Aulnes* est indispensable à qui veut saisir plus finement l'idéologie du nazisme. Ecrivain (ne l'oublions pas !) un roman, Michel Tournier nous fait aussi mieux connaître quel type d'hommes est le plus vulnérable aux tentations fatales et il y parvient avec une ampleur de moyens, qui force l'admiration. »

(Emprunté à Claude Prévost, dans *Littérature, politique, idéologie* (Éditions sociales) : « Les Ogres de l'Histoire » (Sur *Le Roi des Aulnes*, roman de Michel Tournier).)

Jacques Laurent

**Les Bêtises**  
(Goncourt 1971)

Long, fastidieux, creux, bien que Jacques Laurent accumule ses connaissances littéraires (Stendhal et Proust), philosophiques (de Maine de Biran à Kant, Heidegger évidemment, Le Senne pour faire joli — et il faut voir page 437, le catalogue des termes philosophiques kantien !) sans parler des références à Barthes, Mauron, Goldmann, Monod, Jacob... il connaît tout ça ! Il sait aussi comment on fabrique un roman et que pour canuler un autre public que celui de *Caroline Chérie*, il faut changer la recette. Cuisine Tour d'Argent : un peu d'érotisme, des interrogations sur soi, des emprunts mal digérés aux avant-gardes, des échafaudages pseudo-théoriques. Le mode romanesque permet d'aller de la dernière guerre mondiale à celle d'Indochine, de tourner en dérision la résistance et les communistes. Après beaucoup d'agitation le héros se range et meurt élégamment, en P.D.G. (et en avion). Il se peut qu'il faille lire le roman au deuxième degré comme dérision de la modernité (supposée réduite à la cuisine décrite ci-dessus ?) Cela ajouterait à la platitude de Jacques Laurent, la dimension de son inintelligence du fait littéraire.

J. F. D.

## En manière de constat.

Impossible d'enfermer dans un jugement péremptoire la « littérature Goncourt ». Notre appréciation ne tiendra pas compte des cas limites (Barbusse, Proust, Malraux, qui cependant indiquent que les jurés peuvent sortir de leur code implicite pour des cas exceptionnels) (mais non plus Horia, Marceau ou Jacques Laurent).

1) Il ne semble pas que les jurés disposent de critères rationnels, et leur jugement paraît rester empirique et subjectif. La critique de la grande presse dont nous avons donné des échantillons se contente généralement de donner son opinion selon un mode lyrique et subjectif. Les interactions entre les instances décidant de la qualité littéraire, nous autorisent à supposer une même absence de critères pour le choix des lauréats du Goncourt.

C'est d'ailleurs sans doute ce qui permet aux jurés de modifier leur code et de prendre acte empiriquement des modifications produites dans la littérature. En effet :

2) Le code Goncourt n'est pas bloqué, il intègre les modifications produites dans le corpus littéraire lui-même qu'il impose. Avec les mêmes romans, ni Farrère, ni Tharaud n'auraient eu en 1972 le prix. Ces écrivains dont nous avons pu apprécier l'impact à leur époque seraient renvoyés à l'in-intérêt : ils ont participé à la transformation du corpus qui, de transformation en transformation, est différent à cinquante ans de distance.

Il n'y a pas répétition d'un déjà dit, d'un déjà fait, et l'on voit la transformation du corpus littéraire Goncourt. On voit aussi à peu près toujours la marque d'un travail littéraire. Ainsi nous avons relevé comment Fauconnier annonçait comme on dit (mais plus justement, on peut dire : participait de la production de) ce qui après-guerre allait être une dominante sous l'étiquette « littérature existentialiste ». Avec le Goncourt nous vérifions ce que nous avions avancé : la littérature comme chantier que le travail littéraire transforme constamment, en intervenant selon deux pôles majeurs : transformation de l'idéologie — production de connaissances (dans les termes de la littérature).

3) Si nous considérons la littérature Goncourt par rapport à l'idéologie plusieurs constatations :

Il est impossible de soutenir qu'elle est « servilement complice »

de l'idéologie dominante (comme cela a été soutenu ces dernières années pour toute la littérature). Sauf les exceptions relevées, il y a toujours travail, mise en cause de cette idéologie dominante, à un point ou à un autre. De plus notre relecture sur près de soixante-dix ans, nous a permis de voir apparaître une littérature censurée aussi bien par l'Intelligentzia que par les manuels d'enseignement qui met en cause directement l'idéologie dominante. C'est celle qui met en scène, ou donne le point de vue du « peuple », selon des modes divers. Et l'on a bien vite fait d'avancer le mot péjoratif de populisme : Pourrat, ni Frapié, ni Pergaud ne sont populistes. Et l'image qu'ils donnent du peuple est plus juste (en termes marxistes) que celle donnée par Zola, par exemple, retenu par une partie de l'Intelligentzia et par les manuels comme grand écrivain. Il est vrai que Zola est « en arrière » : mais il continue de faire autorité, et sa relève, censurée par les manuels et l'Intelligentzia, semble avoir été reconnue par les Goncourt (avec la restriction déjà indiquée : cette relève ne s'est pas faite jusqu'au bout, en prenant en considération une « littérature populaire » actuelle en prise directe sur le réel social, se manifestant sous l'étiquette roman policier). (Mais y a-t-il des romans policiers français qui participent de la « littérature » ?)

4) Cependant on observe une dégradation du label Goncourt depuis sa fondation. Les jurys semblent coincés par leur propre image de marque. S'ils veulent conserver leur audience, ils ne doivent pas décevoir leur public. Ils imposent leur décision à ce public, mais ce public intervient pour décider de leur opinion. On observe également une « incohérence » dans les choix, plus marquée apparemment ces dernières années. On « rattrape » Horia, par Jean Cau (réputé écrivain de gauche à l'époque), Mandiargues (à tendance Nouvea uroman), par B. Clavel (tendance post-naturaliste), *Le Roi des Aulnes* entre Creezy et *Les Bêtises*, c'est cocasse. Les jurés semblent « percevoir » les transformations du corpus littéraire mais, en l'absence de critères leur permettant d'apprécier la validité (en termes littéraires) des transformations, et leur sens, ils accueillent « au pif » le vrai et le faux, ce qui transforme vraiment, ce qui s'en donne seulement l'air. Peut-être le phénomène peut être vu comme corollaire de l'incapacité de plus en plus grande de l'idéologie bourgeoise à trouver sa cohérence pour masquer les contradictions qui la travaillent. Et l'incapacité de la bourgeoisie à maîtriser le dérapage

idéologique dans laquelle elle est prise : de plus en plus, elle est obligée de donner des réponses coup par coup, aux attaques qui la mettent en cause. L'étude sur la « situation des grands prix littéraires en 1972 » le fera davantage apparaître.

5) A travers diverses contradictions, il reste que le Goncourt (et les autres grands prix littéraires) mettent en circulation le travail littéraire d'un certain nombre d'écrivains, dont nous n'approuvons pas toujours le choix, et que par des médiations diverses, finalement il y a également transformation (même lente) du mode de lecture, et du « goût » du public. De plus, notre jugement sur les prix ne peut pas ne pas tenir compte de la situation de *péril mortel* dans laquelle se trouve toute la littérature en France. Les prix du moins permettent une *survie* (plus ou moins aléatoire) de la littérature.

## La situation des prix littéraires en 1972

Nous complétons notre étude « verticale » du Goncourt, par une étude « horizontale » des grands prix en 1972. Cette fois, nous joignons à nos fiches de lecture des relevés des appréciations empruntées à la critique de la « grande presse ».

Si l'on retient le jugement dominant de la critique (Freustier excepté) on peut craindre que Carrière n'a pas eu le Goncourt parce qu'il transforme le genre « roman de la nature » mais parce qu'il paraît le répéter : c'est Bosco, c'est Giono, etc. Il ne semble pas non plus qu'on ait vu que l'écriture, contredisant, (ou du moins se distanciant de) ce que dit explicitement le romancier (mais c'est cela, la littérature...) dit moins la condamnation de la société industrielle (que d'ailleurs même dans son dit explicite Carrière ne condamne jamais, flairant le piégé) mais le pourquoi cette société-là est invivable. Pour le Fémina, il est sensible que Grenier déconcerte. En l'absence de critères, on ne sait pas trop ce qu'il a dans le ventre et l'on s'en tire (Kanters est un modèle du genre) en disant n'importe quoi. Sauf Mo-

(suite page 40)

**Prix Goncourt**  
**L'Épervier de Maheux**

(Jean Carrière)  
Cf. note de lecture dans La N. C., n° 62.

Travail de mise en cause de l'idéologie à plusieurs endroits, et mise en évidence par l'écriture du « vrai » d'un travail qui ne serait pas aliéné. Système de contradiction, et seule une lecture réductrice peut décider que le roman prend parti de manière univoque contre la société industrielle. Ce n'est pas l'industrialisation qu'il met en cause, mais le mode capitaliste de cette industrialisation. Travail littéraire réel, exerçant bien sa fonction réaliste. Transformation du genre « roman de la nature », le rapport des hommes à la nature étant donné dans des termes justes.

C. C.

**La Critique**

**Le Monde** (Henry Bonnier)  
21 nov. 1972.

« L'épervier de Maheux est « écrit », ce qui signifie qu'il a été porté par une nécessité intérieure, et il est écrit superbement, souverainement. »

**Le Point** (Jean d'Ormesson)  
16 oct. 1972)

« Tout le monde l'a dit ou le dira... c'est Bosco. c'est Pourrat, c'est Ramuz, c'est Giono, mais transplanté dans les Cévennes. »

**Le Figaro** (André Brincourt)  
22 juil. 1972.

« Ce qui fait l'originalité et le talent de Jean Carrière, c'est de faire éclater son chant tragique au moment où l'affrontement de l'homme et la nature prend sa plus haute signification... »

**Le Nouvel Observateur**  
(Freustié) 6 nov. 1972.

« ... s'écarte assez résolument des implications parfois mythiques de Giono ou de Bosco »  
... « Cette histoire d'un défi est à la fois éternelle et curieusement moderne. »

**Les Nouvelles Littéraires**  
(Guy Le Clec'h) 27 nov. au 3 déc. 1972.

« Derrière les réalités terriennes se profile un mythe »  
... « Condamnation implicite de notre civilisation sophistiquée. »

**L'Express** (Mathieu Galey)  
30 oct. au 5 nov. 1972.

« Si vous n'êtes pas sensible à ce genre de poème cosmique... vous ne comprendrez jamais les sombres sortilèges de ce « monde ensauvagé » : il y faut un reste d'innocence. »

**Prix Fémina**  
**Ciné-Roman**  
(Roger Grenier)

Cf. note de lecture dans La N. C., n° 62.

Nous avons dit il y a déjà cinq ans que l'œuvre de Grenier instituait selon son mode propre un type de « nouveau roman », non conforme à l'étiquette (qui réduit le genre). Tout au long de l'œuvre, travail de transformation, qui débouche, avec les derniers romans (dont celui-ci sur la chronique, où l'histoire prend le devant de la scène). Les destins d'abord pensés en termes individualistes sont donnés dans l'histoire. Le post-romanisme des grands américains (Hemingway, Fitzgerald) critiqué, dés-intégré, bifurque par rapport à son aboutissement en ligne directe sur la littérature existentialiste, et de l'absurde. Un écrivain important.

C. C.

**La Critique**

**Le Point** (Roger Vrigny)  
16 oct. 1972.

« ... ambiguïté du propos qui rend l'analyse du livre difficile et sa lecture parfois déroutante... »

**Le Monde** (Paul Morelle)  
29 sept. 1972.

« Œuvre moins modeste et mineure qu'elle ne veut s'en donner l'air, entêtée à se construire en dehors des modes et des engouements. »

**L'Express** (Etienne Lalou)  
9 au 15 oct. 1972.

« Sans un effet, sans une tirade... Roger Grenier a... ressuscité un monde tout en racontant son engloutissement. »

**Le Nouvel Observateur**  
(Claude Roy) 4 déc. 1972.

« Ses livres sont terribles avec tranquillité mais sans aucun confort. »

**La Quinzaine Littéraire**  
1<sup>er</sup> au 15 oct. 1972.

« On est Roger Grenier, le douloureux démiurge d'un monde où l'on s'éteint sans avoir incendié. »

**Le Nouvel Observateur**  
(Jean Freustié) 9 oct. 1972.

« Tranquillement, et comme en marge de l'actualité, Roger Grenier continue de secréter une œuvre infiniment attachante... »

**Le Figaro** (Robert Kanfers)  
28 oct. 1972.

« Qu'il est charmant ce grand film aux couleurs naturelles de l'humour et de la tendresse que... etc. film aux images fuyantes. Un joli film d'ail-leurs, et qui nous émeut parce que... ce sont les images de la jeunesse dépouillées du goût d'amertume qu'elles avaient sur le moment. »

**Prix Renaudot**  
**La nuit américaine**  
(Christofer Frank)

Histoire d'amour dans un petit monde de photographes, artistes de cinéma et de théâtre. Pas de psychologie, pas de problèmes politiques sociaux ou d'autre sorte. Le quotidien, aseptisé. La description de cette faune que tout le monde n'a pas la chance de fréquenter peut occuper un après-midi pluvieux, si l'on n'a pas de magazine sous la main.

J. F. D.

**La Critique**

**Le Monde** (Bertrand Poirot-Delpech) 17 nov. 1972.

« Pas d'auto-analyse de l'auteur, ni d'auto-procès de la

littérature, pas de névrose ni de structure à dénicher, pas de thèse à bâtir : rien que des histoires claires »...

« ... fictions... où n'importe quel lecteur puisse se distraire de la réalité sans la fuir et surtout sans ennui. »

#### Les Nouvelles Littéraires

(Didier Decoin) 4 oct. 1972.

« Cette histoire d'amour sonne juste parce qu'elle n'est pas obsessionnelle » ... « Le jury du prix Renaudot a couronné un vrai roman. »

**Le Figaro** (Claude Mauriac) 25 nov. 1972.

« ... nous détourne de l'anodin, du superficiel, du fuyatif, pour plonger d'une phrase ou d'un silence, dans de nocturnes profondeurs. »

#### Le Nouvel Observateur

« Dans le paquet si bien ficelé de cette *Nuit américaine*, on s'aperçoit finalement qu'il y a encore de la ficelle en trop. C'est bien dommage. »

#### Prix Médicis

##### Le Tiers des Étoiles (Maurice Clavel)

Toutes les données du ménage à trois, mais Clavel n'étant pas Feydeau, ces trois personnages constituent une sorte d'hypostase de la Trinité. Dans les bras de Nane, Marc se sent plus proche de l'Être — et Dieu ne peut plus toucher les hommes que par la sexualité, violente, exacerbée. Tout cela évoluant dans le monde conventionnellement bourgeois du roman-photo, rehaussé d'un peu de pornographie (le « *fiat lux* »). Le peuple est un enfant devant lequel un des héros se vante de savoir parler. Procédé littéraire du manuscrit confié à un confesseur (!) Dissertation rhétorique d'esthète angoissé — et l'on craint que la provocation du langage ne soit que le message d'une suraliénation, et d'une surprise du tabou sexuel.

J. F. D.

#### La Critique

**Le Figaro** (Claude Mauriac) 28 oct. 1972.

« Il y a peut-être du saint en cet homme-là. En cet homme assurément, il y a du génie. Voilà le mot lâché... Après quoi, il n'y a plus rien à dire. »

**L'Express** (Etienne Lalou) 20 au 26 nov. 1972.

« ... ce roman où Satan n'est plus l'ennemi mais l'ami, et où la sexualité n'est plus le péché, mais le seul moyen qui reste à Dieu d'atteindre les âmes. »

**Le Point** (Gérard Borgeaud)

« Le jury semble s'être laissé prendre au piège d'un style reluisant, du scandale apparent, d'une profonde gesticulatoire. » ... « tout au plus du Sagan extasié, de la banalité bourgeoise montée en neige par le fouet vigoureux d'un vieil adolescent dont l'angoisse essentielle comme pour chacun est de vieillir et de mourir. »

**Le Monde** (Bertrand Poirot-Delpech) 27 nov. 1972.

« Un petit monde voisin de celui de Sagan qui aurait seulement la coucherie un peu plus crispée, plus métaphysique » ... « Du bon usage de la névrose, devenue signe de transcendance : sur ce thème, Maurice Clavel développe une rhétorique dense et fiévreuse. »

#### Prix Interallié

##### Des vols de Vanessa (Georges Walter)

Panache et falsification. L'auteur joue sur le rêve, l'imagination, le fantastique, et aussi sur de vagues connaissances qu'il croit avoir sur les travaux sur le langage. Tout le début du roman laisse supposer qu'il a une idée superficielle des programmes d'avant-garde (mise en cause du récit, de la chronologie), et il joue aussi de ça. Mais il ne tient même pas ces pauvres prémisses. Et l'ensemble n'a pas de sens. Lautréamont fait sens. L'imaginaire, le rêve, le fantastique font sens. Ils sont des moyens pour révéler un quelque chose du réel. Ici : rien. « Raconter celle-ci [histoire] comme si c'était un conte. » Mais un conte prend son sens dans une

tradition culturelle ou populaire. Ici, dans le vide. Alors, comment voulez-vous ? Même l'intrigue qui reste sans réponse (implicite ou explicite). C'est une énigme pour rien, c'est un roman pour rien, sur rien, qui prend les lecteurs pour des imbéciles et la littérature pour un jeu de société.

C. C.

#### La Critique

**Le Point** (Jean-Pierre Amiette) 11 déc. 1972.

« ... on sait seulement qu'on a reçu une secousse de l'irrationnel, délicate sensation, rare dans le roman actuel. »

**Le Nouvel Observateur**

(Jean Freustié) 4 déc. 1972.

« Il apporte à son écriture un soin qui se révèle payant et donne à son livre un ton de poésie tranquille. »

**Le Figaro** (Guy Le Clec'h) 11 nov. 1972.

« ... il perçoit que l'ordre du monde n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Il y a du vide entre les faits. » ... « Il donne à rêver que ce monde prosaïque reste à découvrir parce qu'il est plein de mystères considérables ou minuscules. »

**La Quinzaine Littéraire**

(Christiane Baroche) 16 au 31 déc. 1972.

« Or on n'est pas du tout content... A ce livre ocellé de mystères comme un grand paon de nuit, Georges Walter coupe les pattes après lui avoir passablement rogné les ailes. le philtre des *Vols de Vanessa* est bien long à se manifester. »

**L'Express** (Mathieu Galey) 13 au 19 nov. 1972.

« ... Voyage au-delà des apparences et des certitudes, ces prisons. Georges Walter est un passe-murailles. Il n'y a qu'à le suivre pour être libre, le temps d'un livre, comme on le serait aussi le temps d'un songe. »

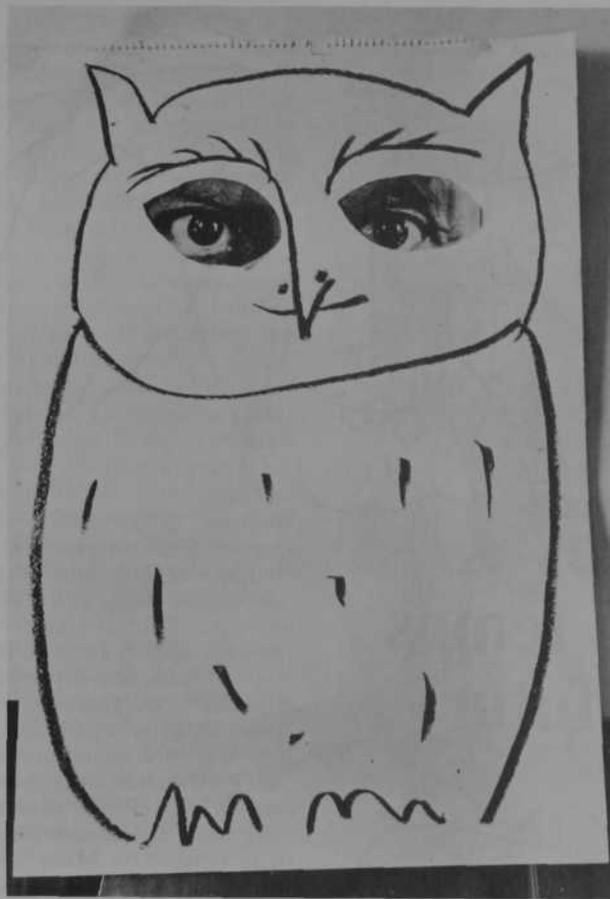
relle qui le pressent, personne ne voit non plus apparemment la modernité de Grenier, qui est pour nous un des termes les plus importants pour apprécier son œuvre. Quant à la critique portant sur le Renaudot, ce qui frappe, c'est qu'elle insiste sur ce que n'est pas *La Nuit américaine*. A moins qu'il s'agisse au positif (?) de « plonger d'une phrase ou d'un silence dans de nocturnes profondeurs » (Claude Mauriac). Et quelques critiques laissent apercevoir ce qu'écrit Jean-François Deljurie : qu'à force ne n'être pas, un roman peut n'être rien. Si le Renaudot déçoit, avec le Médicis qui se prétend d'avant-garde, c'est la dérouté... Il est vrai que le juré s'était donné comme président Félicien Marceau 'Ni Borgeaud (*Le Point*), ni Poirot-Delpech (*Le Monde*) ne sont dupes. Seul Mauriac qui n'en est pas à une transcendence près, lâche le mot : le génie, voilà... Le prix Interrallié ne pouvait pas nous décevoir, mais là non plus la critique n'est pas dupe (pas trop) et laisse apercevoir sur quel vide le roman est construit.

En somme, cette saison, ce sont les prix réputés les plus traditionnels qui font les meilleurs choix. Sans doute parce que, au moins ces jurés-là ne se laissent pas prendre au fallacieux du « différent », du « nouveau à tout prix » qui, en l'absence de critères, prend toujours le risque de tomber sur la falsification. Et pourtant, ces choix si différents nous donnent tous une image du dérapage idéologique de la société française en cette année 1972. Soit que les prix couronnent le dépaysement (suivons la route indiquée par Mathieu Galley et nous serons libres) des *Vois de Vanessa*, ou l'évasion par la sexualité à la sauce métaphysique (*Le Tiers des Etoiles*), ou même le retour à la bonne petite histoire qui ne fait pas penser (*La Nuit américaine*) ou bien la protestation de Carrière, la mise en cause profonde de Grenier, tous mettent en avant une littérature qui établit que « ça ne va pas ». Pourquoi ? A part Grenier, et (beaucoup moins, mais il cherche) Carrière, on ne sait pas. Mais on le gueule, ou l'on fiche le camp « ailleurs », n'importe où. C'est l'impasse.

Contre ces attaques en désordre, on peut seulement constater que l'idéologie dominante n'a strictement rien à proposer, qu'en tout cas elle ne propose rien dans les grands prix littéraires de cette année.

## 70 ans de « Goncourt »

- 1903 : *Force ennemie*, J.-A. Nau (Flammarion).  
 1904 : *La Maternelle*, L. Frapié (A. Michel).  
 1905 : *Les Civilisés*, Farrère (Flammarion).  
 1906 : *Dingley, l'illustre écrivain*, Jérôme et J. Tharaud (Plon).  
 1907 : *Terres lorraines*, E. Moselly (Plon).  
 1908 : *Écrit sur l'eau*, F. de Miomandre (E. Paul).  
 1909 : *En France*, Marius Ary Leblond (Fasquelle).  
 1910 : *De Goupil à Margot*, L. Pergaud (Mercure).  
 1911 : *Monsieur De Lourdi-nes*, A. de Chateaubriand (Grasset).  
 1912 : *Filles de la pluie*, A. Savignon (Grasset).  
 1913 : *Le Peuple de la mer*, Marc Elder (C. Lévy).  
 1914 : *Le Feu* (décerné en 1916), Henri Barbusse (Flammarion et Permanence).  
 1915 : *Gaspard*, R. Benjamin (Fayard).  
 1916 : *L'Appel du sol*, A. Bertrand (C. Lévy).  
 1917 : *La Flamme au poing*, H. Malherbe (A. Michel).  
 1918 : *Civilisation*, G. Duhamel (Mercure).  
 1919 : *A l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, M. Proust (N. R. F.).  
 1920 : *Nène*, E. Perochon (Plon).  
 1921 : *Batouak*, R. Maran (A. Michel).  
 1922 : *Le vitriol de lune — Le martyr de l'obèse*, H. Béraud (A. Michel).  
 1923 : *Rabevel*, L. Fabre (N. R. F.).  
 1924 : *Le Chèvrefeuille*, Th. Sandre (N. R. F.).  
 1925 : *Rabotiot*, M. Genevoix (Grasset).  
 1926 : *Le Supplice de Phèdre*, H. Deberly (N. R. F.).  
 1927 : *Jérôme, 60° latitude nord*, M. Bedel (N. R. F.).  
 1928 : *Un Homme se penche sur son passé*, M. Constantin-Weyer (Nelson).  
 1929 : *L'Ordre*, M. Arland (N. R. F.).  
 1930 : *Malaisie*, H. Fauconnier (Stock).  
 1931 : *Mal d'amour*, J. Fayard (Fayard).  
 1932 : *Les Loups*, G. Mazeline (N. R. F.).  
 1933 : *La Condition humaine*, A. Malraux (N. R. F.).  
 1934 : *Capitaine Conan*, R. Vercey (A. Michel).  
 1935 : *Sang et lumières*, J. Peyré (Grasset).  
 1936 : *L'Empreinte du Dieu*, M. Van der Meersch (A. Michel).  
 1937 : *Faux Passeports*, C. Plisnier (Corréa).  
 1938 : *L'Araignée*, H. Troyat (Plon).  
 1939 : *Les Enfants gâtés*, Ph. Hériat (N. R. F.).  
 1940 : Prix non attribué — réservé à un prisonnier et remis en 1946.  
 1941 : *Vente de Mars*, H. Pourrat (N. R. F.).  
 1942 : *Pareils à des enfants*, Marc Bernard (N. R. F.).  
 1943 : *Passage de l'homme*, M. Grout (N. R. F.).  
 1944 : *Le Premier Accroc coûte deux cents francs*, E. Triolet (Denoël).  
 1945 : *Mon Village à l'heure allemande*, J.-L. Bory (Flammarion).  
 1946 : *Histoire d'un fait divers*, J.-J. Gauthier (Séguana).  
 1946 : *Les Grandes Vacances*, F. Ambricre (Seuil).  
 1947 : *Les Forêts de la nuit*, J.-L. Curtis (Julliard).  
 1948 : *Les Grandes Familles*, M. Druon (Plon).  
 1949 : *Week-end à Zuyd-coote*, R. Merle (N. R. F.).  
 1950 : *Les Jeux sauvages*, P. Colin (N. R. F.).  
 1951 : *Le Rivage des syrtis*, I. Gracq (Corti).  
 1952 : *Léon Morin, prêtre*, B. Beck (N. R. F.).  
 1953 : *Le Temps des morts et des bêtes*, P. Gascar (N. R. F.).  
 1954 : *Les Mandarins*, S. de Beauvoir (N. R. F.).  
 1955 : *Les Eaux mêlées*, R. Ikor (A. Michel).  
 1956 : *Les Racines du ciel*, R. Gary (N. R. F.).  
 1957 : *La Loi*, R. Vailland (N. R. F.).  
 1958 : *Saint-Germain ou la négociation*, F. Walder (N. R. F.).  
 1959 : *Le Dernier des justes*, Schwarz-Bart (Seuil).  
 1960 : (Proposé ; Vintila Horria), Non attribué.  
 1961 : *La Pitié de Dieu*, J. Cau (N. R. F.).  
 1962 : *Les Bagages de sables*, A. Langfus (N. R. F.).  
 1963 : *Quand la Mer se retire*, A. Lanoux (Julliard).  
 1964 : *L'Élat sauvage*, G. Conchon (A. Michel).  
 1965 : *L'Adoration*, J. Borel (N. R. F.).  
 1966 : *Oublier Palerme*, E. Charles-Roux (Grasset).  
 1967 : *La Marge*, Pieyrie de Mandiargues (N. R. F.).  
 1968 : *Les Fruits de l'hiver*, B. Clavel (Laffont).  
 1969 : *Creezy*, F. Marceau (N. R. F.).  
 1970 : *Le Roi des Aulnes*, M. Tournier (N. R. F.).  
 1971 : *Les Bêtises*, J. Laurent (Grasset).  
 1972 : *L'Épervier des Maheux*, J. Carrière (J.-J. Pauvert).



## Bonjour Picasso

La « une » de couverture, cette Nouvelle Critique faite bouquet que Pablo Picasso dessina pour notre numéro de mars 1959, nous la présentons à nouveau quatorze ans plus tard. Parce que nous lui ressemblerons un jour et aussi, simplement, parce que cette marque d'amitié témoigne dans les deux sens. Elle nous est précieuse comme le sont les quelques lignes qu'il nous adressa en novembre 1961, à la suite de la parution d'un « spécial Picasso » dont il écrivit « merci à tous mes amis qui ont voulu m'apporter tant de preuves d'un accord aussi complet à mes plus intimes sentiments », c'était, par gentillesse, trop dire. Nous avons et gardons tant de dettes, tant de merci à notre camarade Picasso. Et plutôt que de rassembler ici des articles de circonstances, nous avons préféré lui rendre hommage avec des textes rédigés dans les années passées par des amis et compagnons proches. C'est à Roland Leroy que nous avons demandé la préface de ce dossier.



## Peintre de son temps et du futur



Picasso, Avignon, 73. Au moment où, comme trois ans plus tôt, Picasso, le même toujours et déjà autre, s'approche du Palais des Papes, voilà qu'il meurt.

Tant et tant de mots ont été dits, de lignes écrites qu'on ne peut que se répéter.

La nouvelle, en atteignant chacun, le bouleverse. Picasso était dans la vie de tous. Et de son parti aussi.

Son commentaire sur son adhésion au Parti communiste français est demeuré par sa merveilleuse expression qui le disait être venu au communisme « comme on va à la fontaine ». Mais, dès octobre 1944, il disait :

**« Si je n'avais pas encore adhéré officiellement c'était par « innocence » en quelque sorte, parce que je croyais que mon œuvre, mon adhésion de cœur étaient suffisantes, mais c'était déjà mon parti. »**

Cette remarque me paraît essentielle. C'est d'abord par son œuvre que Picasso est communiste. Son œuvre est en elle-même œuvre de communiste.

D'abord, tout le monde le sait, Pablo Picasso travaillait continuellement et avec acharnement. Lorsque, moins de dix-huit mois avant sa mort, Vallauris en fête recevait ses camarades et ses amis pour célébrer son quatre-vingt-dixième anniversaire — « Mon second centenaire » nous disait-il

quelque temps plus tôt — il était à Mougins pour y travailler, comme toujours.

Son travail était une lutte âpre, faite d'une ardente combativité, contre l'habitude, contre la mort. Militant, Picasso l'était aussi par la confiance en soi que donne l'œuvre réalisée et à la fois par la perpétuelle insatisfaction de soi que donne le sentiment de l'inachèvement. Le constant renouvellement de son œuvre tenait à ce qu'elle donnait l'impression d'être à chaque instant totalement remise en cause par Picasso et par conséquent à chaque instant renaissante, forte de sa ligne soutenue et riche de l'irruption frémissante de la création inattendue.

Le contenu de son œuvre le fait communiste combattant. Connaître la réalité pour la transformer, c'est la ligne générale de l'œuvre de Pablo Picasso. L'appétit de la nouveauté, l'exploration audacieuse des formes, l'utilisation des matières nouvelles ne relèvent pas d'une sorte de « culte du nouveau pour le nouveau » comme on rencontre parfois. Non, c'est le choc non atténué, la lutte non émoussée de l'ancien et du nouveau. C'est le refus de s'installer dans le confort des apparences, la recherche du vrai qui n'est pas forcément ce qu'on croit voir. Comme chez Freud ou Einstein ailleurs, comme chez Marx, il y a chez Picasso le refus de l'évidence, le rejet de la spontanéité. A cet égard encore, son œuvre est militante.

Enfin, l'immense, la profonde culture picturale de Picasso est fécondée par sa réflexion et son audace créatrices. « Les Ménines », « Le Déjeuner sur l'herbe », « Les Demoiselles d'Avignon », « David et Bethsabée » aident à voir, aident à connaître, son œuvre didactique mais en même temps ouvrent de nouvelles visions du monde. Mieux que cent discours sur « l'assimilation critique de l'héritage du passé », l'œuvre de Picasso fait la culture vivante et conquérante.

Ainsi, vains, ridicules sinon stupides et mesquins seraient tous efforts pour tenter de séparer l'indissociable, le peintre et le communiste. Pablo Picasso n'était pas peintre **et** communiste, ni encore moins communiste **malgré** ce qu'il était comme peintre. Il était communiste parce qu'il était peintre, parce qu'il était LE peintre de son temps et du futur.

Roland Leroy



5.12.50. VIII



5.12.50. XIV



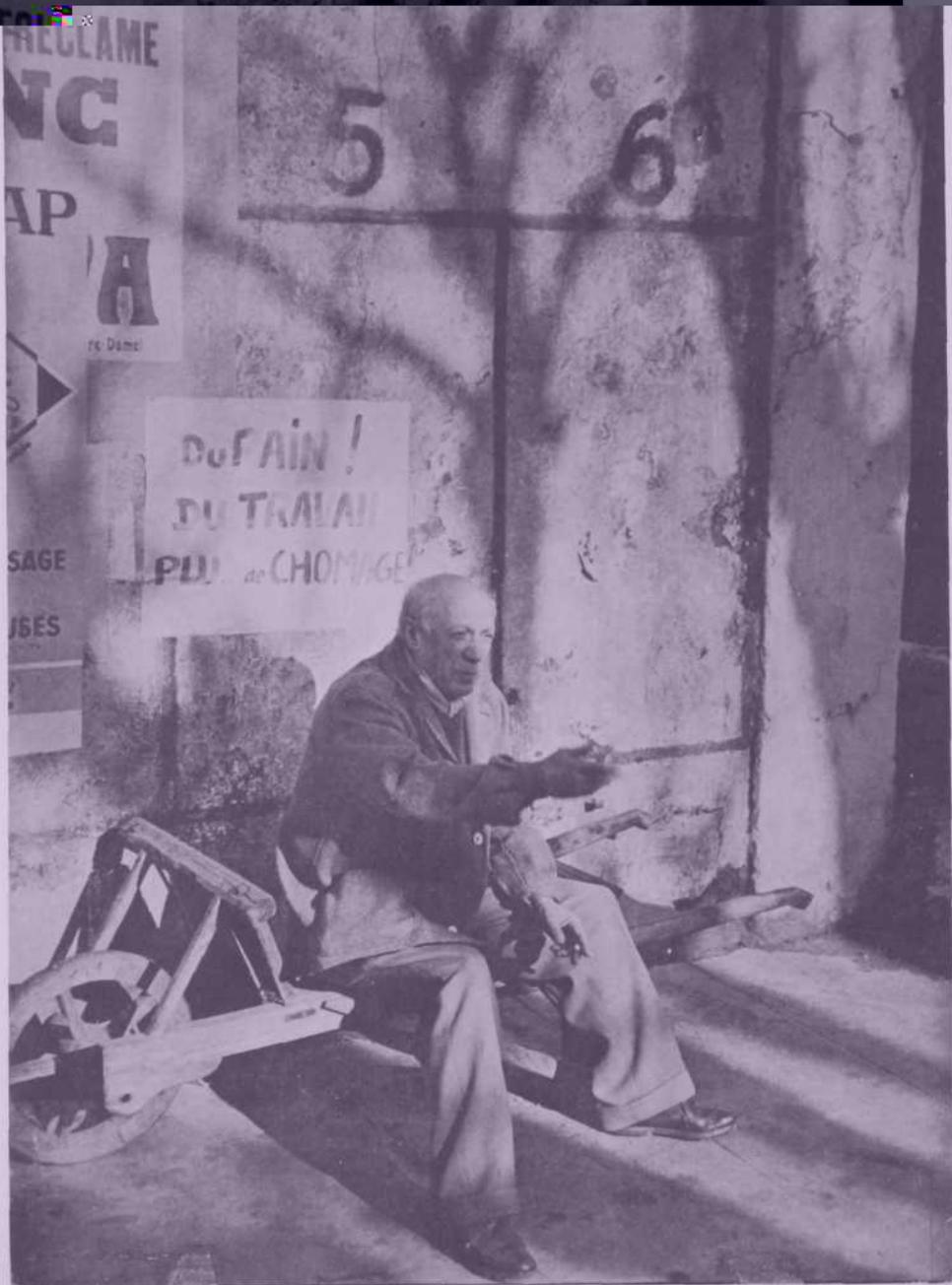
5.12.50. XVII



**Picasso  
Avignon  
73**



*Photos Sizinger*



Henri Cartier Bresson (Magnum)

Max Jacob

## Fox ou Picasso au Bateau-Lavoir

Il n'y a plus de Montmartre !  
disent mes amis de jadis. A l'heure  
des apéritifs, les contemporains pré-  
tentieux du « Chat Noir », quand  
leurs cheveux ont blanchi, disaient  
à la devanture des cafés, boulevard  
de Clichy : « Il n'y a plus de Mont-  
martre. » Et moi qui vais parfois  
au Sacré-Cœur, du fond de mon  
taxi j'aperçois place du Tertre des  
jeunes hommes plus élégants de mine  
que de costume et je pense à ce que

Ils disaient, les contemporains  
vieillis, les vieux messieurs contem-  
porains esthètes et bureaucrates du  
« Chat Noir », ils disaient : « Il n'y  
a plus de Montmartre. » Evidem-  
ment, ces cataclismes !... la rue  
Caulaincourt construite, apparte-  
nement à louer, avec salle de bains,  
depuis...

Et ceci : les villages de zones,  
les baraquements, ce qu'on appelle  
« le maquis », embrouillés jusqu'au  
« Moulin de la Galette » en pente,  
bouleversé, coupé, anéanti. Et ceci :  
l'hippodrome Bostock s'appelle ciné-  
ma Gaumont. « Je suis l'avenir ! »,  
disait ce Palais qui semblait un len-  
demain de l'Exposition universelle.  
Et le premier autobus, un « Mont-  
martre-St-Germain-des-Près », éton-  
nant scarabé blanc et vert, disait :  
« Monsieur, ils en verront bien  
d'autres ! Ah ! Ah !... »

Willette ! J'ai désigné un jour

J'aime encore le silence coupé  
de jeux d'enfants de cette rue élargie  
en place Emile-Goudeau : quatre,  
six ou huit arbres sur un socle, quel-  
ques masures dont l'encolure était  
et est encore de pénibles bistrots. La  
rue s'arrondit en place ! Des masu-  
res ? non pas ! des immeubles bâtis  
sous Napoléon III, et d'où pendent  
les matelas des ménagères et tou-  
jours quelque linge. Quand Picasso  
regardait par l'entrebâillement de la  
rue Barthe un coin de l'océan pari-  
sien, il disait : « Napoli ! ». Picasso  
a l'esprit mordant, ses définitions  
résument, écrasent, élèvent, figent,  
défigent. Son esprit ne ressemble  
à aucun autre. Il mâchonne des idées  
derrière son rictus amer, elles des-  
cendent en lui, remontent, elles éclat-  
ent en un seul mot comme si une  
humble noix était trop mûre pour ne  
pas fendre sa coque.

Esprit qui fut notre joie, notre



nous étions, Picasso, pauvres enfants  
méditatifs, au début de ce siècle-ci.  
Humanité ! Humanité toujours nou-  
velle, humanité toujours la même !

Alfred de Musset écrivait en  
1833 : « Du temps où il y avait  
encore un Quartier latin... » (c'est un  
conte de Musset qui commence  
ainsi). Il y aura toujours au moins  
dans la cervelle des gens de bureau,  
de caserne, d'usine, etc., un Mont-  
martre, un Quartier latin et le prin-  
temps, et la jeunesse, et l'amour, et  
le génie. Croyez-vous qu'il y ait quel-  
que chose d'ancien ou de nouveau  
sur la terre ? Adam et Eve avaient  
déjà inventé Montmartre, la fin du  
monde seule engloutissant Mont-  
martre, et ont eu toutes les idées.  
Or, ce qui est dans les cervelles est  
déjà réalisé. Nous disons : « Il n'y  
a plus... » et nous affirmons notre  
idéal si banalement humain, copié  
d'après nature.

votre profit wagnérien, rue Caulain-  
court, à Picasso, petit adolescent  
énergique. Vous pensiez, M. Wil-  
lette : « Il n'y a plus de Mont-  
martre ! » Que pensait ce stoïque  
Bonaparte du cubisme se souvenant  
des œuvres chatnoiresques ? « Il n'y  
a plus de Montmartre ! » sans doute.

Picasso habitait place Clichy  
près de l'Hippodrome Bostock.  
C'était le numéro 130 ou 130 bis, ou  
130 ter, il y a maintenant là un  
grand bazar du costume : cannes  
et gants, chemises, etc. Façade, je  
te salue aujourd'hui. Il y eut un  
Montmartre quand, revenu de son  
premier voyage en Espagne, il s'ins-  
talla dans le hangar de la rue Ravi-  
gnat, sorte de vieux grenier mal  
perché sur des caves. Il y a encore  
un Montmartre que Picasso ignore,  
comme « toute proportion gardée »,  
les rapins de la Vachalcade igno-  
raient Picasso.

unique plaisir. Un sculpteur espagnol  
aujourd'hui célèbre, M. Manuel  
Hugué, qu'on appelait Manolo, était  
l'unique familier de l'atelier. Nous  
improvisons le soir sous cette lampe  
à pétrole digne d'une école d'enfants  
de 1900. Sous cette lampe tenue aux  
poutres araigneuses du plafond par  
un fil de fer crochu, nous improv-  
visons des scènes, des pièces entières,  
des déguisements fous. Il y eut l'en-  
terrement de Sarah Bernhardt alors  
bien vivante. Il y eut le Souffleur et  
la Prima Donna, tragédie. Picasso  
riaît, et son rire était notre but,  
comme plus tard il fut le but de tant  
de poètes, d'artistes... (hélas ! peut-  
être faut-il dire hélas, ce rire ambi-  
tionné est la cause du lyrisme bouffe  
si contraire à la vraie poésie). Nous  
avons fait du Pirandello avant Piran-  
dello et des discours solennels. Nous  
n'avions pas les six sous nécessaires  
au bock d'en face et nous restions

Merci à tous  
un bon ami, vous  
aurez m'aider  
tout de premier  
d'un accord ;  
Complet à mes  
plus intimes  
sentiments.  
P. S. 10  
le 10.11.61.

là. La chienne Erika traînait une chaîne dont le bruit empêchait de dormir les voisins des caves ; sous nos pieds le marchand de légumes en blouse sale et mystérieux n'osait pas se plaindre, humble mendiant. Mais la banchisseuse dans les caves gémissait près de la concierge. Cette concierge était râpeuse, voûtée et bonne, et nous aimait. Picasso supprima les chaînes. La concierge habitait à côté. Elle habitait derrière une grille bourgeoise, elle habitait la maison où vécut, dit-on, saint Ignace de Loyola (déjà l'Espagne !). Etrange terre de Montmartre qui a porté les pieds de Saint-Denis, de tant de rois, de héros, de saints. Etrange terre de Montmartre où les grands romantiques de 1840 visitaient le soir Berlioz dans sa maison.

Nous sommes en 1904. Picasso est déjà bien grand, mais ses visiteurs ne sont encore que le pittoresque Manolo et un pauvre petit juif (le mot est de Vollard) qui ne se croit pas poète. J'habitais à Barbès ; j'arrivais de très bonne heure 13, rue Ravignan. A mon lit nu, à ma petite table de travailleur obscur, je préférerais ce portail qui avait dû vouloir être important il y a cent ans, et cette étroite porte de Picasso ornée d'inscriptions pratiques. C'était au bout d'un couloir passerelle, au-dessus des précipices invisibles de la géologie montmartroise, au bout d'un précipice d'escaliers.

Je disais son nom. Picasso ouvrait, mal éveillé. J'arrivais à travers toutes les marches de pierre de Montmartre et le Paris océanique aperçu de haut. Un matin d'hiver ne m'avait inspiré aucune de ces pensées ambitieuses auxquelles les héros de Balzac ont accoutumé les lecteurs de ses romans. Il avait travaillé toute la nuit. Sur le couloir qui n'avait qu'une paroi, une paroi de bois (l'autre était le parapet de l'escalier moisi), un long monsieur m'aborda. Il était courbé avec une bienveillance sarcastique dans un raglan ocreux. Sa figure avait la forme d'un croissant de lune, son menton blanc portait une pipe à l'inverse de son nez, au-dessus de son col relevé. Le monsieur devait penser à la poésie ou à déjeuner.

« — Pourriez-vous me dire, Monsieur, quelle est la porte de M. Picasso ?

— N'êtes-vous pas le poète André Salmon ?

— Vous n'êtes pas Max Jacob ? »

Avant d'être devenu romancier, et ce journaliste d'envergure, André Salmon était ce qu'il est : un grand poète novateur. Nous nous assîmes sur le pseudo divan de Pi-

casso, un sommier sans pied mal couvert d'un reps grenas. Ce matin-là, le hangar acquit un troisième habitué et j'eus un deuxième ami.

Cher André ! l'émotion m'arrête. Je voulais écrire de l'histoire mais il n'est d'histoire que du passé et notre amitié est encore le présent. Toi, dis nos souvenirs, tu les dis mieux que moi. Il y eut après toi, dans ce qu'on a appelé si bien « le bateau-lavoir » comme il y eut « le bateau ivre », ton ami Apollinaire. Il apportait partout le soleil et la gloire. Je veux parler et brièvement du cubisme naissant, nous n'y eûmes d'autre part que celle de témoins, quoi qu'on dise : ce n'est pas le lieu de m'étendre à propos de poètes. Je ne parlerai pas de toute la génération qui montait, qui commence de monter aussi la rue Ravignan ; ces artistes admirables sont aujourd'hui connus, cotés, célèbres

me tendit la main sans s'arrêter de parler à ses voisins. Ces voisins étaient assis sur une banquette de café ; ils étaient vulgaires, mais qu'importait à Guillaume son interlocuteur pourvu qu'il en tirât des renseignements, des provisions pour sa vaste érudition des choses de la vie moderne. Il y avait autour de lui des petits livres étranges d'où il tirait sa vaste érudition des choses de la vie ancienne. Il avait des yeux sombres et passait vite du rire le plus franc à une pâle gravité. Nous sortions tous les trois et Apollinaire nous entraîna dans son éternelle ronde, sa ronde d'un trottoir à l'autre dans tous les arrondissements de Paris, à toutes heures. Il tournait, rôdait, regardait, riait, révélait des détails sur les siècles passés, les poches pleines de papiers qui lui enflaient les hanches, riait encore, s'effrayait, et quand il était seul chan-

Salmon et moi. Je crois même bien qu'il fut question d'un dîner hebdomadaire, mais je n'en jurerai pas. Or, Matisse prit sur un meuble une statuette de bois noir et la montra à Picasso. C'était le premier bois nègre. Picasso le tint dans la main toute la soirée. Le lendemain matin, quand j'arrivai à l'atelier, le plancher (si l'on peut dire) était jonché de feuilles de papier Ingres. Sur chaque feuille un grand dessin, presque le même : une face de femme vue de trois quarts, avec un seul œil, le nez trop long confondu avec la bouche, une mèche de cheveux sur l'épaule. Le cubisme était né. Cette même femme paraît sur des toiles complétée par une ligne ou un triangle pour la poitrine, le ventre. Au lieu d'une femme, il y en eut deux ou trois. Picasso devint sombre. Il avait loué une des chambres sombres sous le plancher du hangar, avait acheté une table où nous mangions bien souvent et jadis gaiement, mais maintenant il disait à Guillaume et à moi : « Allez vous amuser, mes enfants ! » (sic). Il étudiait la manière de dessiner avec un seul trait enveloppant tout le sujet. Cela devint même un jeu pour les amis.

Je ne comprenais pas le cubisme. Guillaume en écrivait sans le pénétrer profondément. Aucun de ceux qui devaient composer et illustrer le cortège cubiste ne connaissait Picasso à cette époque (1906). Picasso est le seul créateur de cette peinture qui devait révolutionner même l'aspect de la vie.

Peut-être verra-t-on dans ces lignes un document, un texte : les textes sont faits pour être discutés. J'ai dit ce dont je me souviens, comme je m'en souviens, je l'ai dit en toute bonne foi. Comme tout cela date de vingt-cinq ans, il se peut que je me trompe. Je n'ai nommé personne des nombreux amis de la rue Ravignan pour ne pas chagriner ceux que ma piètre mémoire me ferait oublier.

(Paru dans le numéro 1051 (22-28 octobre 1964) des Lettres Françaises avec l'avertissement suivant : « Ce texte de Max Jacob écrit en 1931 est inédit. Il s'agit de souvenirs vécus avec Picasso. Ce document important de la naissance du cubisme, qui est l'événement capital de la vie picturale du XX<sup>e</sup> siècle, nous a été fort aimablement confié par Louis Broder qui possède le manuscrit. »)



même. Je ne parlerai pas davantage d'une belle jeune femme, coquette qui a publié ses souvenirs : Mme Fernande Olivier.

Picasso me parla d'un bar de la rue d'Amsterdam, un bar plein de vieux petits jockeys, en face de la gare Saint-Lazare, le bar Auston Fox, que Huysmans avait décrit jadis dans un roman et où lui, Picasso, s'était trouvé la veille au soir. Grand événement, certes, car nous ne sortions guère et jamais l'un sans l'autre. Picasso avait connu là un homme extraordinaire. Le soir même, il me conduisit à Guillaume Apollinaire.

Quand je le vis au bar Auston Fox, c'était un jeune homme à figure d'ivoire, au menton plus large que le front, un petit front couronné d'une épine de cheveux presque dorés. La poitrine vaste, les membres très forts. Il fumait une courte pipe et

tonnait avec des tons différents selon que son inspiration était gaie ou triste deux courtes mélodies toujours les mêmes, qui ressemblaient aux vèpres et sur lesquelles il bâtitait goutte à goutte ses vers sublimes uniques dans la poésie française. Derrière sa grosse fantaisie lunaire, il y avait une étonnante clarté d'esprit qui l'amenait aux prophéties, l'amour de la vérité. Pendant plusieurs années, nous ne nous sommes guère quittés. Il était né glorieux, sa gloire nous le prit sans briser notre amitié, la mort non plus !

On voyait peu Matisse qui vivait avec dignité quai Saint-Michel au milieu d'une famille infiniment respectable. Quand il venait, il exposait ses théories sur la couleur. Je le nomme et l'on va voir pourquoi. Nous dînâmes un jeudi soir chez lui, Apollinaire, Picasso,



Paul Eluard

## Guernica

**G**uernica\*. C'est une petite ville de Biscaye, capitale traditionnelle du Pays basque. C'est là que s'élevait le chêne, symbole sacré des traditions et des libertés basques. Guernica n'a qu'une importance historique et sentimentale.

Le 26 avril 1937, jour de marché, dans les premières heures de l'après-midi, les avions allemands au

service de Franco bombardèrent Guernica durant trois heures et demie par escadrilles se relevant tour à tour.

La ville fut entièrement incendiée et rasée. Il y eut deux mille morts, tous civils. Ce bombardement avait pour but d'expérimenter les effets combinés des bombes explosives et des bombes incendiaires sur une population civile.

*Visages bons au feu visages bons au froid  
Aux refus à la nuit aux injures aux coups*

*Visages bons à tout  
Voici le vide qui vous fixe  
Pauvres visages sacrifiés  
Votre mort va servir d'exemple*

*La mort cœur renversé*

*Ils vous ont fait payer le pain  
De votre vie*

*Ils vous ont fait payer le ciel la terre l'eau le sommeil  
De votre vie*

*Et même la misère noire*

*Gentils acteurs acteurs si tristes mais si doux  
Acteurs d'un drame perpétuel  
Vous n'aviez pas pensé la mort*

*La peur et le courage de vivre et de mourir  
La mort si difficile et si facile*

Les gens de Guernica sont de petites gens. Ils vivent dans leur ville depuis bien longtemps. Leur vie est composée d'une goutte de richesse et d'un flot de misère. Ils aiment leurs enfants. Leur vie est composée de tout petits bonheurs et d'un très grand souci : celui du lendemain. Demain, il faut manger et demain il faut vivre. Aujourd'hui, l'on espère. Aujourd'hui l'on travaille.

On a tout lu dans les journaux en buvant son café : quelque part en Europe, une légion d'assas-

sins écrase la fourmilière humaine. On se représente mal un enfant éventré, une femme décapitée, un homme vomissant tout son sang d'un seul coup. C'est loin l'Espagne, c'est à nos frontières. Le café bu, il faut aller à son travail. On n'a pas le temps d'imaginer qu'il se passe quelque chose ailleurs. Et l'on étouffe ses remords.

Demain, il sera temps de subir la douleur et la peur et la mort.

Mais il sera trop tard pour abolir le crime

*Les balles des mitrailleuses achèvent les mourants  
Les balles des mitrailleuses jouent avec les enfants  
mieux que le vent*

*Par le fer et par le feu  
L'homme est creusé comme une mine  
Creusé comme un port sans vaisseaux  
Creusé comme un foyer sans feu*

*Les femmes les enfants ont le même trésor  
De feuilles vertes de printemps et de lait pur  
Et de duré  
Dans leurs yeux purs*

*Les femmes les enfants ont le même trésor  
Dans les yeux  
Les hommes le défendent comme ils peuvent*

*Les femmes les enfants ont les mêmes roses rouges  
Dans les yeux  
Chacun montre son sang*

Dire que tant d'entre nous ont eu peur de l'orage ! Aujourd'hui, il est établi que l'orage c'était la vie. Dire que tant d'entre nous avaient peur des éclairs, peur du tonnerre ! Que nous étions naïfs : le tonnerre

est un ange, les éclairs sont ses ailes, et nous n'étions jamais descendus dans la cave pour ne pas voir l'horreur de la nature en feu. Aujourd'hui, c'est la fin de notre monde à nous, chacun montre son sang.

*Définitivement  
Les enfants prennent un air absent  
Et nous allons être réduits  
A notre plus simple expression*

*Dire qu'il y a eu des larmes de plaisir  
Et l'homme ouvrait ses bras à sa femme amoureuse  
Les enfants consolés sanglotaient en riant*

*Les yeux des morts ont l'épaisseur de la terreur  
Les yeux des morts ont la minceur des terres arides*

*Les victimes ont bu leurs larmes  
Comme un poison*

Casqués, bottés, corrects et beaux garçons, les aviateurs lâchent leurs bombes. Avec application. Au sol, c'est la débâcle. Le plus grand philosophe, qui s'applique au bien, y regarde à deux fois avant d'en tirer

un système. Car, avec le présent, c'est le passé et l'avenir qui s'éparpillent, toute une suite qui se rompt, qui se consume, dans un cratère. C'est la mémoire de la vie que l'on souffle, comme une bougie.

*Sur les hommes du sang sur la bête du sang  
Une vendange dégoûtante et plus puante  
Que les bourreaux eux-mêmes pourtant purs et propres*

*Tous les yeux sont crevés tous les cœurs sont éteints  
La terre est froide comme un mort*

Allez donc retenir une bête qui sent la mort. Allez donc expliquer à une mère la mort de son enfant ! Allez donc inspirer confiance dans les flammes ! Comment faire comprendre que les grands de ce monde

ont les enfants pour ennemis et qu'ils s'attaquent à un berceau comme à une machine de guerre ? Il n'y a qu'une nuit, c'est celle de la guerre, grande sœur de la misère et fille de la mort répugnante, affolante.

*Hommes pour qui ce trésor fut chanté  
Hommes pour qui ce trésor fut gâché*

Songez à l'agonie de votre mère, de vos frères, de vos enfants, songez à cette lutte qui termine la vie, à l'agonie de vos amours. Défendez-vous des assassins. Un enfant, un vieillard se sentent pris au ventre par

l'horreur énorme de la vie en deuil d'elle-même. Ils ressentent d'un seul coup, pour en finir ainsi, l'absurdité de vouloir vivre. Tout passe à la boue. Le soleil noircit.

*Monuments de détresse  
Beau monde des masures  
De la mine et des champs  
Mes frères vous voilà transformés en charognes  
en squelettes brisés  
La terre tourne en vos orbites  
Vous êtes un désert pourri  
Et la mort a rompu l'équilibre du temps  
Vous êtes les sujets des vers et des corbeaux  
Et vous fûtes pourtant notre espoir frémissant*

Sous le bois mort du chêne de Guernica, sur les ruines de Guernica, sous le ciel pur de Guernica, un homme est revenu, qui portait dans ses bras un chevreau bêlant, et, dans son cœur une colombe. Il chante pour tous les autres hommes le chant pur de la rébellion qui dit merci à l'amour, qui dit non à l'oppression. Les promesses naïves sont les plus sublimes. Il dit que Guernica comme Oradour et comme Hiroshima sont les capitales de la paix vivante. Leur néant fait entendre une protestation plus forte que la terreur même.

Un homme chante, un homme espère. Et les frelons de ses douleurs

s'éloignent dans l'azur durci. Et les abeilles de ses chansons ont quand même fait leur miel dans le cœur des hommes.

Guernica ! l'innocence aura raison du crime.

Guernica !...

\* Ce texte a paru dans le n° 47 (décembre 1949) de la revue Europe. Il s'agit de la version intégrale du commentaire pour le film d'Alain Resnais tourné d'après le tableau de Pablo Picasso « Guernica ».

p. 53. Portrait de Paul Picasso enfant (huile sur toile, 1923).

p. 54. Homme à la pipe (huile sur toile, 14 mars 1969).

p. 55. Tête de femme (Olga Picasso, huile sur toile, Paris 10 mars 1935).

p. 56. Homme et femme (huile sur toile, 17 décembre 1969).

p. 57. La vie (huile sur toile, 1903).

p. 58. Baiser (huile sur toile, 1<sup>er</sup> décembre 1969).

p. 59. Guitare, Bouteille, Compotier et Verre sur une Table (huile sur toile, Paris 1919).

p. 60. Toile de l'exposition d'Avignon 1973.

Nous remercions les Editions Cercle d'Art qui nous ont permis de réaliser la plupart des reproductions ici présentées.

## Revue littéraire EUROPE

Numéro spécial  
Picasso

couverture Quadrichromie  
cent dessins de Picasso

15 F

encore disponible

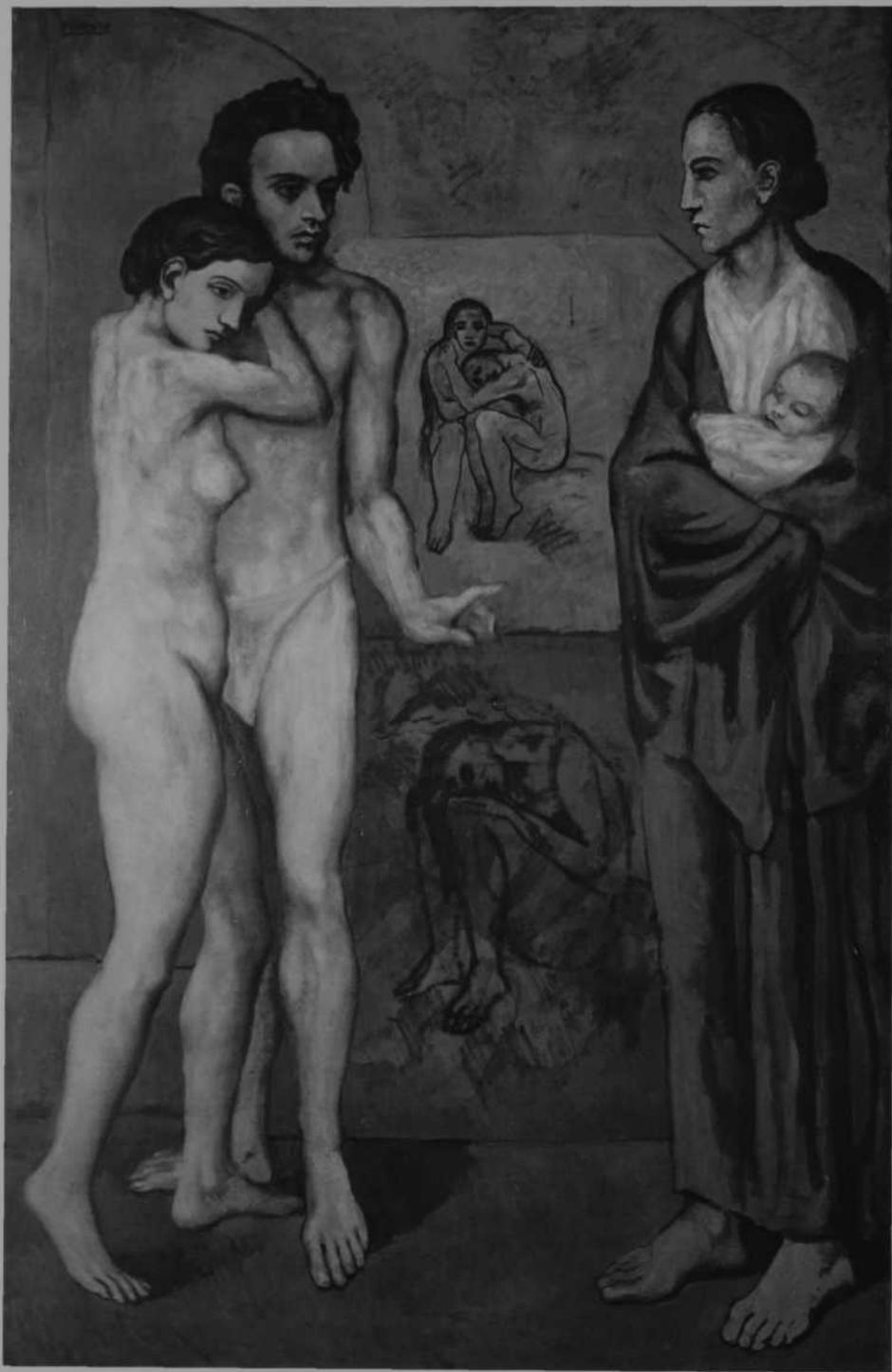




Paris 10 Mars XXXV



Picasso











Léon Moussinac

## Picasso

Tout ce qu'on peut écrire sur Picasso est sujet et objet de contestations. C'est un fait que son génie s'impose non seulement à l'histoire de la peinture, depuis Cézanne, mais à tous les modes d'expression plastique. L'influence de son œuvre est là qui rayonne, bon gré ou mal gré. Dans tous les pays, et pour des raisons diverses, Picasso est un artiste à la mesure des bouleversements du siècle que nous vivons.

L'œuvre de Picasso doit être considérée dans son entier, sa continuité, malgré certaines apparences, la rendant indivisible. Ses affirmations et ses contradictions, ses singularités nous entraînent du réel à

*Montrez-moi le ciel chargé de nuages  
Répétant le monde enfoui  
[sous les paupières  
Montrez-moi le ciel dans  
une seule étoile*

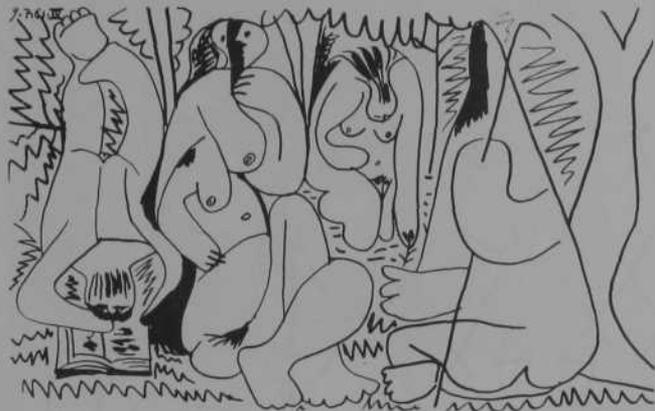
Nous entendons changer le monde en un temps où la science témoigne toujours plus de son universalité, d'une universalité dont l'art aussi est capable, et dont l'œuvre de Picasso témoigne, refoulant nos dernières nostalgies. Si la colombe de Picasso, envolée aussi de l'arche de la légende est devenue familière à tous les hommes, c'est qu'elle se reconnaît entre toutes les colombes pour sa liberté, qu'elle ne saurait se confondre ni avec une colombe réelle, ni avec une colombe que dessinerait un autre artiste. Et la colombe n'est qu'un symbole aujourd'hui qui, révélée par d'autres yeux,

entendait la faire partager en confrontant son œuvre à celle des plus grands maîtres du passé, à ce que ces maîtres ont imposé, à ce que les critiques aussi en ont dit. D'où son *Anthologie des Ecrits sur l'Art*, à propos de laquelle je reprendrai un peu de ce que j'en ai dit<sup>1</sup> et qui n'est pas une digression, car Paul Eluard a tenté de répondre pour sa part à cette question que nous ne cesserons de nous poser à nous-mêmes, et à laquelle on ne répond que fragmentairement, à savoir comment il est possible de détourner des fallacieux mirages, des dérisoires réussites, des préjugés et des habitudes ceux qui pensent justement qu'une si « haute joie » ne doit plus constituer un privilège, mais pouvoir être dispensée à tous, et en particulier à ceux qu'on tient encore privés de ces moyens de connaissance qui leur permettraient d'en jouir grâce à l'étendue et à la profondeur rendue aisée de leur réflexion.

J'ai déjà exprimé cette opinion que du trésor des chefs-d'œuvre du passé, chacun peut faire selon ses goûts et ses besoins son propre inventaire. Mais, évidence du mouvement et de la continuité de la culture, le passé rayonne sur le présent, et le présent sur l'avenir. Celui qui anime ses connaissances en les orientant selon le choix du parti pris, développe inévitablement les raisons de s'exalter. Il enrichit l'inventaire et agaceroit le trésor pour son propre compte et pour le partage qu'il envisage et en vue duquel il se bat. La somme des admirations portées à des degrés divers, devient l'enrichissement et la jouissance commune des peuples, et le trésor apparaît d'autant plus précieux pour les hommes que l'avenir en s'illumine grâce à eux le révèle dans toute sa grandeur, s'il est vrai, selon l'expression de Paul Eluard, que l'aube du jour est plus haute « qui a besoin de la journée ».

Il s'agit donc d'enseigner d'abord à voir comme on enseigne à lire l'art étant accepté comme une écriture et révélé comme un moyen de communication merveilleux entre les hommes.

L'exemple de Picasso est sans doute le plus représentatif de ce temps, en sa durée, par ce qu'il donne à voir, provoquant les confrontations les plus difficiles parfois, et en tout cas les plus bouleversantes. Ce procès de toute création authentique a une valeur enrichissante communicable, ce qui semble essentiel. Il permet de faire apparaître en clair les notions dialectiques de contenu et de forme, et de prendre l'échelle de leurs influences



l'imaginaire en une dialectique des plus difficiles à fixer. D'ailleurs n'est-elle pas inflexible encore, tant que Picasso ne cesse de créer, avec une fécondité étonnante, ne devant pas laisser sans doute de nous surprendre longtemps encore, comme nous le souhaitons, et de poser de nouvelles questions : je suis même tenté de croire que ce qui détermine l'œuvre de Picasso ne sera vraiment saisissable qu'avec la révélation et l'accomplissement des événements historiques qui bouleversent notre civilisation, et par conséquent nos connaissances à l'égard de l'homme et de l'univers, à l'égard de la réalité que la science et la pensée ne cessent d'enrichir. En définitive on ne pourra, selon moi, conclure que lorsqu'on sera parvenu à ce temps où l'artiste pourra satisfaire à ce souhait que Paul Eluard adressait précisément à Picasso son « sublime ami ».

n'aurait pas fait le tour du monde...

Un combat donc est engagé pour rendre l'art à sa destination, et dans le domaine plastique en particulier, afin, notamment, que la peinture reflète de mieux en mieux et de plus en plus la vie et l'espoir de la grande masse de ceux qui se trouvent frustrés entre autres, de la joie de l'art, « la plus haute joie, a dit Karl Marx, que l'homme se donne à lui-même ». Il convient de percevoir en un tel combat une exigence née des circonstances, donc une exigence politique aussi, et de l'expression même d'une pensée militante, autrement dit d'être utile, d'aider, de servir, et cela à partir de positions idéologiques toujours mieux éclairées et mieux comprises par l'expérience.

Ce n'est pas par hasard que le nom du poète s'est inséré tout à l'heure dans mon texte. Son admiration pour Picasso, Paul Eluard



Portrait  
de  
Frédéric  
Joliot-Curie  
(février 1959)

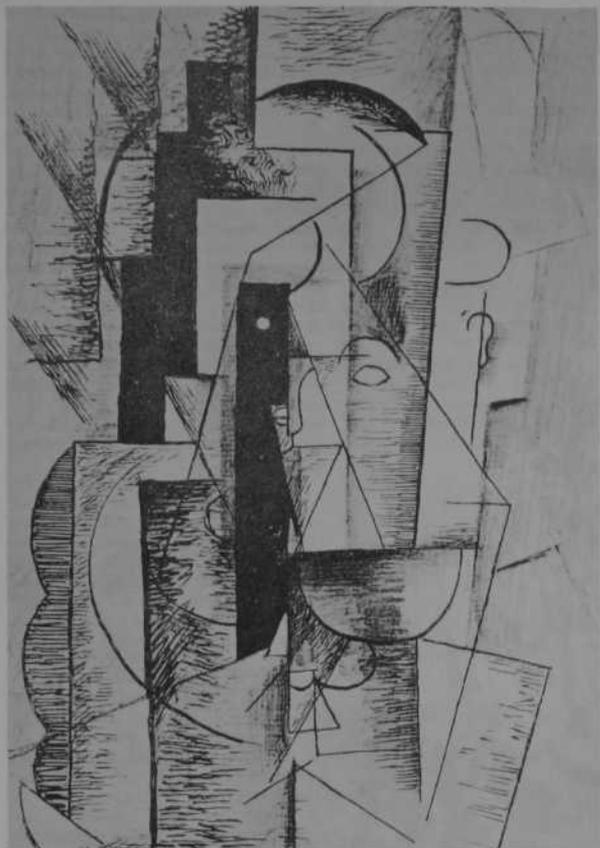
Picasso  
1959



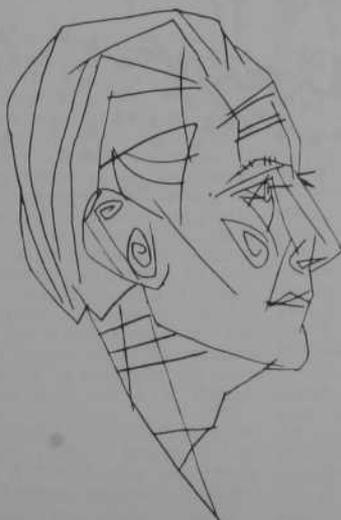
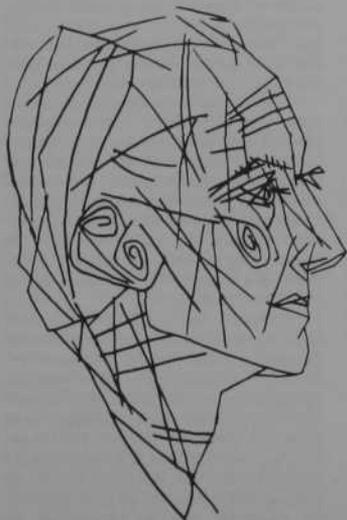
Portrait de Joseph Staline (mars 1953)



Picasso et Apollinaire trinquant.  
Dessin de Picasso terminant une lettre  
à Guillaume Apollinaire (1918)



Guillaume Apollinaire



Suite  
de  
portraits  
de  
Paul Eluard

réciroques. Les détours et les obstacles demeurent sans doute redoutables en cette démarche. Et la main qui conduit l'exécution porte une responsabilité plus grave que les ignorants le croient.

A cet endroit, qu'on se reporte au souvenir ou à l'examen du film que Clouzot a réalisé et où Picasso fait une démonstration de son génie. A quoi faut-il atteindre ? Jusqu'où faut-il aller ? Quand faut-il s'arrêter ? Tout choix personnel apparaît ici possible, il suffirait d'interrompre le peintre ici ou là, en arrêtant la mécanique...

D'où vient la haine de Picasso pour tout ce qui pourrait devenir commodité, facilité ? N'aurait-il pas répliqué à des admirateurs (manifestant leur regret de ne pas le voir poursuivre un certain « classicisme ») qu'il n'entendait pas se « prostituer »... ?

Dans le procès de toute création, encore, interviennent, entre autres, des éléments obscurs, mais actifs, dont il est quasiment impossible de faire la somme, et parmi eux ces puissances subtiles des sens réagissant inégalement à l'analyse des formes et à celles des couleurs, qui amènent communément à cette réflexion à l'égard d'un peintre à son extrême, qu'il peint « avec ses tripes ». Un tableau ne devient réellement en effet « chose de l'esprit » (*Cosa mentale* selon Vinci) que s'il est aussi « chose des sens ». Les besoins physiques de l'homme contredisent ou satisfont ses besoins spirituels. Ils sont acceptés ou repoussés dans un rapport, conscient ou inconscient, déterminé par leur conflit ou leur accord. De là cette diversité dans l'unité si difficilement analysable à travers une œuvre telle que celle de Picasso aboutissant parfois à ce qu'on n'hésite pas à la qualifier de « monstrueuse ».

Nous ne croyons pas, en esthétique pas plus qu'en sociologie, aux absolus qui reflètent des conceptions inertes et réactionnaires quelles que soient leurs affirmations révolutionnaires. La peinture, comme la poésie, s'exprime dans une bagarre souvent au-delà de soi-même avec le monde des réalités et sur des positions que nous avons choisies après réflexion, et décisives.

Tout ceci apparaîtra peut-être digressif, mais me semble tout de même assez proche des manifestations extrêmes et apparemment contradictoires du génie de Picasso.

Avec lui, plus qu'avec tout autre, il faut se référer aux faits. Si c'en est un, que Picasso, depuis le début de ce siècle a choisi la France pour y vivre et y créer, c'en est un autre que les racines de sa



personnalité sont typiquement et profondément espagnoles. C'est pourquoi on s'est souvent attardé sur les effets de surprise et quelquefois de dérouté qu'il nous impose en son œuvre, Jean Cassou est un de ceux qui se sont attardés à y décèler la part d'espagnolisme<sup>2</sup>. Pour la discussion il me paraît utile de rappeler quelques-unes de ses observations. « Le répertoire plastique de Picasso est étranger, mais le plus étranger en lui c'est son étrangeté, ses obsédantes formes cornues, viennent du culte de Mithra et ont de primitives et lointaines raisons, mais c'est l'obsession qui y est le plus notable, et l'attachement farouche que leur porte ce génie réfractaire, c'est leur puissance de choc qui nous frappe. Si le génie de Picasso est espagnol, ce qu'il y a en lui de plus espagnol, c'est la façon irréductible dont il le porte et le supporte, dont il l'impose.

n'est plus vrai, le génie espagnol ne cherche jamais, il trouve. Le génie de Picasso, comme celui de Gongora, est populaire. Ses métaphores ont l'aisance fastueuse, orientale, fulgurante de celles de Gongora. Comme celles-ci elles empruntent à la matière et à l'objet qui tombent sous la main. Elles sont concrètes, de la plus concrète réalité. Le génie de Picasso est populaire comme celui de Goya, c'est-à-dire libre, foisonnant, mené non par une règle de pensée ou un code, mais par le caprice ! »

Sans doute trouvons-nous là une part d'explication qui ne saurait être négligée, non plus que ce que Picasso doit au modernisme baroque catalan dans ses années de formation à Barcelone, à cette Espagne particulière, méditerranéenne, composite, subversive, humaine, « qui permet de comprendre les intimités

amour pour Cézanne, les discussions que cette amitié anima, sont à l'origine des recherches cubistes, et ces *Demoiselles d'Avignon* qui, historiquement, marquent le départ du cubisme. « Picasso me dit encore bien souvent, à l'heure actuelle, raconte Kahnweiler, que tout ce qui a été fait dans les années de 1907 à 1914, n'a pu être fait que par un travail d'équipe. »

Il y a parfois, dans certaines de ses œuvres, des beautés obscures, difficilement accessibles. Dans les tortures qu'il lui arrive de faire subir à la forme humaine, il exprime comme un défi au confort intellectuel et sentimental, tout autant qu'à beaucoup de nos habitudes. Son art n'est pas toujours directement saisissable, on pourrait y voir une part de jeu, d'un jeu passionné et provoquant qui l'entraîne aux métamorphoses surprenantes. Mais cela ne sert-il pas à la réussite d'une œuvre, cette fois communicable à tous ? et qui, même singulière, s'impose ?

En 1950, avait lieu à la *Maison de la pensée française*, à Paris, une exposition de peintures et dessins où s'affirmait le plus haut signe de vie qu'un artiste puisse donner à voir. Les œuvres exposées avaient été choisies par Picasso lui-même. D'où son éminent caractère représentatif, et le sens que d'évidence il avait entendu donner à cette manifestation. On ne pouvait pas ne pas remarquer que si les sculptures dataient de 1929 à 1944, les dessins se groupaient autour des années 1942-1943. Ce fut l'occasion pour moi de réflexions qui s'ajoutent à quelques-unes de celles qui ont été suggérées, en ces dernières années, à d'autres critiques ou écrivains. Ces confrontations ne sont guère sans profit.

La vie d'un artiste tel que Picasso, déterminée par la réalité matérielle de la société et le combat que cette réalité impose, l'est non moins par le combat contre soi-même, compte tenu des exigences du travail, du rêve, de l'amour ; j'y trouve une explication à certaines déformations, même « monstrueuses », mais d'une fascinante puissance. Car ces tortures infligées à la forme, nous ramènent en définitive, comme à une constante majeure, à des figures régulières, à des figures définies. Des portraits de Picasso ne sont-ils pas toujours admirablement ressemblants ?

Il y a des moments où les hommes veulent chanter et où l'artiste leur dit les mots ou formule les cris qu'ils souhaitent justement pour leur chanson ou leur appel et qu'ils n'auraient pas, eux, trouvés seuls, et tels. Il y a enfin des moments où les



Le plus espagnol en lui, c'est sa façon d'être espagnol, de s'identifier à soi, et le plus extraordinaire de sa nature, c'est son naturel. » Et Cassou poursuit : « Une analyse morphologique peut déceler dans l'art de Picasso des formes ibériques et orientales, mais c'est la synthèse qui nous révèle, de sorte immédiate et saisissante, l'irréfutable originalité de cet art. Son humeur. C'est un art d'humeur et qui se caractérise par son humeur. Et c'est en quoi il est espagnol, et j'en arrive là au trait le plus profond du génie espagnol. » Le critique faisant alors un rappel de ce que fut le *gongorisme* avec ses méthodes de raffinement d'origine instinctives, spontanées, violentes, passionnées et non comme celles de la *préciosité* française, intellectuelle, est amené à cette conclusion : « On a souvent cité ce mot de Picasso, *Je ne cherche pas, je trouve*. Rien

et les origines du génie de Picasso ». Mais s'il est vrai que l'*itinéraire mental* de Picasso part de la Méditerranée orientale, il aboutit à Paris, à cet autre carrefour des rencontres, lieu d'épanouissement d'une traditionnelle civilisation occidentale et dans un temps où les événements particulièrement le bouleversent, en art aussi. Sans doute, sans Paris, sans les impressionnistes, sans Cézanne et le fauvisme et ce qui a suivi, Picasso n'aurait pas été l'artiste qu'il est. Son marchand et ami, Daniel-Henry Kahnweiler n'affirmait-il pas encore récemment<sup>3</sup> que l'art de Picasso est autobiographique au possible, et que toute son œuvre est étroitement liée à la circonstance ?

L'amitié qui lia Picasso, au début du siècle, à Braque, à Vlaminck, à Derain, dans leur révolte contre l'impressionnisme et dans leur

hommes se taisent pour mieux méditer et brusquement la pensée éclate couleur de sang. La vie suit donc cette route où l'artiste aussi est engagé, avec ce génie de créer (contre la facilité duquel, répétons-le, Picasso pour sa part ne cesse de se rebeller et où se découvre une part de son drame personnel) lui qui ne méprise rien plus que les ceillades putassières, l'hostilité intéressée. Sur cette route il se heurte parfois à la violence critique contre les erreurs et les vices de ce temps et qui font sa joie plus rayonnante en contraste ; cette violence critique dont Goya assurait qu'elle pouvait être aussi l'objet de peinture : « L'artiste choisit parmi les extravagances et les folies communes à toutes les sociétés, parmi les préjugés et les erreurs sanctionnées par les mœurs, l'ignorance et l'intérêt, ceux qui lui semblent particulièrement ridicules et excitants en tant qu'images... »

A l'occasion d'une exposition, en 1954, limitée pour l'exemple à deux périodes de Picasso, vingt toiles de 1900 à 1914 et à une quarantaine de peintures exécutées entre 1950 et 1954, Aragon, dans sa préface au catalogue, après avoir déclaré qu'il est plus difficile de parler de Picasso que de qui que ce soit, donnait à lire : « Il n'y a pas une si grande distance entre les peintres et les poètes. François Villon ouvre le règne moderne de la poésie pour avoir vu dans son siècle ce qui n'avait aucunement passé chez ses devanciers. Ce Paris de Villon qui mène encore les esprits à la chasse. On me dira que l'image des *Neiges d'antan* est tout au contraire du réalisme. Et c'est vrai aussi. Ainsi de Picasso si réel, ou Baudelaire avec cette Hollande de l'*Invitation au voyage* (*Vois sur ces canaux*, etc.). Picasso est le poète qui a introduit le premier, où Cézanne avait mis une pomme, un paquet de tabac, on ne se lasse pas de le rappeler. Avant lui, le paquet de tabac était impégnable. C'est la démarche picassienne type. Il y aurait une sorte de bestiaire de sa peinture à écrire : je dis *bestiaire* et il s'agit bien là de la domestication des monstres modernes par le peintre, êtres et objets. »

Et Aragon, se référant alors à une suite de portraits exposés, ceux d'une jeune femme, une J 3, comme on disait alors, avançait qu'un tel examen amenait à considérer que Picasso avait peint ladite fille, « comme un paquet de tabac d'une certaine façon... Treize toiles témoignent de l'acharnement du peintre à arracher son secret à cette apparence, soumis par elle, subjugué, cédant au charme, puis se fâchant, essayant de dominer toute cette

affaire, de réduire cette fille à ce qu'elle est après tout, à son rôle de modèle, à n'être qu'une casserole émaillée bleu, un motif, un élément de composition, une occasion d'opposer un bleu, un violet, et un vert, un dessin comme un autre, dont la valeur vient d'un fond de deux tons juxtaposés, un jaune et un rouge, tandis que sur la femme règnent le vert et le blanc... »

Ainsi en toutes occasions les œuvres de Picasso conduisent-elles en leur examen à des surprises et confirment-elles qu'il n'est pas opportun de faire un choix entre elles, mais qu'il convient de les admettre dans leur totalité. Tout choix étant arbitraire détaché du contexte. La révélation aux Parisiens, la même année 1954, d'une quarantaine de toiles appartenant aux musées de Leningrad et de Moscou, et réalisées entre 1900 et 1914, provoquait de la part du critique Maurice Raynal cette réflexion sur Picasso : « Quelle que soit la nature des visions quasi apocalyptiques que Picasso concevra et réalisera, indiquons qu'elles partiront toujours de l'esthétique plastique que l'artiste a découverte et dont on démêle facilement les sources en un certain nombre de toiles. Il ne faut donc, à aucun prix, chercher dans l'œuvre immense et toujours renouvelée de Picasso, de prétendues intentions lucifériennes ou titanesques... C'est beaucoup plus modestement que son crayon, son pinceau, son burin ou son ébauchoir, se sont complus selon sa connaissance innée de tous les modes d'expression plastique à ironiser souvent, non sans de subits accès de révolte, mais à imaginer des représentations plus plastiquement fabuleuses que prétentieusement mythiques. Non que les plus hauts problèmes humains ne l'aient souvent troublé, puisque c'est justement au cours de graves conflits intérieurs que se manifesteront avec le plus d'expression vivante, la grandeur de l'œuvre de Picasso. » Insistant sur le caractère purement et simplement humain de celle-ci, Maurice Raynal concluait qu'on pourrait la symboliser en rappelant à son sujet la fable de Pégase, à condition de ne pas oublier que si cette noble monture possède des ailes, « elle a aussi ses quatre pieds »<sup>4</sup>.

Picasso peut donc vivre jusqu'à cent ans — et même au-delà — ce qu'on lui souhaite, sa création incessante toujours surprendra. On est tenté de considérer que ses découvertes en art ont quelque commune mesure avec celles de la science. Ne possèdent-elles pas dans le domaine particulier qu'elles représentent le même caractère d'univer-



salité ? Ses acquisitions sont positives en face du vieil académisme et du nouvel académisme qui oppose l'informel et l'abstrait au figuratif. Picasso ne regrette que ce qui est désuet, conventionnel, condamné par sa pensée critique ; il ne retient, les admirant, que leurs valeurs vivantes, qui dépassent l'histoire, ce qui est propre à l'homme, à sa conscience d'être. Et son drame, où se heurtent les joies et les colères, les enthousiasmes et les désenchantements, ses haines et ses amours, signifie essentiellement pour notre temps, on ne cessera de le redire.

Sont particulièrement explicites encore, pour mieux saisir l'essence de la pensée de Picasso, ses carnets et journaux de création qui s'échelonnent au long des années et particulièrement depuis *La Guerre et la Paix* (1952), avec les 180 dessins de *Verve* (1954), *Les Ménines* (1958) et

vie est — contre tout — belle à vivre, que chaque homme peut ajouter à la richesse du monde selon ses dons, à la vertu du combat selon son courage, et qu'il est beau de vouloir la victoire afin que la vie devienne plus heureuse pour soi-même et pour les autres, tous les autres.

En nous donnant ainsi à voir, Picasso nous donne non moins à penser. Pour finir, écoutons-le dire : « Un tableau vit sa vie comme un être vivant, subit les changements que la vie quotidienne nous impose. Cela est naturel puisqu'un tableau ne vit que par celui qui regarde. »

Hommage au génie. Et longue, longue vie à l'homme fraternel.

1. Europe, juillet-août 1953, Paul Eluard et la peinture, pp. 190 et suiv.



pour finir *Toros y toreros* que le Cercle d'Art vient de nous livrer. De tels recueils nous confirment que ce que l'artiste exprime n'est pas son affaire privée, ni la péripétie d'une simple affirmation, idée ou spectacle : encore une fois, il nous donne à voir ce que nous sommes « en ce temps de violence et de désordre ».

Au contraire de tant d'artistes qui s'installent et s'immobilisent dans le confort du succès, et ne limitent l'univers finalement qu'à eux-mêmes, Picasso atteint à la diversité et à la puissance, à la fécondité de la recherche et à la plénitude d'expression qui est le propre des inventeurs à toutes les grandes époques d'enfantement. Il nous affirme en ses œuvres, qu'on les aime ou point, et où l'avenir fera son choix (un choix non aujourd'hui prévisible) que toute réalité n'est pas intolérable, que la

je ne cache pas qu'on se soit aucunement, nulle part, préoccupé de trouver explication. Et ce serait misère que de le rattacher seulement à ce qu'il ait illustré *Le Chef-d'œuvre inconnu*. Voici que l'énigme du choix se complique du fait que, brusquement, William Shakespeare apparaît dans les dessins de 1964, qu'il y, si j'ose dire, ramène sa fraise. S'essayer qui pourra de donner sens à l'apparition des fantômes, d'en déterminer les raisons ; l'essentiel, n'est pas, sur la terrasse d'Elseigneur, de découvrir le mécanisme par quoi le défunt roi surgit, mais qu'il surgisse. Et peu nous importent les raisons de William Shakespeare à venir hanter Picasso : le fait est que Shakespeare est là, sur le papier. Avec les dates d'apparition, comme pour un paquet de tabac ou un picador de service.

Les gens sérieux expliquent Shakespeare. Ils ont promptement et beau jeu, le faisant. D'une main, découvrant les livres imprimés, rares encore aux temps shakespeariens, que ce jeune auteur pouvait avoir lus. De l'autre, se plaisant à démontrer que rien de tout cela ne se passe au temps de Macbeth ou de Jules César, mais que nous sommes au XVI<sup>e</sup> siècle, à Londres, ou en Ecosse à la rigueur, que c'est de Marie Stuart qu'il est question, et non pas de la mère de Hamlet, etc. Mais qu'ils m'expliquent donc Picasso, et quel fait divers contemporain, à l'ombre de William Shakespeare, soudainement justifie le prince de Danemark surgi.

Dans le temps où le crâne du pauvre Yorik roulait aux pieds de Picasso, le hasard veut que j'écrivais *Murmure*. Je me croyais à mille lieues d'Elseigneur, l'entreprenant. On verra par quel chemin j'y devais venir. Est-ce le climat de cette année où le vin fut de qualité, presque comme le cancer... toujours est-il que toute ma vie était devenue un royaume de Danemark. Faut-il croire que rêver soit déterminé par le climat d'une saison, qui met de Paris à Cannes mêmes brumes chez les dormeurs ? William Shakespeare est-il pour nous un détournement de la réalité présente ou sa transfiguration ? Quelle Marie Stuart nous ramène à Hamlet ? En tout cas, si je puis parler pour moi, pour Picasso comment m'y froterais-je ? Il me semble pas que la songerie aucunement, de ce monde-ci, m'arrache ou détourne. Je crois que c'est de lui que parle Hamlet, retrouvant ses compagnons, après avoir rencontré le Spectre quand il dit

2. Picasso et l'Espagne. Catalogue de l'exposition au musée de Lyon (1953).

3. Entretiens avec Francis Crémieux, N.R.F., 1961.

4. Préface au catalogue de la Maison de la pensée française (1954). (Texte extrait du numéro spécial 130 de La Nouvelle Critique, novembre 1961, consacré à Picasso.)

Aragon

## Shakespeare, Hamlet et nous

L'obsession du visage de Balzac, chez Picasso, est un fait dont

## This time out of joint

« Notre époque est détraquée » traduit François Victor Hugo, qui est d'accord avec le dictionnaire et bizarrement Francisque Michel : « La nature est déplacée de sa sphère », ou mieux de nos jours M. Henri Fluchère : « Ce temps est disloqué » ... « Déboîté », dirait mon genou. Il est de fait qu'à lire *Hamlet*, le temps présent ne s'évanouit point. Peut-être est-ce pour-quoi je préfère cette lecture à bien des prétentions contemporaines, à la photographie d'aujourd'hui qui a déjà quelques mois d'existence, le temps qu'on la tape à la machine, la porte à l'éditeur, qu'on l'imprime et l'envoie aux libraires. Et snob que je suis, déjà, je tiens le journal d'hier pour une vieillerie.

Le prince de Danemark, chez Picasso, est un gaillard dégingandé, bien que les auteurs les plus sûrs, ceux qui l'ont rencontré jouant aux quilles ou à pincer les demoiselles dans les cabarets du Jutland, affirment que c'était un petit délicat, plutôt gras, l'haleine courte. J'ajouterai qu'il était roux, couvert de boutons et couchait dans l'étable avec les porcs. On me répondra que depuis le temps d'Elisabeth, l'autre, il a eu mille fois possibilité de prendre des bains, d'user de la pénicilline, et de grandir dans les couveuses artificielles du *xx<sup>e</sup>* siècle. Dans le texte de Belleforest, notre concitoyen, d'où l'on prétend que William Shakespeare le tira, on le voit entraîner Ophélie dans un marais pour y jouir de ses caresses en toute sécurité (car on avait mis cette jeune personne sur son chemin, afin que le désir qu'il aurait d'elle prouvât qu'il n'était pas fou du tout comme il feignait). Ce qui fait que Frank A. Marshall un savant anglais de l'autre siècle (\*), s'est inquiété de savoir si cette demoiselle était ou non devenue la maîtresse du prince : au moins chez Shakespeare, il tient pour assuré que cela n'est guère possible, étant donné la haute moralité du jeune Hamlet. Qu'il fut petit ou grand, gras ou maigre, blond ou roux.

Personnellement, je me fais faible idée de la morale des princes de Danemark dans la seconde moitié du premier millénaire de l'ère chrétienne. Que si *Hamlet* n'est pour William Shakespeare, qu'une transposition de l'époque élisabéthaine, le respect des jeunes filles ne constitue pas la dominante de ce qui nous en parvint par la littérature et le théâtre. Et si je ne lis la pièce qu'avec mes yeux d'à présent, ma foi, les Ophélies de nos jours ne s'en vont pas dans les marais avec les garçons pour lire

18. 7. 64. III  
J. - 10



l'Évangile. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

*Hamlet* a longtemps passé, c'est la thèse de Malone, pour avoir été créé au théâtre en 1600, et imprimé en 1604. Mais on en a découvert une première version, publiée en 1603 qui a dû être composée vers 1585 et jouée cette même année. Ce premier *Hamlet* est beaucoup plus proche de Belleforest que le second, on ne le tient généralement pas en même estime que le *Hamlet* traditionnel, celui de 1600. C'est affaire de goût. Il n'en reste pas moins que le premier *Hamlet* est déjà marqué du sceau du génie, et que Shakespeare l'a écrit à vingt ans. Comme à cet âge Tchekhov écrivait *Platonov* et, à dix-neuf, Claudel *Tête d'or*. C'est une merveille, à ces trois auteurs commune, que chacun d'eux, à leur coup d'essai, donnèrent une œuvre qui

ressemble au Hamlet devant qui Laërte est une manière de géant redoutable, et s'il paraît en marge de son portrait le jeune prince maigre et long qui joue avec les têtes de morts, c'est l'ombre en réalité de l'auteur, que les chandelles du théâtre déforment, c'est le discours de Shakespeare, comme une conversation entendue à travers la cloison d'une chambre d'hôtel, et licence vous est donnée d'imaginer celui qui parle. O bel amant de la tendre Ophélie, sur le palier, tout à l'heure, quand vous allez le croiser, le petit gros, vos yeux n'en croiront plus vos oreilles. Pourtant, qui donc est beau comme la rencontre fortuite de Picasso et de Shakespeare dans l'escalier d'une maison de passe ? Et Bottom, le tisserand, dans *Le songe d'une nuit d'été*, quand il va jouer Pyrame et Thisbé, dit bien que ce rôle de Pyrame dont on l'affuble ne

Vladimir Pozner

## Comme il travaille

Il y a six ans environ j'avais été chargé de demander à Picasso s'il accepterait de dessiner une affiche pour *Le Chant des fleuves*, le film de Joris Ivens dont j'étais le scénariste. Nous étions voisins au cœur de Paris, j'allai le voir dans ses ateliers, je dis : ateliers, parce qu'ils sont plusieurs qui font le tour d'une vieille cour, et qu'on n'est jamais sûr de les avoir tous visités, cela tient du musée, du labyrinthe et du marché aux puces. « Aimes-tu Cézanne ? » s'informe Picasso en passant et, d'un amas de vieux papiers, il tire un paysage vert gris et vert marron, mais cela aurait pu être une vierge gothique ou un masque chinois : c'est selon le visiteur, ou le sujet de conversation, ou l'humeur de l'hôte.

La longue table, surchargée d'objets divers, ressemblait à une carte en relief de la Cordillère des Andes. Je l'habillai de photos du film : les grévistes de Sydney, le petit Chinois, la bouche pleine de riz et de rire, et vingt autres.

— Tu n'as qu'à me donner les dimensions de l'affiche, dit Picasso.

Je lui suggérai de voir *Le Chant des fleuves* d'abord. J'avais tort. La copie n'était pas encore parvenue à Paris, lorsqu'elle arriva Picasso, grippé, était au lit. Puis le film eut des embêtements avec la censure, et Picasso, avec les médecins : bref, il partit pour le Midi sans dessiner l'affiche.

Le temps passait. Les syndicats d'Australie appelaient leurs adhérents à protester auprès des censeurs qui avaient exigé de nombreuses coupures dans le film d'Ivens. Les syndicats japonais obligeaient les autorités à renoncer aux coupures qu'elles avaient commencées par exiger. Au Vietnam, dans les mines de Hongay, le film était montré le jour même de la libération pour apprendre aux mineurs, qui avaient vécu sous la domination française, de quoi le monde était fait et que les travailleurs étaient les plus forts. En Indonésie, *Le Chant des fleuves* était saisi à la douane. En République Démocratique allemande, un éditeur décidait de publier un album consacré au film. Picasso accepterait-il d'en dessiner la couverture ?

Il était de nouveau dans le Midi, à Cannes. A un ami qui allait le voir, je donnai une lettre sans



contient l'essentiel de ce qui fut par la suite leur caractéristique. Si bien que toutes les pièces de Tchekhov sortent des graines de *Platonov*, tout le théâtre claudélien est en puissance dans *Tête d'or*, et tout Shakespeare déjà prend dans le premier *Hamlet* sa respiration gigantesque. Il ne me semble pas qu'à passer du premier au second, Hamlet ait perdu ce caractère d'extrême jeunesse. Peut-être est-ce là ce qui donne à cette pièce cette force du sang, à quoi nous n'avons pas cessé d'être sensibles. Au point, pour ce qui est de moi, d'y revenir comme à une sorte d'alcool, que l'âge me rend encore plus nécessaire.

Chacun l'entend à sa manière. Mon Hamlet n'est pas celui de Jules Laforgue, ni celui de Gide assurément. Il me paraît que celui de Picasso, c'est Shakespeare lui-même : ce fils de boucher qui écrit des pièces

lui plaît guère, à lui qui par vocation n'aime que les rôles de tyrans, et qu'après tout il va le jouer in *Ercles vein*, dans le genre d'Hercule... Peut-être sommes-nous tous un peu des Bottom, et méritons-nous sa tête d'âne, qui voulons jouer Hamlet en le faisant Hercule, quand ce n'est que M. Shakespeare, de Stratford-on-Avon, avec son crâne chauve, ses yeux à fleur de tête, et la fraise au cou pour marquer l'époque. Croyez-moi, tel qu'il est, Ophélie, dans la chambre ou dans le marais, on perd la tête, et il y a de quoi. Hercule n'a qu'à repasser.

\* *A study of Hamlet, London, 1875.*

(Tiré de l'ouvrage *Shakespeare : suites de dessins sur Picasso. Le texte que nous publions est la préface à : « Murmures » Editions Cercle d'Art (épuisé.)*



29-2-51

me faire plus d'illusions qu'un naufragé sur le sort de la bouteille qu'il jette à la mer. J'avais raison.

A Joris Ivens, je dis un jour que le seul moyen d'obtenir ce que nous voulions était de faire le voyage de Cannes.

— Si tu y allais ? dit-il.

J'y allai.

Le gardien ne me connaissait pas. Il me parla à travers la grille : monsieur dormait encore, on ne pouvait le réveiller, il n'y avait personne d'autre à la maison. Je dis que j'irais prendre un café et repasserais plus tard.

Cette fois-ci, il était là, chaussé de sandales, vêtu d'une chemise bleu marine à dessins blancs qui flottait par-dessus son vieux pantalon.

— Je ne comprends pas, dit-il. On me raconte que tu es allé prendre un café. Il y a du café dans cette maison. Si tu en voulais tu n'avais qu'à en prendre ici.

J'expliquai ce qui m'amenait et lui montrai, comme huit mois plus tôt, des photos du film. Il me parla du film à lui consacré auquel il travaillait depuis trois mois avec Clouzot et qu'il venait de terminer ; il en débordait. Puis il me dit de revenir le lendemain matin : la couverture serait prête.

Elle ne l'était pas.

— Je n'ai rien, dit Picasso, et il regarda ses mains. Effectivement elles étaient vides. — Je n'ai rien, répéta-t-il. Pas parce que je n'ai pas voulu : parce que je n'ai rien trouvé. Maintenant j'ai une idée, tu me diras ce que tu en penses.

Il sourit.

— Comme j'ai l'habitude de dessiner la colombe, je pourrais faire des fleuves qui forment une colombe.

Avec le pouce, il traça en l'air quelques courbes, et :

— Qu'en penses-tu ? Il faudrait pouvoir écrire à côté de chaque fleuve son nom, l'écrire dans des langues différentes : Mississipi, en chinois, dans toutes les langues. Seulement, je ne connais pas ces fleuves, leur forme, il faudrait les trouver. Et ce n'est pas fait : je viens d'avoir l'idée maintenant, quand tu es arrivé, mais je dois aller à Nice.

Je lui parlai du *Chant des fleuves* et de son leitmotiv : les mains des travailleurs, « jaunes, blanches ou noires, qui, tous les jours, changent le visage de la terre et le destin de l'humanité ». Il dit que c'était une bonne idée mais que ça demandait du temps. Je dis que, puisqu'il avait rendez-vous à Nice, j'attendrais son retour.

— Oui, on pourrait faire les mains, dit-il. Je voulais faire des mains depuis longtemps, beaucoup

de mains. On pourrait en faire quatre. Combien il y a de races ? Quatre ? On oublie toujours les Rouges, je les fais toujours. On pourrait faire quatre mains. Ou une main sur quatre couleurs : blanc, noir, jaune et rouge. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je n'en pensais que du bien.

— Mon principe, dit-il, c'est : je fais jamais aujourd'hui ce que tu peux faire demain, mais je crois que dans ce cas il vaut mieux le faire aujourd'hui.

Il disparut un instant.

— J'ai décommandé mon rendez-vous de Nice, dit-il. Alors tu penses que ça pourrait aller ? Bon, c'est ça que je vais essayer.

Tout en parlant, il prit du papier, des crayons de couleur et mon stylo et s'installa devant une table. Je passai à côté. Il était dix heures vingt.

La villa cannoise que Picasso habitait depuis quelques mois avait appartenu à quelque fabricant de champagne. Elle est vaste, blanche, avec des pâtisseries plein les plafonds. Au rez-de-chaussée où nous étions, un grand salon central, flanqué aux extrémités de deux salons plus petits : cette enfilade donne sur le jardin. Dans ce décor Rivière 1900, partout, Picasso, Tableaux et dessins, sculptures et gravures, tout est de lui. A l'entrée du grand salon, une vierge en bois avec un petit Jésus dans un bras ; dans l'autre, Picasso a posé une petite poupée de matador. Les meubles sont rares, vieux et dépareillés. Dehors des animaux que Picasso a sculptés se cachent dans les buissons, se promènent dans l'herbe, se pressent, plus nombreux, autour de la chèvre en bronze, sur les marches qui mènent au salon.

A onze heures, Picasso m'appela. Il se tenait dans le petit salon de gauche, devant la table sur laquelle il avait étalé cinq feuillets numérotés de 1 à 5. Les quatre mains y étaient tracées comme une fleur dont elles auraient été les quatre pétales symétriques, unies par les poignets. Le dessin était noir, sur certaines ébauches, il y avait des essais de couleur.

Les yeux de Picasso étaient sur son travail.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

J'hésitai. Alors lui, non sans violence :

— Si tu ne me dis pas exactement ce que tu en penses, ce n'est pas la peine d'être ici. Il faut travailler, tu es là pour travailler.

Il regarda encore les dessins.

— Est-ce qu'on comprendra que ce sont des mains ? J'ai toujours dit qu'en peinture comme en poésie il faut que les gens disent, par exemple, en regardant ça : « On dirait des fleurs. » (Il marqua un silence.) « Et on dirait des mains. » Alors, ils travaillent, eux aussi. Il ne faut pas dessiner une main comme X... (il nomma un peintre contemporain naturaliste). D'ailleurs je ne saurais le faire, même si j'essayais.

Il s'anima.

— Peut-être si l'on abandonne les races on peut dessiner beaucoup de mains ? Comme une fleur dont chaque pétale est une main ?

Il traça en l'air une fleur abondante comme un chrysanthème, et, brusquement :

— Bon, à présent, va-t-en, je vais travailler à ça, je te fous à la porte.

Je traversai le rez-de-chaussée jusqu'au deuxième petit salon. Il était encombré de peintures. Le film que Picasso venait de terminer avait été fait, m'avait-il dit, pour expliquer à tous comment un peintre peint. (— Les travailleurs du studio ont tout de suite compris.) En trois mois, Picasso avait peint et dessiné de quoi remplir un assez vaste musée.

Je regardai autour de moi.

Un taureau-matador était en train de mourir deux fois : en tant qu'homme et en tant que bête. A travers un vasistas, deux critiques voyeurs, échappés de la série de dessins de *Verve*, espionnaient une femme allongée, grande, belle et nue. Des fleurs s'épanouissaient dans des vases, les unes peintes, d'autres découpées dans des papiers peints et collées sur la toile. (En me la montrant la veille, il avait dit : « N'est-ce pas que c'est une bonne nature morte de Picasso ? » C'est une très bonne nature morte de Picasso.) Il y avait aussi tout un amas de tableaux exécutés, devant l'appareil de prise de vues, à l'envers, sur du papier translucide : on n'allait pas voir le peintre, mais seulement la naissance de tableaux dont les originaux n'allaient pas subsister ; bientôt, les couleurs se faneraient, le papier se déchirerait, déjà il se déchirait sans que personne y prit garde, bientôt il n'en resterait rien que le témoignage du film.

Sur une commode, une aquarelle de la rade de Cannes : une harmonie de mauves, de bleus et de vomi. (En voyant que je la regardai, hier, il avait dit : « J'étais au restaurant, il y avait un homme qui vendait des aquarelles, j'ai acheté ça. — Il t'a reconnu ? — Je ne crois pas. »)

Il était onze heures et demie. J'entendis sa voix :

— Viens.

Il y avait là trois nouveaux dessins. Celui qui portait le numéro 8 représentait une fleur faite d'une demi-douzaine de mains qui poussaient en cercle sur une tige verte ; le pistil était rouge, marron et jaune.

— A présent on comprend, dit-il. On voit que c'est une fleur et on voit que ce sont des mains. Ou alors, si on ne comprend pas, on ne comprendra jamais. Bon. Va-t-en. Je vais encore travailler.

Je me promenai dans le jardin en prenant des photos. De temps à autre, je le regardais, assis devant la table, le dos à la fenêtre, et qui sagement dessinait.

On vint lui demander s'il connaissait un écrivain espagnol du nom de X... qui sans doute attendait à la grille ou au téléphone. Picasso dit que non, il ne le connaissait pas. Plus tard on lui apporta le courrier. Il y jeta un coup d'œil et le posa sur un meuble : il y en avait déjà un peu partout. Je lis sur une enveloppe de Cuba de « M<sup>r</sup> Paul Ruiz Picasso, Peintre fameux, Nice (Niza), France (Francia). »

A midi vingt, il m'appela de nouveau. Il en était au numéro 14. Les mains se faisaient toujours plus belles, donc la fleur aussi. Les couleurs qui symbolisaient les races avaient disparu : à présent, c'était vert et rouge et jaune et bleu.

— Maintenant, dit-il, je pourrais passer toute la vie à dessiner des mains et des fleurs. C'est toujours comme ça. Si on écrivait sur une feuille de papier, elle finirait par être complètement noire. C'est pareil pour les peintres. Si on va jusqu'au bout — jusqu'au vrai bout — on se trouve devant une feuille blanche. Si Chaplin allait jusqu'au bout de ses films, il y aurait de la pellicule sans rien dessus.

Il était en verve.

— Ce qui se passe, dit-il, c'est qu'on s'arrête en route.

— On s'arrête ?

— Non, on ne s'arrête pas soi-même ; tu travailles et il y a un amateur derrière toi qui décide : ça c'est bien, ça c'est mal, ça c'est terminé. Une sorte d'ange gardien qui l'empêche de continuer. Ce n'est pas vrai seulement pour la peinture : les mathématiciens doivent aussi avoir des anges gardiens, des anges gardiens mathématiciens. Soi-même, on travaille, et on ne sait jamais si c'est mal ou bien.

Je demandai si, au fond de soi-même, on n'a pas parfois au moins un soupçon. Je rappelai le témoi-

gnage de Gorki sur Tolstoï, un jour content de lui-même.

— Tolstoï peut-être, dit Picasso d'un air de doute. Il enchaîna : Seuls les jeunes gens qui sortent des écoles, des académies, savent ce qui est bien et ce qui est mal. Ils le savent toujours par rapport à quelque chose. C'est « bien » quand c'est ressemblant, quand on reconnaît le modèle. On juge par rapport à un modèle idéal. Ce qui me manque depuis ce matin, dit-il sans changer de ton ni de cadence, c'est le papier buvard. Il doit y en avoir quelque part, attends, je vais voir, j'en manque et il y en a peut-être un paquet grand comme ça !

Il montra avec ses mains la grandeur présumée du paquet de buvards qui était peut-être là : ça devait être un très grand paquet. Picasso partit à sa recherche.

— Les maisons très grandes, dit-il, c'est embêtant aussi : pour chercher une épingle, il faut prendre un taxi.

Un moment plus tard, la maisonnette était là. Le paquet de buvards existait mais il se trouvait à Paris. Il était trop tard pour aller en acheter : midi passé, les magasins étaient fermés.

— Ça ne fait rien, dit Picasso, ça va sécher. Maintenant, va-t-en : je vais travailler.

A treize heures il s'arrêta. Nous avons mangé sur la table à laquelle il avait passé la matinée à dessiner. Une heure plus tard, il s'y remit.

— Va te promener, dit-il.

Je dis que j'avais mauvaise conscience de ne rien faire pendant qu'il travaillait pour moi.

Il haussa les épaules.

— Pourquoi ? De toute façon, il faut que je travaille à quelque chose. Alors que ce soit une figure ou ça.

Il s'interrompit et, joyeusement :

— Tu vois bien qu'il faut travailler pour y arriver.

Lorsqu'il m'appela à nouveau, il était 15 heures 40 : ça faisait environ six heures qu'il dessinait. Il avait changé de papier : les feuilles étaient devenues plus grandes, plus épaisses, et les dessins eux-mêmes, plus achevés. Picasso les prit l'un après l'autre et les posa, debout, sur une chaise. Il les considéra, non sans curiosité.

D'abord un grand dessin, compliqué et beau : comme de la dentelle. On avait envie d'en faire connaissance, morceau par morceau : les pétales, le pistil, les feuilles.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il et, sans attendre

la réponse, il enleva le dessin, le remplaça par un autre, plus petit, un peu plus simple, puis un autre encore, plus détaillé, puis par encore un, plus simple encore. A chacun, il s'informait :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

J'attendais le dessin à la fin duquel l'ange gardien de Picasso avait dit : assez !

Il portait le numéro 21 ; c'était le plus dépourvu de tous.

Picasso l'étudia attentivement comme s'il cherchait à deviner ce qui avait pu motiver l'intervention de l'ange gardien. Un ange, aussi, peut se tromper, et il est si facile et tentant de passer sa vie à dessiner des fleurs et des mains.

— Je ne m'étais même pas aperçu, dit-il, qu'il y avait six mains dans la fleur, comme les six fleuves dans le film. A présent, je vais te le signer.

Il trempa une plume dans de l'encre de Chine, écrivit : « Picasso », demanda :

— Quel jour sommes-nous ?

— Le 20 septembre 1955.

Il écrivit sous sa signature : « 20-9-55 ».

— S'il y avait du buvard, dit-il, ça irait plus vite. A présent il faut attendre que ça sèche. Tu es très pressé ?

Nous nous sommes assis dans le grand salon et avons attendu que la signature sèche. Picasso m'a fait traduire deux lettres en allemand qu'il venait de recevoir. L'une venait d'Allemagne Occidentale. Son auteur, à l'occasion d'une beuverie, avait parié avec des amis qu'il obtiendrait de Picasso un dessin ; il était sûr de gagner son pari. La deuxième lettre venait d'Autriche. L'homme qui l'avait écrite vivait dans la montagne. Il collectionnait en cachette les livres sur Picasso. Il ne fallait pas que sa femme le sache. Il ne voulait rien.

L'encre avait séché. Picasso trouva une enveloppe pour y glisser le dessin. Je dis : « Merci », et il m'embrassa sur les deux joues et dit :

— Pourquoi ? J'ai fait seulement ce que tu m'as demandé.

Et, pendant que l'auto qui me ramenait manœuvrait dans la cour et qu'on ouvrait le portail, il resta sur le grand perron de cette grande maison, petit, mince, menu dans sa chemise bleu marine à dessins blancs qui flottait par-dessus son pantalon usé, les pieds nus dans les sandales. Au moment où l'auto allait partir, il fit un petit geste de la main et partit, lui aussi.

(Texte extrait du numéro spécial 130 de La Nouvelle Critique, novembre 1961, consacré à Picasso.)

# nc internationale

*La marche du socialisme ; la marche au socialisme.*



**Le 9 février 1973, la huitième puissance industrielle du monde a été reconnue officiellement par le gouvernement français que d'autres pays capitalistes avaient d'ailleurs précédé dans cette voie.**

*(suite page 87)*

*Au sommaire*

## **R. D. A.**

Entretiens avec M. Morgens-tern directeur de la « maison centrale pour le travail culturel », sur les moyens de masse d'accès à la culture et avec M. Römmler responsable (et ex-proprétaire) d'une entreprise, sur un aspect de la construction du socialisme en R. D. A.

## **Argentine**

Une analyse de la victoire du péronisme aux dernières élections présidentielles.

R.D.A.

Michelle et Jean Tailleur

## Entretiens

*Les deux interviews qui suivent, transcrites d'après les enregistrements réalisés en septembre 1972, pourraient sembler au premier abord sans lien commun. De fait, l'une traite d'un aspect fondamental de la politique culturelle — les moyens de masse d'accès à la culture, de sa diffusion —, alors que l'autre n'aborde qu'un aspect très particulier de l'étape actuelle de la construction du socialisme en R. D. A., dans le domaine économique — le passage des entreprises industrielles mixtes (c'est-à-dire privées à participation d'Etat) au secteur socialisé des V.E.B. (= entreprises « propriétés du peuple »). Cependant les questions abordées par l'une et l'autre s'inscrivent dans un contexte de bilans, de discussions sur les mutations en cours, les changements nécessaires, les mesures adoptées dans cette perspective. Elles illustrent chacune à sa manière la complexité et la dynamique de l'évolution dialectique de la société socialiste allemande, de ses rapports sociaux, de son mode de production. S'y manifeste une réalité qui n'a rien de commun avec l'imagerie répandue d'un « socialisme prussien », immobiliste, arbitraire, inhumain. Par-delà les spécificités et les différences fondamentales des conditions historiques, les problèmes abordés dans ces entretiens, les expériences qu'ils reflètent, les principes et l'esprit qui les animent, intéressent les communistes, tous ceux que préoccupent la nécessité et les possibilités de changements profonds en France.*

## Problèmes du développement de la vie culturelle

Dans son rapport présenté, le 6 juillet 1972, devant le Comité central du S.E.D., Kurt Hager, après avoir noté que « bien entendu, des changements dans la vie culturelle du peuple ne s'opèrent pas du jour au lendemain », soulignait que le domaine culturel n'était pas « un quelconque domaine étroitement délimité », mais que « lorsque nous parlons de culture et de tâches culturelles, il s'agit pour nous de la totalité des conditions de vie, des valeurs matérielles et intellectuelles, des idées et connaissances grâce à l'acquisition desquelles les hommes, en communauté avec d'autres, deviennent des constructeurs capables, instruits et convaincus du socialisme, des personnalités authentiquement socialistes », que « la culture socialiste embrasse l'ensemble du niveau de développement intellectuel, moral, esthétique et émotionnel de l'individu, la totalité de

son savoir, de ses aptitudes, talents, comportements, conceptions et convictions, de ses habitudes sociales et de ses plaisirs<sup>1</sup> ».

L'entretien avec le camarade Morgenstern montre l'ampleur des problèmes économiques et sociaux encore à résoudre pour que la R. D. A., parvenue au stade de la société socialiste développée, puisse réaliser l'ambitieux objectif de la constitution de « personnalités socialistes harmonieusement développées ».

Si l'abandon de tout volontarisme, la reconnaissance des obstacles réels au développement culturel sont une attitude qui se manifeste surtout depuis la 6<sup>e</sup> Session plénière du Comité central du S.E.D., ils ne représentent pas pour autant un changement radical, en rupture totale avec la politique culturelle antérieure qui, depuis 1945, a été constamment guidée par une double

volonté : celle de lutter d'abord contre l'idéologie nazie et ses survivances, puis contre les idéologies bourgeoises, et celle de combler l'incontestable fossé existant entre l'art, le monde intellectuel et le peuple.

La qualité nouvelle des options définies (et qu'illustre le fait que des centaines de responsables et créateurs culturels ont participé à l'élaboration du rapport de Kurt Hager) tient à la fois à la nécessité et à la possibilité objectives de passer à un niveau supérieur du travail culturel. La réflexion critique, l'initiative et l'activité individuelles, le rejet des tabous et de la norme imposée, la confrontation ouverte des opinions sont, au niveau de développement économique et social global de la R. D. A., des exigences autant de la société que de l'individu, elles constituent les conditions impérieuses de tout nouvel essor.

Car le développement de la société, nous déclarait en juillet 1972 un responsable politique, s'accomplit parallèlement au développement des hommes tels qu'ils sont réellement, mesures administratives et interdictions, qui accompagnent le plus souvent un relâchement de la lutte idéologique, sont des freins qui laissent en outre la porte ouverte à d'amères surprises.

Rien ne montre mieux que l'évolution de la situation dans les arts et la littérature les difficultés du processus entamé — et qu'on ne saurait imaginer en dehors du contexte de la consolidation continue de la R. D. A. ainsi que des problèmes nouveaux surgissant, à l'heure de la reconnaissance diplomatique, de la confrontation avec un monde dont la R. D. A. a, trop longtemps, été tenu de force à l'écart.

En effet, si le rôle dirigeant du Parti socialiste unifié a été réaffirmé avec vigueur au cours de la session plénière du Comité central de juillet 1972, si le S.E.D. a demandé aux artistes de prendre parti, de faire preuve de fermeté dans la lutte idéologique et d'entretenir l'amitié avec les pays socialistes, la situation nouvelle a amené le S.E.D. à chercher de nouveaux moyens de développer la vie littéraire et artistique, en s'abstenant, en particulier, de porter en tant que Parti des jugements sur la valeur artistique de telle ou telle œuvre, de tel ou tel artiste, mais en laissant au contraire s'instaurer un débat public entre tous les intéressés, créateurs, critiques, mais aussi lecteurs ou spectateurs.

Qu'il s'agisse, par exemple, de la parution, assez longtemps bloquée, du second roman de Hermann Kant, *Das Impressum*, ou de la représentation publique de *Die Kipper*, pièce

de Volker Braun, les signes du changement de climat précédèrent d'ailleurs la session plénière du C. C. Et la revue *Sinn und Form*, publiée par l'Académie des Arts, donnait, dès son numéro de novembre 1971, la parole à un poète, Alfred Endler, qui, en critiquant vigoureusement le germaniste Hans Richter, ouvrait une vive controverse sur le rôle et la conception de la poésie en R. D. A.

Les réponses suscitées par l'article d'Endler et publiées dans les numéros de *Sinn und Form* de mars, juillet et septembre 1972, firent plus que révéler les insuffisances, déjà souvent dénoncées dans le passé, de la critique littéraire — qu'elle soit journalistique ou universitaire : outre l'opposition, très sensible, entre

auteurs et critiques, elles manifestèrent combien s'était perdue l'habitude du débat vif, ouvert et franc, sur les questions artistiques, combien aussi était grande la tentation de recourir à la mise en cause politique, qui a même pu prendre un caractère diffamatoire, au lieu et place de l'argumentation esthétique et idéologique. Au point que la rédaction de la revue, directement accusée d'avoir commis une « erreur politique » en publiant cet article, dut répliquer, sous la plume de Wilhelm Girnus, son rédacteur en chef, que « la vérité ne peut être trouvée que par un effort collectif et que la méthode dialectique de la découverte collective de la vérité est précisément la controverse » et qu'« à taire ou dis-

simuler les problèmes, on ne fait que former des hypocrites ou des râteaux systématiques ». Et d'ajouter encore que si l'on proteste parce que sont révoqués des problèmes réglés au cours de controverses antérieures, c'est sans doute parce que celles-ci n'ont pas été menées correctement à leur terme.

En fait, et de manière évidente, un processus d'apprentissage et d'approfondissement de la discussion s'est engagé en R. D. A., appuyé sur la publication ou la présentation d'œuvres contestables ou problématiques : le public, lui aussi, est invité à développer sur pièces sa réflexion critique. Ainsi, après le refus par la D. E. F. A. d'un scénario de film, la revue *Sinn und Form* a publié, en mars 1972, *Les Nouvelles souffrances du jeune W.*, d'Ulrich Plenzdorf, récit qui, adapté pour la scène, a été montée ensuite avec grand succès à Halle, puis à Berlin (dans deux mises en scène parallèles) et bientôt dans toute la république et qui suscite des discussions passionnées. Ainsi, la grande exposition d'arts plastiques inaugurée à Dresde pour le 23<sup>e</sup> anniversaire de la R. D. A. sert non pas à proposer ou imposer des modèles figés, mais à entretenir dans toute la presse de la R. D. A. une discussion sur le rôle et les formes des arts plastiques ainsi que sur les limites actuelles des acquis. Ainsi, la revue *Sinn und Form*, après avoir clos provisoirement le débat sur la poésie, a ouvert une nouvelle controverse sur la réception de l'héritage classique et, parallèlement, sur la pièce d'Ulrich Plenzdorf (qui se réfère explicitement aux *Souffrances du jeune Werther*, de Goethe). Ainsi enfin, on envisage de rééditer des livres comme *Christa T.*, de Christa Wolf, ou de publier divers ouvrages jusque-là restés dans les tiroirs, encore qu'il existe là des contradictions entre les possibilités matérielles d'édition et les souhaits des auteurs (eux-mêmes partagés entre le désir de publier leurs travaux pour les soumettre à la critique et la crainte qu'ils ne soient maintenant dépassés).

L'attention portée au développement de la vie culturelle, les incitations à la discussion ferme et tolérante semblent indiquer que, pour reprendre les termes de Kurt Hager, les contradictions existantes seront « résolues par les efforts communs déployés au cours de la progression générale de la société ». Car « c'est dans la lutte, riche en conflits, entreprise pour les résoudre, que s'épanouissent des personnalités socialistes ». Et sans aucun doute aussi, une authentique culture socialiste.

Jean Tailleur



## Entretien avec M. Morgenstern directeur de la maison centrale pour le travail culturel

*Quelle est la fonction de la « maison centrale pour le travail culturel » (Zentralhaus für Kulturarbeit) dont vous êtes le directeur ?*

Pour définir notre champ de travail, il est bon peut-être de rappeler qu'à l'époque de sa fondation, en 1952, notre maison portait le nom de « maison centrale pour l'art d'amateurs » (Zentralhaus für Laienkunst), qu'en 1954, elle a pris le nom de « maison centrale pour l'art populaire » (Zentralhaus für Volkskunst) et, en 1963, enfin, son nom d'aujourd'hui.

En fait, le changement de dénomination opéré en 1954 n'a pas marqué un changement dans la nature du travail à fournir, il a reflété la conception qualitativement nouvelle de la notion d'« art populaire ». Aujourd'hui, d'ailleurs, le concept théorique précis que nous utilisons n'est pas celui d'« art populaire » (Volkskunst), mais d'« activité artistique populaire » (künstlerisches Volksschaffen). Et par là, nous entendons quelque chose qui dépasse la seule notion de folklore à laquelle renvoie le plus souvent le terme d'art populaire. Quand nous parlons d'art populaire, il s'agit à la fois de la création artistique et de l'activité artistique développées dans leurs loisirs par tous ceux qui n'ont pas reçu une formation d'artiste professionnel et n'exercent pas une profession artistique. Le terme englobe donc tous les genres d'activités artistiques, indépendamment du degré de maîtrise artistique, indépendamment aussi de la forme (individuelle ou collective) de cette activité.

Cela, c'est, disons, la définition à caractère social. Il faut encore y ajouter l'aspect historique. Au niveau du contenu, nous incluons dans l'art populaire toutes les traditions de notre peuple, aussi bien du mouvement prolétarien que du mouvement antérieur (paysan ou artisanal), et également toutes les productions artistiques nouvelles ultérieures à la victoire du socialisme, productions de la classe ouvrière et des autres classes.

*Quelle est la différence par rapport à l'art d'amateurs (Laienkunst) ?*

Aujourd'hui, bien qu'il se soit encore maintenu dans certains genres, le théâtre par exemple, nous n'utilisons plus, ou pas volontiers, le concept d'art

d'amateurs, car à notre avis, il ne reflète ni la qualité ni le caractère socialement déterminé du concept d'art populaire.

*Le changement de dénomination de 1963 correspondait-il à un nouveau changement de conception de l'art populaire ?*

Jusqu'en 1963, nous avons exclusivement travaillé pour les différents domaines de l'art populaire, et parallèlement, il existait à Berlin un « cabinet central pour le travail des maisons de la culture ». Afin d'améliorer le travail de direction, on a alors décidé de regrouper au sein d'une seule institution ces deux domaines de travail, étant donné qu'ils se recoupaient et s'influaient fortement. Le changement de dénomination de notre maison, qui, à la différence des autres institutions nationales, a toujours son siège à Leipzig, a donc correspondu à un élargissement de notre champ d'activité. D'ailleurs, par les maisons de la culture, nous avons atteint le domaine culturel en général, mais cela ne signifie nullement que nous puissions travailler l'ensemble du domaine culturel. En fait, notre tâche est exactement délimitée. En dehors de l'art populaire, nous nous occupons des problèmes liés à la vie culturelle des travailleurs pendant leurs loisirs, et bien entendu des questions touchant à la direction et à la planification de cette vie culturelle. Mais l'art professionnel, l'éducation nationale ne sont pas de notre ressort, ni non plus la « culture du travail » (Arbeitskultur), c'est-à-dire la « culture du lieu de travail », l'esthétique industrielle, etc., même si, pour notre propre travail, nous devons nous tenir au courant de ce qui se fait dans ces domaines.

Il faut préciser que nous n'avons aucune responsabilité de direction administrative, mais d'analyse, de planification et de direction méthodologiques. Et nous travaillons aussi bien en direction des institutions qu'en direction des individus. Ce que reflètent nos activités : d'une part, nos publications, qui visent à donner des indications méthodologiques sur les moyens les plus divers de développer une activité culturelle, d'autre part les échanges d'expériences et les stages de formation de cadres que nous organisons.

*Comment analysez-vous aujourd'hui les perspectives de l'art populaire en République démocratique allemande et quelles conséquences en tirez-vous pour votre travail ?*

Je suis convaincu que l'art populaire a un grand avenir. Vous savez que nous avons eu récemment la sixième session plénière du Comité central de notre parti, et il y a là une phrase dans le rapport du professeur Hager, à la rédaction duquel j'ai eu, comme bien d'autres, à collaborer, qui constitue notre point de départ. A la fin du passage sur l'organisation judicieuse des loisirs, il dit à peu près que tout ce qu'il vient d'évoquer, art populaire, travail des mai-

sons de la culture, etc., a pour signification essentielle de contribuer à développer les forces créatrices de l'individu. Et pour moi, je pars du principe que toute occupation artistique donne à l'homme de grandes possibilités intellectuelles, lui donne des impulsions, de l'imagination, qui ne sont pas seulement importantes pour son travail artistique, mais agissent en retour sur l'ensemble de sa vie, sur sa vie professionnelle comme sur sa vie familiale, l'éducation de ses enfants, ses relations avec ses collègues de travail, ses amis et ses connaissances. Et c'est dans ce sens que nous entendons développer les activités culturelles de nos citoyens, sans que nous entendions faire de notre peuple un peuple d'artistes populaires !

Nous voyons en gros trois principales directions de travail :

1) accroître bien entendu le nombre de personnes ayant elles-mêmes une activité artistique, parce que s'occuper intensément d'art, analyser une pièce de théâtre, un morceau de musique, un tableau, essayer de peindre, de jouer soi-même, c'est beaucoup plus profitable que de simplement s'asseoir dans un fauteuil au théâtre pour rentrer ensuite chez soi ;

2) nous considérons que tout le monde n'a pas la possibilité ou le désir de se joindre à un collectif, un ensemble qui implique une discipline librement consentie ; tous ne sont pas prêts à l'accepter ou n'ont pas le temps de s'y plier ; songez par exemple aux ouvriers qui travaillent en équipe ! Et là, il nous faut développer les possibilités permettant à chacun, s'il le désire, d'avoir une activité culturelle, isolément ou en petit groupe.

3) notre art populaire doit contribuer à élever au sein de la population la compréhension de l'art et de la littérature, c'est-à-dire que celui qui joue dans un théâtre, chante dans une chorale, etc., ne doit pas seulement en tirer profit pour lui-même, il doit aussi amener les autres à accéder plus facilement aux œuvres d'art. Car le besoin d'art et de littérature, de culture en général, s'est développé chez nous avec une telle rapidité, sur une telle échelle, que cela dépasse évidemment les possibilités de nos artistes professionnels qui sont hors d'état de satisfaire tous ces besoins dans chaque coin de notre République. Ici, l'art populaire a une authentique tâche de formation, d'éducation, à réaliser.

Du même coup, vous voyez déjà les difficultés que nous avons à affronter. La première est d'ordre purement matériel. Où trouver les moyens de créer et d'équiper, par exemple, suffisamment de petites salles où les gens qui le désirent pourront faire de la céramique, de la photo ou du cinéma ? Encore que là, pour ma part, et je tiens à souligner qu'il s'agit uniquement d'un avis personnel, je pense que nous avons suffisamment d'argent, simplement qu'il est mal utilisé et réparti.

Prenez par exemple le cas du Kreis, la plus petite division administrative chez nous. Qui dispose des moyens pour la culture ? L'Etat, les entreprises du Kreis, les coopératives, les organisations sociales, etc. Au lieu de disperser

les efforts et les fonds, il faudrait créer, à l'échelle locale, un fonds commun où serait versée une partie des fonds de chacun, et une commission commune déciderait de leur emploi. Car on a déjà remarqué, par exemple, que souvent, lorsque les fonds réservés à la culture sont uniquement dépensés dans le cadre de l'entreprise, on n'atteint nullement les ouvriers de l'entreprise, ceux-ci ne vivant pas seulement dans la ville où l'entreprise est située, mais aussi dans les environs, et il faut donc employer l'argent disponible non pas là où les gens travaillent, mais là où ils habitent. Faute de quoi les installations culturelles ne peuvent pas être employées à plein, ou alors avec des frais énormes de transport. Et même là, les résultats sont médiocres. Comment voulez-vous qu'un ouvrier qui termine son équipe à 14 heures revienne à 17 ou 18 heures dans son entreprise parce que telle ou telle activité y est prévue ?

C'est pourquoi on réfléchit tant aujourd'hui à l'implantation des institutions culturelles dans notre République. Il faut dire que nous avons là un lourd héritage à porter. En effet, le réseau de nos installations culturelles date du XIX<sup>e</sup> siècle, de l'époque des petites principautés, et aujourd'hui se sont formés des centres sociaux et économiques entièrement nouveaux qui ne correspondent plus aux centres traditionnels de la culture. Une petite ville comme Greitz avait son théâtre, son parc, etc., mais ce n'est pas là que se déroule aujourd'hui la vie de notre classe ouvrière, c'est à Buna, à Leuna, etc. Pour corriger cette situation, il nous faudra lutter longtemps.

Ce que peut permettre une implantation judicieuse, vous le constatez avec le Palais de la culture de Dresde. Il n'a pas été bon marché, mais depuis le 1<sup>er</sup> janvier de cette année, il fonctionne sans subventions publiques, et

quand vous voyez quelle maison gigantesque c'est, cela signifie que si l'implantation est bien choisie, si elle permet de satisfaire du matin au soir les besoins existants en tenant compte des possibilités pratiques des gens qui habitent là, les investissements s'avèrent vite rentables.

Encore faut-il, et nous en arrivons à la deuxième difficulté de taille, que nous ayons l'encadrement nécessaire pour le travail culturel. Songez qu'à l'heure actuelle, pour une population de 17 millions d'habitants, nous avons environ 1 million de personnes qui ont une activité artistique !

Nous avons calculé que d'ici 1980, il nous faudra 12 000 nouveaux cadres. Et cela d'une part en raison de la formation de nombreux groupes nouveaux et du vieillissement des cadres existants, mais aussi parce qu'une partie des cadres existants n'est ou ne sera plus à la hauteur des nouvelles exigences et du niveau des gens dont ils ont et auront à s'occuper. Et là, nous nous heurtons à des obstacles sérieux.

Car si nous avons, à notre avis, un programme de formation de cadres et des stages qui sont au point, nous avons du mal à trouver des candidats ! La méthode la plus efficace consisterait en effet à organiser, comme en Union soviétique, en Bulgarie, etc., des stages de trois, quatre, six mois. Mais le manque de main-d'œuvre limite énormément les possibilités de libérer de leur travail les ouvriers des entreprises ou les paysans des coopératives pour une période aussi longue. Il nous faut donc entreprendre la formation des cadres le soir, pendant les week-ends, pendant les vacances, et uniquement avec des exemptions de travail d'un maximum de huit jours, cela nous parvenons à l'obtenir, mais pas plus.

Si l'on tient compte à la fois des impératifs de la qualification professionnelle, de la formation permanente et de la vie familiale, on comprend que nous ayons si peu de candidats ! La solution consisterait, à nos yeux, à donner une formation complémentaire aux étudiants des écoles supérieures d'art, afin qu'ils soient préparés à exercer des fonctions d'encadrement à leur sortie de l'école. Mais pour l'instant, la question n'est pas résolue.

*Quelle est la part prise par les artistes professionnels dans cette formation des amateurs ?*

À l'heure actuelle, 2 000 artistes professionnels, comédiens, metteurs en scène, peintres, chefs d'orchestre, etc., dirigent des groupes, et il n'est guère vraisemblable que nous puissions augmenter considérablement ce nombre. Nous n'avons pas tellement d'artistes, et tous les artistes ne sont pas forcément de bons pédagogues !

Ceci dit, nous pensons que les rapports entre professionnels et amateurs sont utiles aux deux parties. D'un point de vue pratique, l'artiste professionnel apporte son expérience professionnelle, et sans celle-ci, l'amateur ne



peut pas exister. Les cadres que nous formons le sont d'ailleurs avec l'aide des professionnels ! Mais bien entendu, la manière dont l'artiste donne cette formation dépend de ses conceptions. Ainsi, il est arrivé que des peintres, par exemple, aient pratiquement imposé leur style au groupe qu'ils dirigeaient, et cela ne nous paraît pas une bonne chose. Mais en général, les rapports sont bons, et les professionnels tirent eux aussi quelque chose de leur contact avec les amateurs. Ceux-ci ont une expérience pratique de la production où ils vivent tous les jours, et cela passe dans leur travail artistique, et je connais beaucoup d'artistes qui se trouvent enrichis des expériences qu'ils acquièrent ainsi.

Il reste toutefois que trop souvent la participation des professionnels est fondée sur l'initiative individuelle ou des relations personnelles, ou sur la bonne volonté de X ou Y. Certes, nous avons par exemple tout un collectif du théâtre de Dresde qui non seulement aide un très bon opéra amateur à Dresde, mais aussi un excellent théâtre ouvrier à Meissen. N'empêche que nous ne sommes pas encore parvenus à ce que les associations d'artistes professionnels assurent la continuité du travail avec les amateurs, à ce qu'elles veillent à ce que le départ de tel ou tel responsable n'interrompe pas le travail d'un groupe ou n'entraîne même sa dissolution ! Et cela vaut de la même manière pour les théâtres, par exemple, ou les orchestres, etc.

*Quel est le rapport de ce travail des artistes professionnels, dans le mouvement d'amateurs avec la « voie de Bitterfeld », expression qui n'est apparemment plus utilisée en R. D. A. ?*

Les principes de la « voie de Bitterfeld », c'est-à-dire la liaison de l'art et de la vie, de l'artiste et du peuple, l'éveil des talents artistiques du peuple, demeurent les fondements de notre politique culturelle. Ce sont d'ailleurs les principes léninistes de la révolution culturelle, et si nous employons aujourd'hui plus modérément l'expression de « voie de Bitterfeld », c'est-à-dire pratiquement plus, c'est qu'elle recélait le danger d'une exagération de la composante nationale. Ces principes fondamentaux de la liaison de l'art et de la vie, du reflet de la construction du socialisme dans l'art, de la nécessité de faire connaître au peuple tous les trésors de l'art et de la littérature de notre peuple, tous les trésors de la culture progressiste de l'humanité, tout cela reste valable et est de plus en plus, et sur une base toujours plus large, pratiqué et exploité.

Et si, à une certaine époque, il y a eu des exagérations dans l'application de ces principes, si certains artistes, les écrivains en particulier, ont redouté de se voir relégués au second plan, l'art authentiquement socialiste étant attendu des seuls ouvriers, aujourd'hui, les relations sont parfaitement normales. Et nous sommes d'avis que le

problème n'est pas d'élever l'art populaire au niveau de l'art professionnel, mais d'exiger davantage des deux, c'est-à-dire d'amener un nouveau développement de l'art professionnel qui profite en même temps à l'art populaire. Sans compter que nombre d'amateurs n'ont nullement envie de se hisser à ces sommets et qu'il faut tenir compte du fait que chez nous l'art populaire est extrêmement différencié quant aux aspirations individuelles de ceux qui s'y livrent.

*Comment se développe l'art populaire dans la pratique ?*

Pour nous, la base fondamentale pour ouvrir aux travailleurs, aux ouvriers, l'accès à la culture, c'est l'entreprise, la brigade. D'ailleurs, les voies d'accès à la culture sont multiples, et le mouvement de l'art populaire n'occupe qu'une place modeste. Car les choses commencent de manière très simple, avec le fait qu'on apporte par exemple ses photos, qu'on montre les films qu'on a tournés, les objets qu'on a bricolés, etc. C'est en fin de compte de la brigade que partent les impulsions décisives, la décision d'aller au théâtre, au musée, au concert, etc.

Le moyen essentiel d'accès à la culture au sein de la brigade est la compétition socialiste. Vous savez que la grande majorité des brigades luttent pour le titre de « brigade du travail socialiste ». Elles se fixent un programme pour l'obtenir ; ces dernières années, on constate de plus en plus la présence dans ces programmes d'un « plan de formation et de culture » qui précise les engagements des membres de la brigade au niveau de la qualification professionnelle, mais aussi des activités culturelles. Et aussi bien le syndicat que nous-mêmes, avons déployé de grands efforts pour indiquer aux brigades ce que ces plans de formation et de culture peuvent contenir, comment les réaliser, etc.

Certes, il y a encore beaucoup de brigades qui n'ont pas ce genre de plan, ou qui le réalisent de manière formelle : deux fois au théâtre, une fois au cinéma, une fois au concert, et c'est fini. Mais on constate aussi une tendance à organiser des discussions avec des gens qui ont une plus grande connaissance des problèmes artistiques, à organiser différemment les réunions de brigades, par exemple, en y incluant des éléments artistiques, à chercher des conseils sur les tableaux qu'on pourrait accrocher chez soi ou sur la manière de meubler son appartement, bref, on voit se développer un intérêt culturel dans toute l'ampleur du concept, tel qu'il a été défini lors de la sixième session plénière de notre parti. Ce qui est une très bonne chose, car désormais les problèmes esthétiques de la production, l'appréciation esthétique des produits industriels, la culture du lieu de travail, les questions artistiques y compris la littérature ou la musique, tout cela est vu dans son ensemble.

Et s'il existe encore de très grandes différences entre les brigades et en-

tre les entreprises, la revalorisation actuelle du rôle du responsable de la culture dans la brigade est un signe de l'approche nouvelle de ces problèmes.

*Les données ne sont-elles pas très différentes à la campagne ?*

C'est un fait qu'aujourd'hui encore, il existe de très grosses différences entre la ville et la campagne. Cela tient en partie au rythme de vie très différent à la campagne, qui est marqué par les récoltes, les semences, etc., c'est-à-dire qui est en fait beaucoup plus irrégulier. Cela tient aussi au fait qu'intellectuellement et matériellement, on a davantage investi dans les grandes agglomérations urbaines, avec leurs grandes concentrations humaines, que dans les campagnes où commence seulement le processus du passage à la production industrielle. Et puis il y a aussi le problème des moyens de transport, et là où il n'y a pas de grande ville à proximité, il est difficile de faire appel à des artistes professionnels pour développer les activités culturelles.

Ce qu'il nous faudrait obtenir, dans ces régions justement, c'est que les responsables des coopératives comprennent la nécessité de détacher certains de leurs membres pour un stage de formation de cadre de trois ou quatre mois. Et là, il faut dire que, dans les usines, le syndicat peut faire pression sur la direction de l'entreprise en faveur du travail culturel, ce qui n'est pas le cas à la campagne.

Toutefois, je crois qu'une grande possibilité est offerte maintenant par la formation en cours de syndicats intercommunaux qui donnent de bien meilleures conditions, tant en hommes qu'en moyens, pour développer le travail culturel dans les campagnes.

Ce qui s'avère en tout cas, qu'il s'agisse de la ville ou de la campagne, c'est que désormais le responsable à la culture ne peut plus être simplement un vendeur de billets de théâtre, de concert, un original pris plus ou moins (plutôt moins) au sérieux par les responsables de la production. En fait, il doit devenir et devient effectivement une sorte d'initiateur, celui qui impulse la vie culturelle au sein des collectifs, et notre tâche doit consister à le soutenir.

Les différences sont encore très sensibles d'une région à l'autre, d'une entreprise à l'autre, mais qu'il s'agisse du syndicat et du parti, je crois qu'on accorde à ce travail l'importance qui est la sienne. D'autant qu'il serait vain d'ignorer les réalités : la télévision dans la seule R.F.A. peut être captée sur 70 % au moins du territoire de la République, et nous ne pouvons pas ignorer que certains besoins culturels se satisfont de la sorte. C'est pourquoi il faut que nous prenions l'initiative dans tout le travail culturel, que nous amenions le maximum de nos citoyens à ne pas être des consommateurs mais des producteurs de culture, à ce qu'ils aient un rapport vivant, donc de discussion, avec tout ce qui détermine le cadre et la forme de vie.

Là, je crois que nos moyens de communication de masse, presse, radio, télévision, ont un gros effort à faire, pour non pas fournir des jugements, mais donner les moyens de parvenir à un jugement. Et si nous avons déjà obtenu des résultats appréciables au niveau de la collaboration avec la radio, si la télévision, par exemple avec ses dramatiques, a produit des choses extrêmement importantes, il reste beaucoup à faire dans les autres domaines. Il me semble qu'on pourrait réaliser des émissions très intéressantes sur ce qu'on peut trouver, faire, dans les maisons de la culture, et ce n'est qu'une idée parmi d'autres.

*Que les gens qui se rendent aux spectacles mettent leurs « beaux habits » n'est-ce pas un signe qu'en dépit de tous les efforts, les activités culturelles restent encore quelque chose d'exceptionnel,*

*de non quotidien, au fond, de « non normal » ?*

Pour ma part, je me garderais d'identifier le caractère « normal » de la fréquentation des salles de spectacle, par exemple, au fait que les gens portent leurs habits « normaux », de tous les jours. Je pense que les travailleurs, chez nous, trouvent « normal » que les théâtres et les salles de concert leur appartiennent, cela, c'est passé dans les têtes; ce qui ne l'est pas toujours, c'est qu'ils ont à en prendre possession, à s'y rendre régulièrement. Cela dit, pourquoi nier que pour des gens qui travaillent, et pas dans le domaine culturel, aller dans une salle de spectacle, dans une maison de la culture, ce n'est pas quelque chose de quotidien, c'est un événement, une chose qui prend de l'importance. Et croyez-moi, quand il y a après le spectacle des discussions avec les artistes, ça discute dur, ce qui

est le signe d'un contact vivant. Mais il est vrai que suivant l'endroit où l'on se rend, au théâtre ou à l'opéra, il y a des comportements liés autant aux traditions qu'à la plus ou moins grande splendeur architecturale de l'édifice. Par rapport au problème fondamental de l'accès aux œuvres d'art, l'habit plus ou moins endimanché est sans importance.

*Avez-vous l'impression qu'avec le développement de l'instruction obligatoire, le travail culturel de masse est devenu aujourd'hui plus facile ?*

Sans aucun doute. Je n'ai qu'à considérer mes propres enfants. Mais cela ne tient pas seulement à la prolongation de la scolarité, aux nouveaux programmes. Il y a aussi les efforts accomplis par le ministère, les enseignants, les écoles, pour donner une large formation artistique et esthétique aux jeunes, la multiplication des activités extra-ou para-scolaires. Et puis, sans aucun doute, il existe chez eux une plus grande ouverture, des besoins plus nets dans ce domaine, même si ces besoins sont souvent très exclusifs. La preuve en est fournie par leur participation aux activités d'art populaire, en particulier au mouvement des jeunes chanteurs (*Singebewegung*).

Là, pourtant, nous nous heurtons à toutes sortes de difficultés : ainsi, il s'en faut que nous puissions fournir aux 3 000 groupes existants un encadrement de qualité suffisante. Pas plus que nous n'avons suffisamment de locaux pour accueillir partout dans la République les clubs de jeunes. Combien de villages n'ont même pas de salle de danse à leur offrir ! Et pourtant, nous avons près de 5 000 orchestres de danse ! Et qui jouent chaque week-end ! C'est, à l'heure actuelle, un de nos grands problèmes, et partout nous cherchons à récupérer les locaux qui ont été détournés, pour des raisons diverses, de leur fonction initiale : par exemple les locaux qui sont utilisés comme entrepôts, comme bureaux, etc. Et je pourrais vous fournir toute une série de cas concrets dans la région de Leipzig, Brandebourg, Dresde ! A cela, il faut ajouter les questions, sur lesquelles nous nous sommes trop peu penchés jusqu'à présent, des formes d'activité culturelle propres aux jeunes, des musiques qu'ils aiment et qui ne sont pas celles, des couples de trente ans. Tout cela, qui n'est pas indépendant des influences qui peuvent être exercées par radio X ou Y, il nous en faut tenir compte, chercher à répondre aux multiples problèmes posés par le mode de vie collectif ou individuel auxquels des jeunes aspirent, à régler le problème des rapports enfants-parents, à limiter la rupture observée, sur le plan des activités culturelles, entre la fin de la scolarité et l'entrée dans la vie professionnelle. Comme vous le savez, qu'il s'agisse du mouvement de la jeunesse ou des autres organisations sociales, c'est le genre de questions qui sont en ce moment fortement discutés chez nous.



# Les nationalisations et l'évolution des rapports de production

Objectif fondamental de la société socialiste développée, en R.D.A., au seuil des années 70 : « Tout faire pour le bien-être des hommes, le bonheur du peuple, les intérêts de la classe ouvrière et de tous les travailleurs. » Cet objectif a été au centre des analyses et des préoccupations du VIII<sup>e</sup> Congrès du S. E. D. (Parti socialiste unifié d'Allemagne) de juin 1971, au cours duquel on a sans cesse souligné la nécessité pour ce faire de « porter à un niveau supérieur les forces productives, les rapports sociaux et la conscience socialiste des hommes<sup>1</sup> ».

Les mesures de transfert de propriété<sup>2</sup> s'inscrivent dans cette perspective comme éléments de consolidation, de renforcement des rapports de production socialistes. Elles doivent permettre également — en intégrant complètement et définitivement les capacités de production des entreprises non encore nationalisées non seulement à la planification, mais aussi à la gestion socialiste — d'orienter davantage leur production vers la satisfaction des besoins de la population, afin d'élever le niveau matériel de tous et en retour de stimuler l'augmentation de la productivité du travail ; afin aussi de renforcer les garanties sociales des travailleurs dans ces entreprises et de permettre à la classe ouvrière d'y jouer pleinement son rôle.

Si l'exécution de ces décisions peut être circonscrite pour l'essentiel aux mois d'avril-juin 1972, il ne s'agit pas pour autant de décrets intervenus soudainement et brutalement, mais de l'achèvement d'un processus de transformation des rapports de production en R. D. A. Ce processus, entamé dès les premières

années, est illustré par la coexistence de plusieurs secteurs de propriété (voir tableau 1). Avec la loi de 1956 sur les entreprises mixtes (entreprises privées avec participation de l'Etat) avait été créé un secteur de transition entre l'entreprise privée et l'entreprise nationalisée. Gardant leur indépendance juridique et une participation aux bénéfices proportionnelle à la part de capitaux apportée, les entreprises en commandite se voyaient assurées par les investissements de l'Etat et la coopération avec les entreprises nationalisées de la même branche, une sécurité de développement (voir tableau 2), des débouchés pour leur production, une participation plus grande aux mesures de rationalisation et aux moyens financiers tels que les allocations de devises pour achat de machines étrangères. Comme le souligne l'interview qui suit, l'expérience de cette coopération et de ses avantages a pesé dans la détermination de certains chefs d'entreprises de « faire le pas » ou leur a tout au moins rendu plus compréhensible le passage au statut d'entreprise nationalisée.

Mais ce transfert correspondait aussi à la nécessité d'éliminer certaines tendances à la reprivatization — une accumulation privée importante a pu se faire dans certains cas — malgré les impératifs du plan ou les prélèvements fiscaux par exemple — et aboutir à une certaine « recapitalisation » freinant le développement des lois économiques du socialisme, mais aussi le développement social. Il a pu se produire dans ces entreprises que certaines carences sociales ne puissent être éliminées, le poids du syndicat, les contrôles, ou le rôle des cellules

d'entreprises étant insuffisants ou inexistantes. (On cite en R. D. A. le cas d'une maison de mode où les salaires étaient inférieurs aux tarifs légaux.) Toutefois ces entorses et cas extrêmes étaient peu nombreux, et les fameux « millionnaires rouges » — à propos desquels les journaux occidentaux ont tant glosé — n'étaient pas un « phénomène de masse ».

Par ailleurs, si certains dirigeants d'entreprises n'ont pas tenu à teur de l'entreprise devenue « pro-stimuler ou ont même freiné l'activité des syndicats, d'autres ont ressenti l'insuffisance de la participation des travailleurs et de la vie syndicale comme une entrave au développement de l'entreprise. La plus ou moins grande aptitude à accepter le changement de statut ou la détermination à « franchir le pas » de soi-même dépendaient donc également du degré d'intégration politique et sociale du chef d'entreprise. Ici le rôle des partis, du S. E. D. et des autres organisations politiques a été extrêmement important (voir tableau 3). Cet aspect relève de la politique d'alliance, avec ses problèmes et son évolution elle-même liée aux modifications économiques et sociales. Là aussi il y a eu — quels que soient les difficultés et les inflexions — continuité dans la recherche de l'alliance des classes et couches de la population, dans l'effort pour faire participer à la vie politique dans le cadre de structures d'accueil qui se sont elles-mêmes modifiées depuis leur reconstitution ou leur création<sup>3</sup>. Les mesures de nationalisation ont été précédées de discussions entre partis, de réunions internes aux partis avec la participation des intéressés pour permettre l'information et la confrontation, de débats avec le personnel des entreprises. Cette activité politique et syndicale devait s'intensifier une fois exécutés les transferts : aboutissement d'une évolution, ces change-

## I Secteurs de production

### Parts des différents secteurs dans la production

	secteur socialiste				
	total	entreprises nationalisées	formes coopératives	entr. à part. mixtes	entr. privées
1950 .....	56,8 %	50,5 %	6,3 %	—	43,2 %
1969 .....	85,3 %	68,2 %	17,1 %	8,7 %	6,0 %
1970 .....	85,5 %	68,6 %	16,9 %	8,9 %	5,6 %
1971 .....	85,6 %	68,6 %	17,0 %	9,0 %	5,4 %

ments de forme de propriété sont également le point de départ d'une étape nouvelle pour les entreprises concernées. Au terme d'une discussion — en juillet dernier — sur ces problèmes, un responsable du S.E.D. concluait qu'il s'agissait maintenant de prouver concrètement aux travailleurs — de la direction, des ateliers —, les avantages du socialisme pour « leur » entreprise. Le concours des syndicats, des organisations politiques locales, leur travail d'explication et d'animation sont nécessaires. C'est ce qui ressort d'un récent article de l'organe central du S.E.D., *Neues Deutschland*, sur les « nouvelles entreprises nationalisées » de l'arrondissement d'Auerbach (13-2-73). C'est ce qui ressort également des remarques de M. Römmler.

Plus de 11 000 entreprises, pour l'essentiel de petites et moyennes entreprises de production industrielle, employant 585 000 personnes ont accédé depuis avril 1972 au statut de V. E. B. (entreprises nationalisées). Parmi elles une usine du district de Francfort/Oder dont l'ancien propriétaire, M. Römmler, membre du N. D. P. D., aujourd'hui directeur de l'entreprise devenu « propriété du peuple », explique les raisons et les conditions de cette évolution.

**Michelle Tailleur.**

1. Erich Honecker, Rapport du Comité central du S. B. D. au VIII<sup>e</sup> Congrès.

2. Ces transferts de propriété n'ont pas été une confiscation pure et simple. Il y a eu rachat des parts sous forme

d'indemnités importantes établies au prorata du capital du chef d'entreprise (capital net, déduction faite des dettes éventuelles et des prélèvements fiscaux sur la valeur ajoutée au capital privé), tenant compte des réalisations économiques et améliorations apportées sous la direction du chef d'entreprise, de sa situation familiale. Pour éviter d'une part l'inflation qu'aurait pu provoquer la mise en circulation, dans le circuit de consommation, de ces indemnités et d'autre part leur recapitalisation, les sommes sont versées par traites régulières à un compte bloqué au-delà d'une dépense fixée, avec éventuellement des dérogations pour achats exceptionnels.

3. S. E. D., né de la fusion en avril 1946 du parti communiste (K. P. D.) et du parti socialiste (S. P. D.) allemands. C. D. U., reconstituée en juin 1945 (Union des chrétiens démocrates). L. D. P. D. (parti libéral) reconstitué en juillet 1945. Deutsche Bauernpartei (parti paysan) créé en avril 1948. N. D. P. D. (parti national-démocratique) créé en mai 1948.



## Entretien avec M. Römmler, directeur et ancien propriétaire d'une entreprise

*Pourriez-vous rapidement esquisser l'histoire de votre entreprise ?*

Je commencerai en 1928, année où l'entreprise familiale fut fondée à Berlin. En 1938, l'entreprise est venue s'installer ici où, jusqu'en 1969, elle a existé comme entreprise purement privée. Je la dirige moi-même depuis 1965, et j'ai alors demandé une prise de participation de l'Etat, demandée acceptée en 1969. Jusqu'en 1972, nous avons donc dirigé cette entreprise avec participation de l'Etat.

Nous avons déjà, au début des années 60, soumis une demande de prise de participation de l'Etat. Mais en raison des tendances de développement de la R. D. A. à l'époque, on n'accordait pas à l'entreprise des perspectives d'avenir ; c'est pourquoi la demande n'a été acceptée qu'après que l'entreprise eut apporté la preuve qu'elle possédait des perspectives réelles.

Dans le contrat social qui est pratiquement la base d'existence de l'entreprise à participation d'Etat, il est clairement dit que ce genre d'entreprise représente une forme de transition vers l'entreprise socialiste. Et ce passage à l'entreprise socialiste, nous l'avons accompli cette année, le 17 avril, lorsque le commandité (*Komplementär*) a vendu à l'Etat ses parts de capital. Depuis, nous travaillons comme entre-

prise nationalisée (V.E.B.), avec des rendements semblables et même améliorés.

Les perspectives de l'entreprise avaient donc été confirmées par les instances administratives appropriées, et par l'entreprise elle-même, dans la mesure où durant les quatre dernières années nous avons pratiquement doublé le volume de production. Cela tient au fait que nous nous sommes particulièrement concentrés sur la fabrication de bobines pour l'industrie textile, qui servent à enrouler les fils textiles fabriqués ou épurés, et c'est pratiquement ce débouché qui nous a donné nos perspectives. Dès 1938-1939, nous avions commencé à travailler dans ce domaine, en fabriquant des bobinots pour l'industrie du lin. Et aujourd'hui, nous nous sommes développés au point de devenir l'une des principales entreprises de la R.D.A. dans le domaine des bobines textiles. Nous sommes les seuls à fabriquer des bobines pour câbles et le plus gros fabricant de bobines plastiques. C'est important.

*Pourquoi, lorsque vous avez pris en 1965 la direction de l'entreprise, avez-vous demandé une prise de participation par l'Etat?*

Quelles ont été nos motivations économiques? Pour la simple raison que nous avons reconnu, à voir l'exemple d'autres entreprises commanditées par l'Etat, qu'il en avait résulté pour celles-ci un développement plus important, une reproduction plus rapide du capital et une meilleure rémunération des travailleurs. Voilà pourquoi j'ai renouvelé la demande de prise de participation présentée en 1960-61, ou en 1959, je ne sais plus exactement.

Une entreprise commanditée, tout comme une entreprise nationalisée, a des possibilités de financement beaucoup plus favorables, en particulier pour les investissements, et, comme je l'ai dit, pour les rémunérations. Nous avons en effet la possibilité de rémunérer selon les accords valables pour les entreprises nationalisées, alors que les salaires des entreprises privées sont nettement inférieurs, sans compter qu'il n'y a que cinq catégories salariales dans les entreprises privées, alors qu'il en

existe huit dans les entreprises nationalisées. Or, pour pouvoir suivre le développement qui, sur le plan technique, s'accomplissait à un rythme vraiment révolutionnaire, nous avions besoin d'un personnel qualifié et donc de possibilités adéquates de rémunération. L'ouvrier qualifié entend être payé en conséquence, sinon, il cherche un autre emploi.

*L'entreprise emploie combien de personnes?*

Depuis des années, j'emploie 100-110 personnes, c'est-à-dire à plein temps 100 personnes, 73 % dans la production, le reste, 27 %, dans les bureaux.

*Comment avez-vous abordé, au printemps de cette année, l'éventualité de la nationalisation de votre entreprise, c'est-à-dire de la vente de vos parts de capital?*

J'ai accompli ce pas en ayant pris conscience de la nécessité d'organiser les rapports sociaux, conformément aux décisions du VIII<sup>e</sup> Congrès du S.E.D. J'avais d'ailleurs été aussi informé à ce sujet par mon parti le N.D.P.D., dont je suis membre depuis dix-huit mois, il était temps maintenant de vendre nos parts privées à l'Etat, afin de ramener au minimum la propriété privée des moyens de production, d'autant que d'une certaine manière, celle-ci va tout de même à l'encontre des principes de développement du socialisme.

*Est-ce à dire que cela n'a pas posé de problèmes?*

Pour être absolument franc, le passage ne s'est pas fait sans conflits. Mais, pour l'essentiel, j'ai été aidé par le développement global de la R.D.A., j'ai pris cette décision parce que je sais exactement dans quel sens va notre développement.

Et puis, entreprise familiale par-ci, entreprise familiale par-là, il n'en reste pas moins vrai que du fait de la prise de participation par l'Etat, ou, plus exactement, du fait que l'entreprise était commanditée par l'Etat, c'était

déjà une entreprise qui, considérée globalement, représentait une propriété partielle de l'Etat.

Ma position personnelle par rapport à toute cette histoire? Il a d'abord fallu se faire à cette idée. Bien informé par mon parti, j'ai eu un certain temps pour me faire à elle, l'accepter et me préparer intérieurement à accomplir ce pas. C'est pourquoi cela ne m'a pas été tellement difficile. Ainsi, j'ai été, dans le *Bezirk* de Francfort-sur-l'Oder, un des premiers à me déclarer disposé à vendre mes parts de capital à l'Etat.

*Comme un grand nombre de vos collègues, vous êtes resté directeur de l'entreprise, une fois celle-ci nationalisée. Beaucoup de choses ont-elles changé pour vous?*

Un certain nombre. D'abord, il n'y a plus entre les travailleurs et moi le même écart qu'auparavant. En tant que propriétaire partiel de cette entreprise, j'avais une autre position sociale que celle que j'occupe maintenant; aujourd'hui je suis exactement un travailleur comme les autres employés de notre entreprise. Je cherche à obtenir un autre contact avec les travailleurs. Nous nous trouvons donc dans une phase de transformation, qui, à mon avis, ne peut pas s'accomplir du jour au lendemain, en deux ou trois jours; cela demandera donc peut-être non seulement des mois mais des années jusqu'à ce que nous ayons amené les travailleurs de cette ancienne entreprise privée à se convaincre de leur rôle de propriétaire, à ressentir dans la pratique ce rôle, dans le cadre d'une entreprise propriété du peuple. Nous avons de nombreux travailleurs âgés à qui il est vraisemblablement, sûrement même, plus difficile de s'habituer au fait que nous soyons devenus un V.E.B. que cela n'a été le cas pour moi. En raison de mon âge, j'ai tout de même pu me reconverter assez vite.

Cela me donne aussi davantage de droits. Les dispositions légales concernant une entreprise nationalisée sont beaucoup plus concrètes que ce n'était le cas pour les entreprises à participation d'Etat. S'y ajoute encore une chose qui, personnellement, me soulage: le risque que je courais en tant que

## II Evolution de l'usine de bobinots du district de Francfort

	statut	production	productivité
1967 ....	entreprise privée	100	100
1970 ....	avec participation de l'Etat	150,2	162,5
1973 ....	V. E. B.	195,3 (Plan)	207 (Plan)

Indice de base de la dernière année à statut privé

commandité de l'Etat mettait en jeu mon capital; en tant que directeur d'un V.E.B., il ne porte plus que sur le traitement d'un mois. C'est une différence essentielle. Si, auparavant, une erreur était commise dans la direction de l'entreprise, qui avait des conséquences financières, il fallait que j'en supporte les conséquences dans la proportion de ma participation au capital de l'entreprise. Dans un V.E.B., le Code du travail prévoit qu'aucun travailleur ne peut subir une sanction matérielle supérieure au montant du gain mensuel. Exception faite, naturellement, des délits criminels.

*N'y a-t-il pas aussi, maintenant, au niveau de la direction collective, des changements d'importance ?*

Il me faut d'abord faire une observation fondamentale. Les V.E.B. sont dirigés selon le principe de la

direction individuelle. Il n'existe pas là de direction collective, comme dans les organisations sociales. Je suis donc entièrement responsable de mes décisions devant l'instance supérieure. Il existe une délibération collective, mais qui n'entraîne pas obligatoirement de décision au niveau de la direction. Il se peut fort bien que j'impose une décision contre mon collectif si j'estime mon avis plus juste. Par exemple, si je sais qu'elle est plus avantageuse pour l'économie nationale et l'Etat que telle décision ou proposition du collectif.

Je voudrais ajouter à ce sujet que nous nous attachons à susciter à l'intérieur du personnel un esprit collectif qui, souvent, n'est pas aussi développé qu'on pourrait le souhaiter, et que personnellement j'aspire à y contribuer. Cela nous cause beaucoup de difficultés, cela me coûte personnellement beaucoup d'efforts d'avoir pratiquement sans cesse à prendre moi-même

l'initiative d'impulser ce mouvement; c'est là un problème face auquel les gens sont d'emblée pris un peu de paresse, parce que cela signifie une obligation personnelle supplémentaire, par-delà même le temps normal de travail parfois, et aussi parce qu'on ne reconnaît pas toujours l'avantage que représente la collaboration collective. Mener ce travail de conviction, avec l'aide du parti et du syndicat, voilà notre tâche la plus importante.

Simplement, il faut dire franchement que nous n'en sommes pas encore là, que nous ne pouvons être satisfaits de la situation ni même présenter des résultats nets.

*Quelle était la vie syndicale dans l'entreprise avant sa transformation ?*

Médiocre. La participation des ouvriers n'a pas été suffisante. Nous essayons maintenant de l'améliorer, de convaincre les travailleurs de sa nécessité, du rôle que joue le syndicat. Là, il arrive souvent que des travailleurs viennent me trouver personnellement, et je suis obligé de leur dire, pardon, mais vous avez le syndicat, le syndicat est celui qui représente vos intérêts, pourquoi ne vous adressez-vous pas directement à lui pour ces problèmes ? Il nous reste encore beaucoup à faire dans cette direction.

Le travail oral du syndicat est également un peu compliqué du fait que nous travaillons par équipes, et que dans une entreprise qui occupe une centaine de personnes, nous avons six ou sept membres de la direction syndicale, dont deux ou trois travaillent en équipe de nuit, et qu'il est difficile de les avoir le jour. Ce qui nous manque également, c'est l'aide et le soutien des membres de notre direction syndicale, de l'ensemble de nos syndiqués, par des fonctionnaires expérimentés du syndicat. A moi seul, en tout cas, je n'y parviendrai pas.

La situation syndicale tient au fait que, dans le Kreis de Strausberg, nous sommes la seule entreprise relevant du syndicat de l'industrie chimique. Là où il y a plusieurs entreprises de la chimie, le travail syndical est bien meilleur. Et d'ailleurs, dans notre région, là où il y a plusieurs entreprises de la même branche industrielle, le travail syndical est meilleur.

*Vous avez, au départ, parlé de rendements semblables et même améliorés depuis que l'entreprise a été nationalisée. En quoi consistent-ils, que manifestent-ils ?*

Par exemple, le collectif de notre principal département de production s'est engagé à réaliser un dépassement de la production, c'est-à-dire du plan. Les résultats sont très bons, puisque, alors que nous avions réparti l'augmentation de la production sur l'ensemble de l'année, nous avons presque atteint maintenant, c'est-à-dire fin septembre, le chiffre fixé pour l'année entière.

D'abord, la principale possibilité d'augmenter la production et d'accepter



des engagements plus élevés est liée à une augmentation des investissements dans le domaine des machines. Mais, parallèlement, en utilisant à fond l'ensemble de nos capacités de production, nous essaierons, dans la mesure de nos moyens, de réaliser nos nouveaux engagements quant à l'élévation de notre production destinée à satisfaire les besoins de la population.

Il faut également mentionner que nous avons reçu de l'Etat le soutien nécessaire, sous forme de moyens budgétaires permettant certains investissements indispensables à l'augmentation de la production, après la constitution du nouveau V.E.B. Nous ne pouvons pas produire à partir de l'air du temps, à moins que nous ne nous transformions en fabrique d'oxygène. Les bases doivent être là.

*Quelle attitude au moment de la nationalisation a-t-elle été celle de tous vos collègues ?*

Pour passer à cette deuxième étape, c'est-à-dire à la vente des parts privées de capital, l'attitude des commandités a été très diverse. Vous avez des exemples qui vont du oui le plus clair au non le plus clair. Et là — c'est un point sur lequel il me faut sans cesse revenir —, mon activité au sein de mon parti, le N. D. P. D., m'a montré que nous avons enregistré dans les couches sociales, auxquelles notre parti a affaire les résultats les meilleurs et les plus positifs. C'est-à-dire que nous avons été préparés à temps et à fond à faire ce pas et qu'en conséquence il nous a été aussi relativement facile de prendre notre décision. Nous avons vu aussi qu'il existait de grands doutes quant aux conditions de ce passage. On nous a donc invités à une session à Berlin de notre commission centrale du N. D. P. D. A l'occasion de cette session, on nous a donné toutes les informations pratiques, on nous a fait

connaître en gros les conditions. Et je ne voudrais pas passer sous silence le fait que parmi les collègues les plus âgés (je laisse de côté les entreprises privées), qui pourtant avaient signé le contrat de participation avec l'Etat, où il est clairement dit que ces entreprises ne sont qu'une forme de transition vers l'entreprise socialiste, un certain nombre ont été, comment dire, d'une certaine manière choqués, peut-être aussi parce qu'ils n'étaient pas politiquement au fait, c'est-à-dire qu'ils n'avaient pratiquement pas compris la portée des décisions du VIII<sup>e</sup> Congrès.

*Pourquoi avoir exclu les entreprises privées de cette réflexion ?*

Au fond, parce que pour elles cette perspective n'était pas déjà indiquée dans un contrat, comme cela était le cas pour les entreprises à participation d'Etat. Là, le travail de conviction était beaucoup plus vaste et plus difficile, à mon avis.

*Est-ce lié au problème de la transmission de l'entreprise aux enfants du propriétaire ?*

Pour ce qui est du fait que, pratiquement, l'ordre de succession détermine le nouveau directeur d'une entreprise familiale, cela peut amener un incapable à assumer la direction d'une entreprise, c'est-à-dire à ce que, dans la pratique, le capital puisse dominer, et cela ne va pas dans le sens du développement du socialisme. Afin de pouvoir continuer à développer nos entreprises, il nous faut avoir des hommes capables, le choix doit donc s'opérer en fonction des capacités et de la qualification, et non pas en fonction des origines et c'est pourquoi, pour être franc — je suis moi-même ingénieur diplômé —, je tiendrais pour erroné et désavantageux que la direction d'une entreprise soit assurée disons par un incapable, car alors, je vous le

garantis, le développement de l'entreprise ne pourra être que négatif. Et je ne suis pas non plus d'avis qu'un homme de paille puisse être le directeur, qui se contente de rester assis dans son fauteuil tandis que d'autres font pratiquement le travail à sa place. Nous avons des cas de ce genre, et c'est pourquoi je voulais évoquer la chose. Là où d'emblée on constate une certaine incapacité, quand par exemple les fils des commandités font des études et n'ont pas de résultats satisfaisants et où, d'ailleurs, ils n'ont pas une personnalité de dirigeant, je ne veux pas dire qu'on nait dirigeant mais il faut avoir certaines aptitudes pour cela, afin de pouvoir imposer ses initiatives et son autorité, eh bien, là, il est nécessaire de choisir le dirigeant en fonction de son degré de qualification.

Pour ce qui est des répercussions dans ma propre famille, je peux aussi répondre d'une certaine manière à votre question. Avant de prendre ma décision, j'en ai également discuté à temps avec ma famille, c'est-à-dire, pas tellement avec mes enfants, pour la bonne raison que mon fils a sept ans, ma fille dix ans, et que ce n'est manifestement pas encore l'âge d'aborder au fond ce genre de problèmes. Mais avec ma femme, au bout d'un certain nombre de discussions, nous sommes tombés d'accord que le pas envisagé était bon pour l'ensemble de la société, et puis, il faut dire que l'Etat a également apprécié ma bonne volonté, de sorte que je n'aurai pas à souffrir de faim et pourrai continuer d'avoir des moyens d'existence.

*N'en découle-t-il pas pour vous un changement de niveau de vie ?*

Je voudrais commencer par mentionner le fait que dans une entreprise avec participation d'Etat, les bénéfices, une fois les impôts payés, étaient portés au compte créateur du capital, c'est-à-dire à mon compte pour la partie qui

### III Représentation des organisations aux assemblées élues

	Chambre des députés	Distriets	Villes (1)
SED .....	127 = 25,4 %	722	502
Deutsche Bauernpartei .....	52 = 10,4 %	294	188
NDPD .....	52 = 10,4 %	282	192
CDU .....	52 = 10,4 %	282	193
LDPD .....	52 = 10,4 %	282	191
FDGB (syndicats) ..	68 = 13,6 %	393	218
FDJ (organisations de la jeunesse) .....	40 = 8 %	254	170
DFD (organisation des femmes) .....	35 = 7 %	229	141
Deutscher Kulturbund (Association de la culture) .....	22 = 4,4 %	102	70

(1) Dans les assemblées municipales sont également représentées des organisations paysannes et des coopératives de commerce.

correspondait à ma part dans le capital de l'entreprise. Ma foi, pour une entreprise relativement petite comme la mienne, cela ne faisait pas tellement, mais je pense à des entreprises à gros bénéfices et donc à gros bénéfices nets, lesquels étaient recueillis par les commandités, et bien là, j'en ai entendu plus d'un dire qu'il ne pouvait tout simplement pas utiliser les bénéfices. C'est-à-dire qu'en R. D. A. aussi, il y a des millionnaires, des gens qui ont un million, deux millions je ne sais pas, à leur compte d'épargne, en tout cas ce n'est pas mon cas, je peux vous l'affirmer, mais de toute façon je m'imagine qu'avec mes économies et ce que je gagne aujourd'hui, je peux continuer à vivre, sans problème, et nourrir convenablement ma famille, sans, comment dire, devoir absolument rogner impitoyablement sur le niveau de vie accoutumé et changer du tout au tout.

*Vous êtes donc satisfait du changement intervenu ?*

L'essentiel, c'est que je suis débarrassé du poids, disons, d'être un capitaliste partiel. Dans une société socialiste, une telle expression peut quelque peu étonner, mais on recommençait déjà à parler de millionnaires rouges, je ne sais pas si vous connaissez l'expression, en tout cas, grâce à cette nationalisation, elle a été abolie. Cela va d'ailleurs dans le sens du développement global de la R. D. A., et dès à présent, je le sens déjà, c'est-à-dire que la distance qui s'installe automatiquement entre les travailleurs et le commandité s'est réduite à un minimum ; je suis ici aussi considéré et estimé comme travailleur, et je fais maintenant partie des travailleurs, comme n'importe quel autre ; nous faisons ensemble œuvre commune. Aupa-

ravant, il y avait toujours l'arrière-pensée de la participation aux bénéfices, et mes initiatives étaient souvent appréciées dans ce sens, eh oui, il va encore se « faire son beurre », cela, n'est-ce pas, ce n'est plus aujourd'hui mon cas, aujourd'hui, nous développons toutes nos initiatives dans le seul intérêt de l'entreprise d'Etat.

*Est-ce que ce changement de statut, y compris au niveau matériel, n'a pas entraîné chez vous certains changements dans la conception de votre travail ?*

Je dirais, si j'ai bien compris votre question, que c'est précisément dans ce domaine qu'il y a eu le moins de changements. Car nous, il me faut maintenant dire nous, c'est-à-dire le collectif de direction, mes subordonnés et moi-même, nous avons intérêt au développement rapide de l'entreprise. Au fond, si l'on y regarde de près, il n'y en a pas un dans l'entreprise qui ait pratiquement une position sociale différente, pour qui le changement est essentiel. Les travailleurs, eux, ont déjà auparavant, rien que sur le plan des rémunérations déjà, joui pratiquement des avantages de l'entreprise nationalisée. Et pourquoi mon attitude aurait-elle changé face à mon travail ?

Ce n'est pas un secret de dire que notre ambition, lors du passage à l'entreprise commanditée par l'Etat, c'était d'améliorer les méthodes scientifiques de direction, d'amener à des calculs concrets, de revoir l'ensemble de l'organisation de l'entreprise. Tout cela, nous l'avons entrepris alors, et le continuons maintenant avec davantage encore de conséquence.

*Vous êtes resté directeur de l'entreprise dont vous étiez propriétaire. Et si vous aviez dû changer d'entreprise ?*

Je ferais preuve d'autant d'initiative que je le fais maintenant ici. Simplement, ici les choses sont pour moi plus faciles, dans la mesure, je crois avoir le droit d'en faire état, où j'ai pris une part importante au bond réalisé ces dernières années dans le développement de l'entreprise. Indépendamment des rapports de propriété, des voix se sont fait entendre ici au sein du personnel, quand ils ont été informés du fait que l'entreprise allait devenir V. E. B., pour savoir qui deviendrait le directeur. C'était la question, et elle a été posée de manière si concrète qu'on a déclaré que si je ne restais pas directeur, différents collègues quitteraient l'entreprise. Et cela a son explication dans le fait qu'en tant qu'entreprise spécialisée dans les matières plastiques, nous avons certains problèmes techniques à résoudre, comme n'importe quelle autre entreprise, et je m'imagine être, malheureusement, encore ici le seul spécialiste, parce que j'ai étudié ces problèmes et suis mieux placé que celui qui aura fait ses études dans la construction mécanique. Et dans cette petite entreprise, les problèmes sont donc tels qu'on doit être



à même d'intervenir directement, que les questions de qualité par exemple doivent être résolues pratiquement et alors, je me mets moi aussi en bleu de travail, m'installe aux machines afin de trouver la raison de tel ou tel défaut, et cela est essentiel. La vie de l'entreprise dépend de telles choses. Ceci dit, l'entreprise continuerait d'exister si on plaçait à la tête un spécialiste, et à l'inverse, je pourrais sans difficulté diriger une autre entreprise.

*Vous dites être désormais un travailleur comme un autre. N'empêche qu'en dehors de votre traitement de directeur, vous percevez aussi une indemnité correspondant à votre part de capital dans l'entreprise. N'y a-t-il pas là un problème ?*

Quiconque joue à la loterie peut gagner d'un seul coup une grosse somme, et il est alors un privilégié.

Ce que je veux dire, c'est que les économies que j'ai, ne me donnent aucun scrupule, ni l'idée que je puisse avoir par là une position de force, une place dominante, un privilège particulier. Je ne possède plus de moyens de production, et c'est cela l'essentiel. Bien entendu, il est difficile de porter un jugement sur moi-même. Moi, en tout cas, je m'imagine être en très bonne voie de devenir un dirigeant de type socialiste. Que je ne le sois pas encore, vous le comprendrez facilement, et pour la bonne raison qu'il ne s'est pratiquement écoulé que cinq mois depuis que nous travaillons ici, en entreprise nationalisée, et j'ai déjà évoqué le fait que des problèmes existent, chez les travailleurs, chez moi, et il faut lentement s'habituer à son nouveau rôle. Mais, peut-être l'instance économique dirigeante pourrait-elle encore mieux nous faire assimiler ce qu'est un dirigeant de type socialiste.

*Quelle est la coopération avec les organismes syndicaux et les organismes du parti socialiste unifié ?*

Le travail avec la direction du parti et avec la direction syndicale (vous me permettez de les regrouper) est assuré par le fait que les problèmes de l'entreprise sont examinés au grand jour, lors de réunions de travail qui se tiennent à intervalles réguliers. Il me faut toutefois ajouter une restriction : les membres du parti ouvrier socialiste sont, dans notre entreprise, trop peu nombreux. Et, pour cette raison, la collaboration avec le parti pourrait être encore nettement meilleure si un plus grand nombre de membres du personnel étaient membres de ce parti ; cela favoriserait, grâce au travail de conviction du parti, le développement de l'entreprise en donnant aux travailleurs, au niveau purement politique, une conscience qu'ils n'ont pas encore. Cela, je dois le dire, manque. Ceci dit, je suis très ouvert face à tous ces problèmes et tente le maximum dans cette direction, simplement, nous avons six ou sept membres du parti dans une entreprise employant 100 personnes, et cela est très, très peu.

*Vous avez à plusieurs reprises évoqué votre appartenance récente au N. D. P. D. Comment en êtes-vous venu à vous inscrire à ce parti ?*

A différentes reprises, dans le passé, j'avais rencontré des membres de ce parti. Je me suis abonné à son journal. Selon le temps dont je disposais, je l'ai plus ou moins étudié, et on m'a alors convaincu de devenir membre de ce parti, ce qui ne posait pas grand problème, d'autant que j'avais constaté qu'il traitait des problèmes qui m'intéressaient et que j'avais pratiquement reçu l'aide politique que j'attendais du parti. On ne peut pas vivre sans politique. Il est impossible de tout acquérir par soi-même, il faut avoir quelqu'un avec qui on peut discuter, échanger des idées, et là, les membres du bureau directeur du *Bezirk* se sont avérés utiles et positifs, ils m'ont fourni les informations qui m'étaient nécessaires, dès l'époque où l'entreprise était à participation d'Etat, ils m'ont donné les arguments adéquats pour pouvoir résoudre tel ou tel problème, prendre telle ou telle mesure.



**Les Editions sociales**

**recommandent**

**Histoire de l'Allemagne  
contemporaine  
de Gilbert Badia**

**2 vol.**

**40 F**

... « Mieux vaut tard », pourrait-on simplement remarquer s'il ne s'agissait — au-delà des rondeurs diplomatiques et malgré son côté peu spectaculaire — d'un des principaux événements internationaux de ces dernières années.

Cette « légitimation » de la République démocratique allemande, née en 1949, dont l'existence a été si longtemps et farouchement niée (pas ignorée évidemment) par les chancelleries occidentales, ne relève en effet ni du hasard, ni du coup de foudre, encore moins du caprice. Elle résulte pour l'essentiel de deux facteurs à propos desquels on n'a pas fini de réfléchir.

Le premier relève de l'évolution du rapport des forces dans le monde. Compte tenu, notamment, d'une part de l'avancée, non linéaire mais réelle et notable, du socialisme, du poids économique et politique des pays qui ont adopté le mode de production socialiste ; des contradictions, voire des impasses que connaissent les régimes qui ressortent du capitalisme monopoliste d'Etat, d'autre part.

Sans être pour autant reléguées au musée, la politique tendant à l'étouffement des pays socialistes, la tactique du « cordon sanitaire » et de la limitation des exportations de produits stratégiques, se révèlent anachroniques. Des réalités nouvelles ont fait surgir un nouveau terrain d'affrontement des systèmes à l'échelle internationale. Si bien que paradoxalement la lutte des classes, à ce niveau et selon des médiations complexes, passe aussi par la coopération économique<sup>1</sup>.

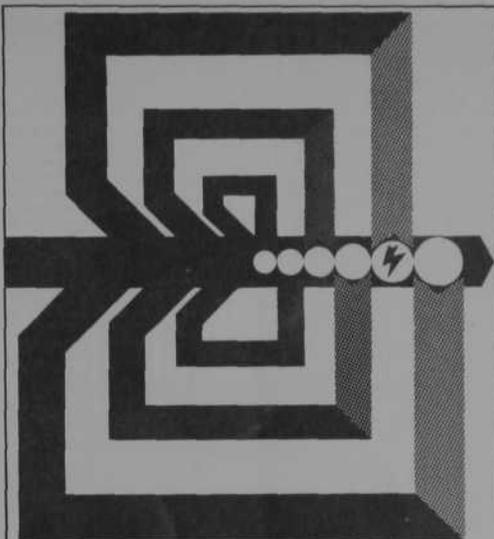
Deuxième facteur : par-dessus d'incroyables difficultés, le petit Etat socialiste surgi sur un morceau de l'Allemagne au lendemain de la deuxième guerre mondiale, est devenu un partenaire économique<sup>2</sup> dont nul ne peut discuter les réussites, tant dans les domaines industriels, techniques, scientifiques et agricoles que sociaux et culturels (cf. par exemple le système d'enseignement ou la politique sportive). Si bien qu'en 1973, tenir la R. D. A. « en quarantaine », c'était pour les pays capitalistes nuire à eux-mêmes plus encore qu'à celle-ci.

\*\*

Ces quelques données sommaires ont moins l'ambition de situer le cadre dans lequel se placent ces « entretiens en R. D. A. » que commentent par ailleurs Michelle et Jean Tailleux, que d'indiquer les raisons essentielles pour lesquelles nous présenterons, dans la suite de nos numéros, d'autres études et réflexions qui jalonnent notre entreprise de découverte d'un pays qui, s'il est officiellement reconnu, n'en reste pas moins trop méconnu.

1. On se reportera utilement à ce sujet aux documents sur les échanges économiques Est-Ouest parus dans le n° 62 (mars 1973) de La Nouvelle Critique.

2. Voir « Les succès de la République démocratique allemande », par Pierre LeFranc, Economie et Politique, n° 224.



Les progrès techniques et scientifiques dans l'électrotechnique et l'électronique sont à la base du développement dynamique de tous les secteurs économiques

Dans ce domaine le vaste programme de fabrication de notre maison vous offre :

- des installations et appareils de transport d'énergie
- des installations et appareils de distribution
- des installations et appareils pour les techniques de mesure, de commande et de réglage industriels
- des appareils automatiques de soudage électriques avec leurs accessoires
- des fours et installations industriels chauffés par résistance
- des isolants électriques
- des moteurs électriques
- Installations calorifiques à moyenne et haute fréquence
- des câbles et lignes
- des charbons électriques
- de la céramique pour l'électricité
- des équipements de mesure et d'essai pour l'électricité, l'électronique et la physique nucléaire
- des appareils et relais basse tension
- des centraux téléphoniques
- des postes émetteurs - récepteurs
- des systèmes de signalisation et de sécurité pour les chemins de fer
- des équipements de commande industrielle
- des composants actifs et passifs de l'électrotechnique et de l'électronique
- des articles d'éclairages

Pour plus de renseignements

s'adresser à :

Société Civile A.B.T.

Bureaux Elektrotechnik

Export-Import

173/181 Avenue Ch. de Gaulle

92 Neuilly-sur-Seine

Tél. : 747.90.26

Exportateur

**Elektrotechnik**

**EXPORT-IMPORT**

VOLKSEIGENER AUSSENHANDELSBETRIEB DER  
DEUTSCHEN DEMOKRATISCHEN REPUBLIK  
DDR 102 BERLIN - ALEXANDERPLATZ  
HAUS DER ELEKTROINDUSTRIE  
REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE ALLEMANDE



Le 1<sup>er</sup> appareil reflex à miroir,  
c'était nous  
Le 1<sup>er</sup> appareil reflex à objectifs interchangeables,  
c'était nous  
Le 1<sup>er</sup> diaphragme à commande électrique,  
c'est nous  
Le meilleur rapport performance-prix,  
c'est toujours nous!



## PRAKTICA la perfection le prix

Importateur exclusif **CDMIX** 18, rue de Toul - PARIS 12<sup>e</sup>

 **PRAKTICA L, LB, LTL, LLC,**  
fabriqués en République Démocratique Allemande,  
par VEB Pentacon-Dresde  
importés et garantis en France par CDMIX

M. ....  
Adresse .....

désire être documenté  
sur la gamme  
PRAKTICA



## Articles de qualité de la R.D.A. pour l'artisanat, la maison, le sport et les loisirs

Notre programme d'exportation :

outillage électrique, abrasifs, brosses à usage industriel, outils à main pour l'usinage des métaux, dispositifs de serrage, étaux, outils de percussion et de serrage, pinces, cisailles à main, outils à bois, outillage divers à main, mètres, fers à souder, pistolets de peinture, extincteurs, protection anti-incendie, outils de jardinage, couverts, ustensiles en aluminium, en émail, en acier étamé et en plastique, articles de ménage, stores et parasols, serrurerie, ferrures, quincaillerie, roulements à billes, radiateurs et réchauds, lampes et lanternes, tuyaux et tissus de caoutchouc, bateaux de sport, armes et munitions de chasse et de sport, maroquinerie de chasse, articles pour chiens, articles de sport d'hiver et de pêche, chaussures et gants de sport, articles de sport, de camping et d'équitation, meubles de jardin et de véranda, hangars.



aussenhandels-gesellschaft mbh für metallwaren und sportartikel  
108 BERLIN, Wilhelm-Külz-Strasse 46  
République Démocratique Allemande

A la Foire de Leipzig, UNION expose au Speckshof' handelshof et stentzler Hof

représentants en France : pour la quincaillerie :

**TRADIMEX** 34, rue de Vivienne PARIS 2 - Tél. 231.71.71

pour les bateaux, les articles de sport et de camping :

**PLIHAL** 50, rue Albert Thomas 75010 PARIS - Tél. 607.05.37

..... une implantation moderne



comprenant :

Siège social et bureaux

**CENTRE DE COMMANDE NUMERIQUE**

Hall d'exposition

Important dépôt de pièces  
détachées

Ateliers

..... une gamme de machines-outils  
de la R.D.A. répondant à  
tous vos problèmes d'usinage

TOURS - PERCEUSES - POINTEUSES - FRAISEUSES  
RABOTEUSES - RECTIFIEUSES - MACHINES SPECIALES  
PRESSES - CISAILLES - PLIEUSES - ROULEUSES



Exportateur :

**WMW-Export-Import**

Volkseigener Aussenhandelsbetrieb der  
Deutschen Demokratischen Republik  
DDR - 104 Berlin - Chausseestrasse 111/112

AGENT EXCLUSIF POUR LA FRANCE

**COLMANT WEMEX S.A.**

Zone Industrielle

Rue Ambroise-Croizat 95100 ARGENTEUIL

Tél.: 982-82-69 Télex: Colwemex 69 407 F

Succursales :

42100 SAINT-ETIENNE  
84, rue du 11 Novembre  
Tél. : 33 06 09

74300 CLUSES  
3, avenue de la Libération  
Tél. : 98 16 84

25000 BESANÇON  
27, avenue Montrapon  
Tél. : 80 31 22

**bme**

Büromaschinen - Export  
GmbH Berlin  
DDR - 180 Berlin  
Friedrichstrasse 61  
Deutsche  
Demokratische  
Republik

## pour une gestion programmée moderne

Rationaliser, automatiser, organiser dans des conditions optimales avec l'informatique et les machines de bureau de la République Démocratique Allemande.

Software, saisie et traitement des données, nos solutions ont fait leurs preuves.

Vous pourrez une nouvelle fois vous en convaincre à la Foire de Leipzig du Printemps 1973.

Nous offrons un important potentiel de moyens, de savoir et de créativité.

Bureau d'Information en France  
179 - 181, avenue Charles-de-Gaulle  
92523 NEUILLY-SUR-SEINE  
Tél. 747.90.26



## Dans plus de cent pays

L'industrie chimique de la République Démocratique Allemande contribue à accroître la productivité du travail et à embellir la vie.

Les produits chimiques pénètrent dans toutes les sphères de l'industrie, de l'agriculture et de la vie quotidienne. Chaque jour, de nouveaux domaines d'applications leur sont offerts.

Au cours des dernières années, des accroissements considérables de la productivité du travail ont pu être enregistrés, de nouvelles conditions ont été créées pour mieux satisfaire les besoins; la chimie de la R.D.A. y est pour quelque chose.

La chimie de la R.D.A. active le progrès.



BERLIN capitale de la R.D.A. Alexanderplatz  
horloge indiquant l'heure dans les différents fuseaux horaires.

OFFICE PUBLICITAIRE DE FRANCE-UNIVAS



### CHEMIE - EXPORT - IMPORT

1055 BERLIN Storkowerstrasse 133 - République Démocratique  
Allemande Téléx BERLIN 0112171 AHBC DD

Pour tous renseignements  
commerciaux :

**SOCIÉTÉ CIVILE A.B.T.**  
Bureau "CHEMIE-EXPORT"  
179/181, Avenue Charles de Gaulle  
92-NEUILLY-SUR-SEINE  
Tél. : 747.90.26 - Téléx : 62390

#### CHEMIE-EXPORT

expose aux Foires de Leipzig - Parc des Expositions,  
Bâtiment attenant au Hall 1 et au Dresdner Hof, 4<sup>e</sup> étage

**DAPO**  
**Supermetal**

Exportateur

**bme**

Büromaschinen-Export  
GmbH, Berlin  
République Démocratique Allemande

Bureau d'Information en France  
179/181 Avenue Charles de Gaulle  
92523 NEUILLY-SUR-SEINE  
Tél. 747.90.26

# avec **Supermétal** gestion intégrée grâce au ruban perforé

Les facturières Supermétal permettent le traitement de l'information grâce à une innovation capitale : perforateur de ruban numérique sur le modèle 383 et perforateur et lecteur de ruban alphanumérique sur le modèle 385. Ainsi est permise l'exploitation ultérieure des données sur ordinateur. Le champ d'application est étendu à tous les problèmes de gestion grâce à la possibilité de multiplier le nombre de mémoires.

**Y.A. CHAUVIN** 6, RUE AUX OURS - 75 - PARIS 3<sup>e</sup> - TÉL. : (1) 277.15.15  
AGENCES ET SERVICE APRÈS-VENTE DANS TOUTE LA FRANCE



## ARGENTINE

Marcos Winocur

# Le péronisme : entre les masses radicalisées et les généraux gorilles

Certains parlent de la « résurrection » de Juan Péron qui après presque dix-huit ans d'exil réapparaît au premier plan de la scène politique argentine, et dont le candidat à la présidence de la République, Hector Camparo, vient de remporter une large victoire électorale. En face de cette position mystique, qui interprète l'histoire comme celle des avatars

d'un dieu tombé et ressuscité, il y a à ceux qui pensent que, par son caractère singulier, le péronisme doit être sujet de réflexion.

Rappelons succinctement les faits. L'Argentine a subi des coups d'Etat militaires depuis 1930. Cette année-là, renversant le gouvernement constitutionnel, le général José Evaristo Uriburu prend le pouvoir. Un jeune

officier participe à l'affaire, le capitaine Juan Domingo Péron. L'objectif est clair : empêcher la nationalisation totale du pétrole, projet de loi dont le Parlement va être saisi. L'ingérence de la *Standard Oil* n'est pas moins claire ; au point que l'écrivain nord-américain Waldo Frank peut dire que ce coup d'Etat « sent le pétrole plus que la poudre ».

Depuis lors, le cours politique argentin est invariable. A un gouvernement constitutionnel succède un gouvernement militaire, avec comme toile de fond les intérêts britanniques et nord-américains harmonieusement accordés avec ceux des grands latifundiaires *criollos*. Ceux-ci exportent viande, laines, cuirs et céréales en Grande-Bretagne et dans d'autres pays occidentaux, et respectent les affaires de leurs associés, c'est-à-dire les investissements anglais dans les abattoirs frigorifiques et les services publics, les Nord-Américains dans le pétrole et ailleurs. De leur côté, les gouvernements tendent pendant ce temps à s'endetter envers les organismes financiers de la zone dollar, et dernièrement envers le Fonds monétaire international.

Péron vu par le caricaturiste argentin Sabat (The listener, 14 déc. 1972)



### L'Argentine à l'époque du second coup d'Etat militaire

Le second coup d'Etat militaire se produit en 1943. Le monde alors a changé ; c'est la seconde guerre mondiale, la confrontation décisive entre les alliés et l'Axe nazi-fasciste. Bien qu'il survienne après Stalingrad, première défaite de l'Axe et tournant de la guerre, le coup d'Etat a été préparé auparavant, au temps de l'ascension nazie. C'est à son ombre qu'une fraction des militaires argentins, groupés dans le G. O. U. (Groupe Œuvre d'Unification) rêve de représenter la croix gammée en Amérique latine. « L'homme fort » en est alors celui qui est revenu en 1941 de stages militaires en Italie fasciste, le colonel Juan Péron.

Mais le monde extérieur n'a pas été seul à changer. La traditionnelle Argentine agricole et pastorale aussi. Il s'y est créé une bourgeoisie dans diverses branches de l'industrie légère, et un prolétariat au sein duquel les courants idéologiques traditionnels s'exprimaient : l'anarchisme, déjà en baisse cependant, le socialisme qui obtenait de bons scores électoraux, et le communisme, en progrès dans les syndicats grâce à la lutte de ses dirigeants et au prestige de guerre des armes soviétiques. Tel était le panorama quand les militaires du G. O. U. passent au coup d'Etat de 1943. Une époque de lutte et d'ascension du mouvement ouvrier organisé.

Deux ans après, en 1945, la situation internationale est marquée par la reddition inconditionnelle de l'Axe. C'est aussi l'année où Juan Péron apparaît pour la présidence de la République, un 17 octobre, comme « leader des *descamisados* » (les sans-chemises, comme réminiscence des sans-culottes), c'est-à-dire des couches ouvrières qui le soutiennent et qui l'année d'après, en 1946, lui donneront la victoire élec-

blique. D'où vient ce phénomène, sinon d'un intelligent projet politique ?

Sur le plan international, et malgré son anti-impérialisme verbal, Juan Péron saura se faire pardonner rapidement ses antécédents nazis, au nom d'une guerre froide qui, même avant la fin du conflit mondial, est dans les plans du Pentagone et du Département d'Etat. Au nom de cette même guerre froide un bien plus grand pêcheur, Francisco Franco, obtiendra aussi son pardon !

Au plan intérieur, le plan de Péron est double. Il lui faut gagner une bonne partie de la classe ouvrière non plus avec des phrases, mais par de réelles concessions économiques. Il n'y a pas d'autre voie pour soustraire les travailleurs à l'influence anarchiste, socialiste, communiste. Pour cela, Péron dispose de l'appareil d'Etat, virtuellement dans ses mains depuis le coup d'Etat de 1943. Il occupe en effet en 1945 trois postes-clés : la vice-présidence de la République, le ministère de la Guerre et le secrétariat au Travail et à la Prévision sociale. C'est dire qu'il est en mesure d'édicter les règles des améliorations sociales et d'investir des crédits d'Etat dans les travaux publics et dans l'aide aux syndicats. Pour ce dernier chapitre, les devises ne lui manquent pas. Les exportations ont été pendant la guerre si profitables au pays qu'on disait à l'époque : « On ne peut passer dans les couloirs de la Banque centrale, les lingots d'or les encombrant. »

Mais ce n'est pas tout. Nous disions que le plan de Péron était double. Il lui faut alors en effet en même temps convaincre la bourgeoisie industrielle d'appliquer les règles de progrès social qu'il a signées, c'est-à-dire de payer une bonne part des dépenses politiques. En lui promettant de gouverner pour elle à l'avenir, en agitant toujours l'épouvantail du communisme, il y réussit finalement, bien qu'elle se laisse convaincre à contre-cœur. Péron a dès lors mis son opération sur les rails.

Deux éléments le favorisent largement. Comme la guerre a arrêté en fait l'importation de biens de consommation, et que dans l'immédiate après-guerre cette situation continue, la bourgeoisie industrielle est en pleine expansion ; elle est reine du marché intérieur. Elle exporte même certains de ses produits manufacturés. Elle a donc besoin de main-d'œuvre pour maintenir le rythme accéléré de ses affaires, et Juan Péron l'oblige à la bien payer. Qui en recueille les lauriers ? Lui, comme secrétaire d'Etat au Travail.

### Les changements dans la classe ouvrière argentine

L'autre élément tient au changement qui s'est produit au sein de la classe ouvrière argentine, traditionnellement composée d'immigrants européens et de leurs descendants. Les 400 000 travailleurs environ du milieu des années 30 triplent dix ans après, dépassant le million. Qui compose ces nouvelles couches, majoritaires, de la classe ouvrière ? Les travailleurs venus

de l'intérieur du pays. Ce seront pour la plupart les *descamisados* qui en 1946 ont porté Juan Péron au pouvoir et qui aujourd'hui, avec leurs fils, ont voté pour son candidat présidentiel Hector Campora.

Ils venaient de l'intérieur du pays, d'un milieu paysan où prédominait la nature, pas la machine. Avec la pluie, la terre donnait ses récoltes ; sans pluie, les terres se calcinaient sous le soleil. Mais personne ne savait pourquoi il pleuvait ou non, personne ne savait qui du ciel gouvernait les pluies... sauf le curé. Les futurs *descamisados* venaient de misérables villages où les processions portaient la Vierge dans les rues pour obtenir la pluie. Autour était la nature, et la nature était un mystère ordonné par des pouvoirs infiniment plus hauts que l'être humain. Les futurs *descamisados* venaient d'une exploitation féroce, où aucune loi sociale n'existait, où le seigneur *terratiente* les payait non pas en argent mais en « bons ». Ceux-ci étaient échangés à la *pulperia*, magasin-bazar général et débit de boissons, qui évidemment appartenait au propriétaire du domaine et où les marchandises coûtaient quatre fois plus que le prix normal ; le paysan, le *peón* rural, le journalier ou le chômeur partiel, travailleur de manufacture, s'endettaient sans remède. Et ces futurs *descamisados* venaient des luttes pour la défense de leur terre et pour des conditions humaines de travail ; malgré leur ardent désir d'action, ils avaient souvent subi la défaite, les poursuites, et même l'assassinat de leurs dirigeants.

Quelle idéologie les animait ? Un mélange de conformisme et de révolte. Comme celle-ci restait sans issue, le conformisme s'imposait souvent ; lors des élections, on votait pour le Parti conservateur, celui du seigneur *terratiente*.

Des années 30 aux années 40 on les vit arriver à Buenos Aires. La capitale argentine, cet immense réservoir humain qui rassemble un tiers de la population du pays, les reçut dans ses usines. Ils commencèrent à vivre mieux qu'à l'intérieur du pays, mais pas assez pour en finir avec la misère. Profitant de leur ignorance, les usines ne leur appliquaient pas les lois sociales, leur payaient des salaires de famine. La lutte syndicale s'aiguisa alors. C'était le rendez-vous de ces arrivants avec les couches traditionnelles de la classe ouvrière argentine, les immigrants européens ou leurs descendants. Dans des circonstances normales les courants idéologiques de ces derniers se seraient imposés à l'instinct rebelle confus des nouvelles couches de travailleurs qui s'incorporaient à leur classe.

Mais à cette époque l'Argentine était loin de vivre des circonstances normales. L'opération Péron était en marche, qui fut dénoncée un temps avec raison comme une tentative de fascisation du pays. Mais, s'il est vrai que la montée du nazisme, la guerre civile espagnole, la seconde guerre mondiale furent vécues intensément par les couches ouvrières argentines issues de l'immigration européenne, que pouvaient signifier ces événements pour

les nouveaux arrivants de la province ? Pour eux, pour les futurs *descamisados*, ce ne fut guère qu'un bruit, un écho lointain de ce qui se passait en Europe.

Par contre, combien étaient réels ces pesos qui leur venaient de l'action du colonel Juan Péron ! Ni leur état d'indigence ni leur expérience sociale vécue ne leur permettaient de s'interroger sur un « après ». Ils compromettaient leur indépendance de classe ? Mais ils mangeaient, eux et leurs enfants et il leur restait encore quelques pesos à envoyer à leur parenté restée dans leur pauvre province. C'est tout ce qu'ils savaient et, dans cette mesure, les avertissements socialistes et communistes, surtout formulés par ces derniers, restaient lettre morte.

Curieusement, Juan Péron a pris dans l'esprit des *descamisados* le rôle de cette Vierge qu'il promenaient en procession dans les rues de leur village natal pour réclamer l'eau du ciel. La pluie aux champs tombait aussi miraculeusement que désormais l'argent dans leurs poches. Le mysticisme paysan devint paternalisme urbain pour ces nouveaux de la grande ville et de l'usine. Eva Péron disait : « Les *descamisados*, les humbles, croyaient tellement et si aveuglément en leur leader qu'ils attendaient tout de lui, et tout rapidement, même les choses qui ne peuvent se régler par des miracles... » (souligné par moi, M. W.)

Le péronisme était né à partir de là, de cette expérience des masses qui le soutenaient.

### Péron gouverne

Vinrent ensuite les années de son gouvernement, de 1946 à 1955. On peut synthétiser cette évolution en deux lignes, à mesure que disparaissaient les effets bénéfiques de la conjoncture économique de guerre et de l'immédiate après-guerre. Des nationalisations des services publics, on en vint aux contrats pétroliers avec la *California*, filiale de la *Standard Oil*. Ces contrats, de type semi-colonial, accordaient à cette entreprise l'extra-territorialité. En fait, ils créaient une base U.S. sur le sol argentin. Des avantages économiques et des autres mesures populaires accordés à la classe ouvrière, comme des lois qui protégeaient les fermiers à la campagne et les locataires à la ville, on en vint à prêcher la productivité en faveur du grand capital. Quant à la « troisième voie » que le péronisme prétend aujourd'hui revendiquer comme antécédent du tiers-mondisme, elle se comprend difficilement quand on se souvient que le gouvernement de Péron a ratifié le Pacte de Rio de Janeiro en 1950. Par ce pacte « défensif », typique de la guerre froide, l'Argentine était liée aux Etats-Unis pour toute aventure guerrière de ceux-ci « en sauvegarde du monde libre ». Tout cela en pleine répression contre les communistes et contre l'opposition en général, avec la domestication des Universités et la constitution de la C.G.T. comme branche du parti péroniste, à la manière corporatiste.

Cette évolution donna ses fruits en 1955. Ce fut alors le troisième coup d'Etat militaire, celui qui renversa Péron. Celui-ci, de peur d'être débordé par les masses qui déjà exprimaient leur mécontentement, ne se défendit pas. Et le peuple, démobilisé par l'étatisme corporatif et en particulier par la C. G. T., n'arriva pas de sa propre initiative à défendre le gouvernement péroniste. Beaucoup eurent en 1955 l'impression que ce mouvement politique était fini, que l'épreuve de force du coup militaire fermait sa perspective en Argentine. Mais tout le monde ne commit pas cette erreur. Le dirigeant communiste Rodolfo Ghioldi — dont le parti s'était opposé au coup d'Etat, réclamant vainement des armes pour les ouvriers — put alors déclarer à l'hédomadaire uruguayen *Marcha* à propos de l'équipe qui venait de remplacer le leader péroniste : « Ou ils feront mieux que Péron, ou Péron reviendra. »

#### Les successeurs de Péron

Il en fut ainsi. Ils ne firent pas mieux, ils firent quantitativement pire. Qui succéda à Péron au pouvoir ? Le général Eduardo Lonardi, en un bref interrègne conciliateur et avec des positions nationalistes de droite. Le général Pedro Eugenio Aramburu, dont le mandat fut marqué par l'esprit de revanche et les poursuites contre les péronistes. L'avocat Arturo Frondizi qui aborça un programme électoral de gauche pour gouverner à droite. Un nouveau coup d'Etat le renversa. Après un bref hiatus vint le médecin Arturo Illia, dont le libéralisme quietiste — bien qu'il fut le premier à ouvrir massivement le commerce des céréales vers l'Union soviétique, la Chine et la Tchécoslovaquie — n'arriva pas à remédier aux maux du pays. Comme pour d'autres gouvernements civils avant lui, sa chute arriva par un nouveau coup d'Etat en 1966. C'est depuis lors que les généraux « gorilles » gouvernent l'Argentine. Le premier fut le général Juan Carlos Onganía, qui fit une tentative sérieuse pour « commander » le pays à la manière phalangiste. Son échec, provoqué par les réserves démocratiques de la nation, par la montée sans précédent des luttes populaires et par l'opposition résolue des communistes — malgré la collaboration ouverte des plus hauts dirigeants péronistes à cette dictature — ouvrit, après un autre court interlude dirigé par le général Levingston, la période actuelle du général Alejandro Lanusse.

Telle est l'histoire des sommets politiques des dix-huit dernières années en Argentine, après le départ de Juan Péron. Trois éléments sont à noter. Le premier tient en une comparaison simpliste mais toujours valable : « Tout ce que le péronisme nous a donné, ceux qui vinrent après nous l'ont ôté. » Car en effet, une à une, au cours des ans et des gouvernements les conquêtes sociales furent purement et simplement annulées ou bien liquidées en fait par l'inflation et les conséquences de la détérioration écono-

mique. Le second élément, c'est le développement ininterrompu des luttes populaires revendicatives, qui ont pris un caractère politique accru, pour un pouvoir de type nouveau. Des grèves générales unanimement soutenues, jusqu'à l'occupation de villes qui obligea l'armée à intervenir, jamais le peuple argentin ne s'est résigné à la dictature. Le troisième élément est venu des changements au plan international.

#### Aujourd'hui

Pour ce qui est de l'Amérique latine, Cuba reste le symbole invaincu de l'anti-impérialisme et du socialisme à 140 km des côtes nord-américaines. Le Chili, par la voie non armée, marche et s'affirme dans le même sens, à plus forte raison après les dernières élections. Le Pérou a fait sa réforme agraire et pris d'autres mesures importantes de nette affirmation nationale. Le Panama, l'Equateur, Costa-Rica et d'autres pays, chacun dans une mesure différente, arborent leurs revendications face aux Etats-Unis. Le Pérou, le Chili, l'Equateur, Panama montrent que les forces armées — phénomène auquel n'échappent pas des couches de militaires argentins — peuvent abandonner leur rôle traditionnel de *golpistas* (fauteurs de coups d'Etat) au service de l'étranger, pour assumer la défense de la nation. Enfin, un immense courant de libération parcourt d'un bout à l'autre le continent, et frappe avec force aux portes de l'Argentine.

Ces trois éléments se conjuguèrent dans la conscience des masses argentines, des *descamisados* d'aujourd'hui. Dix-huit ans ne sont pas passés en vain. Ils sont loin de ressembler à ceux qui étaient récemment venus de province pour travailler dans les usines de Buenos Aires, et qui ensuite peuplèrent aussi d'autres centres urbains devenus industriels, comme Córdoba, à la résistance invincible au gouvernement d'essai phalangiste du général Juan Carlos Onganía. En fonction du premier élément, les *descamisados* d'aujourd'hui viennent de donner la victoire électorale à Hector Campora, le candidat présidentiel péroniste. En fonction des deux autres éléments, ils lui présenteront dès le premier jour, sans attendre leurs revendications de salaires, de changements essentiels et d'un nouveau pouvoir populaire. C'est-à-dire qu'ils ont voté péroniste parce que, *comparativement*, c'est encore l'expérience prédominante dans leur esprit. Mais le contenu du vote péroniste n'est pas celui d'il y a deux décennies.

Il faut y insister : eux, les *descamisados*, ne sont plus les mêmes. Il y a, en outre, leurs fils. Ce ne sont plus des ouvriers de première génération, à peine arrivés de leur campagne. Ils sont nés en ville et ont vécu à l'usine dès le premier jour ; ils ont une autre expérience sociale. Ce n'est plus la pluie décidée par le ciel qui apporte la possibilité de vivre. C'est la machine, issue de l'intelligence de l'homme, et que l'homme domine. Ce n'est plus la production individuelle ou semi-individuelle, propre à l'environnement paysan, qui prévaut.

C'est, pour beaucoup d'entre eux, la grande entreprise où seul l'effort collectif et sérieux fait que le coton devient tissu, l'acier une pièce à assembler.

Les *descamisados* d'aujourd'hui viennent donc d'un milieu qui jour après jour les conduit à une conscience prolétarienne. Ils ont subi la persécution dans leurs éléments les plus combattifs, expérimenté dans leur masse la détérioration de leurs conditions de vie, la perte de leurs droits et de leurs revendications corporatives. En somme, ils viennent de vivre des années amères au cours desquelles le retour de Juan Péron a certainement été imaginé dans leur esprit comme un remède à tous leurs maux. Mais ces *descamisados* d'aujourd'hui, qui ont donc élu leur gouvernement, qui du coup ont obtenu le retour de Juan Péron, vont-ils continuer d'attendre que ce remède ne montre ses effets qu'aux calendes grecques ?

Absolument pas. Ils viennent de développer de grandes luttes, des grèves générales, des manifestations de guerre ouverte contre les forces répressives, des occupations d'usines et même de villes, en dépit de leurs dirigeants péronistes de droite. En un mot, ils viennent de comprendre dans une large mesure que leur libération sera le fruit de leur propre combat et non d'un soldat heureux installé un jour au ministère du Travail et de la Prévision sociale. Et, grâce à l'effort unitaire de leurs luttes, ils viennent de briser la barrière anticommuniste qu'avec tant de soin avait élevée Juan Péron. De même que la conscience leur est venue, par la même dynamique de la lutte, que seule la plus large unité, avec les étudiants, la petite-bourgeoisie, des couches de la bourgeoisie disposées à défendre l'indépendance nationale, avec civils et militaires, avec croyants et athées, avec les hommes et les femmes de toutes les tendances idéologiques et politiques représentatives, que seule cette large unité conduira à la victoire.

Nous disions plus haut que la guerre mondiale avait été pour les futurs *descamisados* d'alors un lointain bruit d'armes venu d'Europe. Aujourd'hui Cuba, le proche Chili, le Pérou, le Panama, l'Equateur, Costa-Rica et d'autres pays signifient quelque chose de plus proche et qui, jusqu'à un certain point, leur appartient : c'est qu'il y a la fraternité latino-américaine, le développement des moyens d'information, et surtout le progrès qui s'est opéré dans leur conscience. L'idée commence à faire son chemin que tous les peuples du continent ont le même ennemi, l'impérialisme nord-américain. C'est, d'autre part, tout ce que depuis de longues années leur dit et leur apprend le Parti communiste. Les *descamisados* ne laissent pas de tirer des conclusions de cette coïncidence.

Nous disions en débutant que le péronisme, par son caractère singulier, mérite réflexion. Nous avons essayé une approche succincte de ce qui à notre avis n'a pas été suffisamment mis en valeur : les expériences des masses. Il est certain qu'elles valent non par leur nombre, mais par leur contenu révolutionnaire. Il est non

moins certain, à l'inverse, que le contenu révolutionnaire est de peu de valeur s'il ne trouve pas le moyen d'être lié aux masses. Mais ce contenu révolutionnaire est-il seulement le résultat de l'agitation, de la propagande et de la mobilisation d'une avant-garde ? Ou bien est-il révolutionnaire à condition que les masses, par leur propre expérience, le comprennent comme tel, l'absorbent, le fassent leur et en même temps l'enrichissent de l'apport que constituent des millions de volontés mises en marche ?

### Le péronisme et l'expérience des masses

Il y a plus d'un demi-siècle se tenait le II<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste. Ses délégués recurent une brochure qui traitait d'une certaine maladie infantile. L'auteur, qui à en juger par son rôle dans la révolution russe, savait un peu de quoi il parlait, commentait pas à pas les expériences de tout genre — l'anarchisme, le réformisme, le chauvinisme, l'esprit de capitulation, le révisionnisme petit-bourgeois, des formes du mysticisme — faites pendant des décennies dans la Russie des tsars, et dont l'épuisement prépara les bolcheviks et les masses à l'assaut final de 1917. L'auteur de cette brochure se félicitait de ce que les erreurs et les illusions politiques aient été expérimentées à fond, pour en devenir nettes, indubitables pour les masses comme chemins à ne pas suivre. Il vaut la peine d'en rappeler quelques phrases. Celle par exemple où Lénine écrit que, pour la victoire du parti révolutionnaire du prolétariat (et sa discipline), une des conditions est « la justesse de la direction politique réalisée par cette avant-garde, la justesse de sa stratégie et de sa tactique politiques, à condition que les plus grandes masses se convainquent de cette justesse par leur propre expérience ». Sur la même question, envisagée par Lénine non plus en général, mais par rapport à la lutte idéologique en Russie à la fin de 1914 : « (...) les masses s'étaient ensuite convaincues de plus en plus, par leur propre expérience, de la justesse des vues bolcheviques. » (C'est moi qui souligne, cette fois, M. W.)

Gagner la confiance des masses va de soi ; c'est la tâche d'un parti révolutionnaire. Mais Lénine ne la propose pas de façon mécanique ; il y a un parti, il fait une politique juste donc les masses s'y rallient. Pas de façon volontariste non plus ; il y a un parti, il fait une politique juste, et comme il le fait avec dévouement, sans sectarisme, avec un langage accessible et tout ce qui est humainement possible de la part de ses militants, les masses s'y rallient. Lénine va plus loin. Tout cela, ajoute-t-il, à la condition que les masses fassent leur propre expérience.

Et cette expérience se fait dans des conditions historiques qui dans une certaine mesure sont extérieures au parti du prolétariat. C'est ainsi

que Lénine ajoutait comme exemple : « Ce qui a contribué encore davantage à affaiblir l'anarchisme en Russie, c'est qu'il avait eu dans le passé (1870-1880) la possibilité de s'épanouir pleinement et de révéler jusqu'au bout combien cette théorie était fautive et inapte à guider la classe ouvrière. »

Il est certain que les conditions et les temps ont changé. Mais il y a des leçons qui restent toujours valables. Dans le dernier paragraphe cité nous sommes tentés de remplacer anarchisme par péronisme. Non qu'idéologiquement ils se ressemblent, mais parce que l'un et l'autre représentent un même fait social : la tendance négative qui dans un moment historique prévaut chez les travailleurs. Nous sommes tentés de le faire, et d'ajouter : malgré le changement survenu dans la conscience de classe des *descamisados*, malgré leur nouvelle expérience de presque dix-huit ans, ils sont toujours le mélange non décaité des éléments hétérogènes dont nous avons parlé, et cette classe ouvrière est toujours en formation. En effet, le péronisme n'en est pas encore arrivé à « révéler jusqu'au bout combien cette théorie était fautive et inapte à guider la classe ouvrière ». (C'est moi qui souligne « jusqu'au bout », M. W.)

Mais pourquoi le péronisme ne s'est-il pas révélé jusqu'au bout ? Parce que son expérience du pouvoir a été brutalement interrompue en 1955 par le coup d'Etat qui renversa Péron, parce que les dernières conséquences de sa gestion ne se sont pas manifestées alors, et surtout pas aux yeux des masses. Le « leader des *descamisados* » a même eu la possibilité d'échapper au discrédit total vers lequel il glissait, en prenant le rôle de victime dans l'exil que lui offrit Franco en Espagne. Et chaque « gouvernement » qui lui succédait revalorisait, par comparaison, les aspects quantitativement positifs du péronisme dans le souvenir des *descamisados*, et aussi dans celui d'autres couches sociales aux yeux desquelles ne s'ouvrait aucune perspective immédiate. A tout cela contribua le temps de l'illégalité, du mépris de la démocratie et de la répression ouverte qui, excepté lors de brèves périodes, frappa les communistes et d'autres milieux progressistes pendant des décennies, rendant naturellement difficile et pénible l'éclaircissement politique dans les masses.

Hector Campora, élu président de la République, reprend la trajectoire du péronisme au point où la chute du « leader » l'avait laissée. Pour plusieurs raisons, il est souhaitable qu'il assume sa charge : parce que le péronisme s'est manifesté électoralement majoritaire, et que le fonctionnement démocratique l'exige ; et parce que l'expérience sociale du péronisme doit entrer dans son'étape de clôture, de définition réelle. Hector Campora arrive au pouvoir d'une part sous la pression des masses radicalisées, et, d'autre part prisonnier des généraux gorilles qui lui cèdent la présidence de la République mais non pas la faculté entière de gouverner ; cela, la Junta militaire l'a explicitement dit et répété.

Cela veut dire que le péronisme, qui a accumulé les suffrages non seulement comme adhésion à ses vues mais comme condamnation des derniers sept ans de dictature des généraux gorilles, n'implique pas forcément la mise à l'écart de ces derniers. Comportera-t-il purement et simplement la continuité de leur politique ? La réponse est surtout dans les masses, beaucoup plus que dans les intentions de Hector Campora et de Juan Péron.

Bien que, sans doute, celui-ci conserve une possibilité de manœuvre en se maintenant « au-dessus de la mêlée ». Il n'est pas exclu qu'un beau matin, si le discrédit gagne son candidat, il puisse rompre avec lui, à partir de la commode position de « patriarche » où les conditions historiques l'ont placé ; si cela convient à son jeu personnel, il n'hésitera pas à le faire. Mais si ces circonstances historiques et leur reflet dans les masses ont rendu possible la fameuse « résurrection », elles restreignent aussi de plus en plus cette marge de manœuvre. Il lui sera difficile, le cas échéant, d'échapper à ses responsabilités ; Hector Campora, le féal, est tout de même le président imposé par Péron.

Mais n'anticipons pas. Les faits suffisent. Ils comportent les engagements pris récemment avec le capital monopoliste étranger ; c'est dire que le retour des péronistes au pouvoir ne donne pas l'impression qu'il est la meilleure possibilité pour les masses de voir leurs revendications satisfaites, à commencer naturellement par le rétablissement de leurs droits et du libre jeu démocratique, c'est-à-dire par la légalité sans discrimination. Or, c'est seulement en s'appuyant sur ces masses qu'un gouvernement civil peut échapper à la pression des militaires gorilles, et rompre ainsi le cercle vicieux de leurs coups d'Etat. Mais exiger cela de lui, au nom de l'achèvement complet d'une expérience sociale interrompue et pour éviter la « brésilianisation » du pays, c'est la tâche politique immédiate des Argentins.

### Bibliographie des Editions sociales

Costa Rica, de la flibuste au Pentagone

par Francisco Gamboa

traduit et adapté par Georges Fournial et Jean et Marie Laille. Préface de Georges Fournial (10,50 F).

# nc a lu

Paul-Louis Rossi

## Le Voyage de Sainte Ursule

Ursule, princesse de Bretagne, est demandée en mariage par le prince anglais Eréo. Avant d'accorder sa main au prétendant, Ursule exige qu'il se fasse chrétien, qu'il la suive à Rome en compagnie de onze mille vierges. En route, la jeune fille a un songe prémonitoire qui lui annonce un prochain martyre. En effet, lors du retour, le cortège descendant le Rhin est arrêté à Cologne par les Huns qui assiègent la ville. Ursule ayant refusé d'épouser le fils du roi des Huns, tout le cortège est horriblement massacré.

Ceci est l'un des récits possibles du voyage de la sainte, de nombreuses variantes venant donner à cette histoire toute l'ambiguïté du mythe. Nul lieu, nulle date ne peuvent être attestés avec précision dans ce troublant périple entre les brumes d'Écosse et la clarté italienne. Paul-Louis Rossi a choisi cette chronique légendaire comme structure où s'inscrit son poème. Car plutôt que d'un recueil, c'est bien d'un poème qu'il s'agit, tant est évident le souci d'ordonner un dispositif formel où sont mises en jeu les propres errances de l'auteur. Le livre est ponctué par quatre poèmes sur quatre figures du tarot : le fou, l'ermite, le bateleur et le pendu, incarnations de plusieurs attitudes possibles du poète mais qui renvoient également à des références culturelles multiples : Jérôme Bosch, Novalis, par exemple.

Il se déroule comme un récit à plusieurs niveaux, parallèles ou entrecroisés. Les eaux du Rhin, les vagues de l'océan et les canaux vénitiens reprennent, brisent et multiplient les moments de la subjectivité lyrique. Du je au elle, du il au nous, ce qui est dit ici traverse climats et époques, épousant situations ou comportements chargés parfois de significations opposées. Dit de l'amour et de la mort, de la dou-

leur extatique et du massacre le plus sauvage, le poème avance, se déchire, renaît, aiguillonné par la contradiction initiale annoncée dans le prétexte de l'auteur : « Comme si le désir de l'errance n'était que l'autre face d'une aussi forte tentation de l'immobilité. »

Il nous est assez rarement donné de voir, dans une œuvre poétique, pareille unité de ton combinée avec une telle variété dans les formes utilisées : longues phrases narratives se déployant sur toute une strophe, brefs poèmes en vers irréguliers à la brûlante limpidité, élégies où reviennent des échos de Tibulle, ballades « compactes » inspirées par la Bretagne, ballade « classique » de Maud Gonnet entre deux volets constitués par des montages en anglais et en français, acrostiche renvoyant aux peintures de Carpaccio qui consacra un cycle au voyage d'Ursule...

Ce livre offre ainsi une pluralité de parcours dont le terme d'aucun n'est jamais donné. Au fil de la lecture ou de la relecture, on en vient à éprouver le sentiment étrange qui vous saisit face à un spectacle devant lequel on croit déjà être passé. Illusion, bien sûr, car rien n'est jamais pareil, ni dans la vie, ni dans le poème où, imperceptiblement, s'est opéré un glissement dans les mots, quelque chose a déjà changé. Fascination suscitée pour être ensuite remise en question. Pour une œuvre de ce genre, une définition de Victor Chklovski me paraît particulièrement pertinente : « Le procédé de l'art est le procédé de l'étrangement des œuvres et le procédé de la forme d'accès difficile, qui augmente la difficulté et la durée de la perception, car en art le processus perceptif est une fin en soi et doit être prolongé ». Et ce terme d'étrangement renvoyant à l'effet brechtien d'étrangeté ou d'éloignement, je voudrais enfin signaler l'utilisation originale de cet effet par Paul-Louis Rossi : tout ce qui affleure de l'émotion (des douleurs personnelles à la mémoire collective des massacres) est contenu par la reprise de formes archaïques (affectation voulue des élégies ou des

madrigaux par exemple) ou équilibré par le geste hiératique des peintures anciennes.

Avec ses miroitements, ses labyrinthes et ses déchirures, ce livre est comme un paysage et sa géographie : la jouissance de l'un s'accompagne de l'acquisition de l'autre.

A. L.

1. Cité et traduit par Léon Robel, *Change*, n° 14, p. 35.

(Editions Gallimard, 15,10 F.)

Thomas S. Kuhn

## La structure des révolutions scientifiques

La structure des révolutions scientifiques du philosophe des sciences américain Thomas S. Kuhn, dont la première édition remonte à 1962, se consacre à l'étude du concept d'histoire des sciences. Au préjugé de l'accumulation des connaissances, Kuhn oppose la notion critique de « révolution scientifique », pour laquelle il reconnaît explicitement sa dette à l'égard d'Alexandre Koyré. Ce dernier avait en effet souligné le caractère « révolutionnaire » des transformations requises pour abandonner la physique aristotélicienne et scholastique et fonder la mécanique classique, de Galilée à Newton. Mais afin de conserver à la notion de « révolution scientifique » sa dimension proprement critique, Kuhn en réduit l'usage aux périodes de crises, qui perturbent ce qu'il appelle les cycles de « science normale ». La « science normale » consiste à résoudre les « énigmes » (puzzle) selon les lois des « paradigmes ». Le « paradigme », qui est une notion d'autant plus ambiguë qu'elle est marquée en philosophie par l'usage platonicien, en linguistique par Saussure, puis par ses abus dans l'ensemble des sciences sociales, recouvre au minimum chez Kuhn deux réalités qui ont d'ailleurs en commun de constituer un ensemble de contraintes : — contraintes épistémologiques ou système des « énigmes » à résoudre ; — contraintes sociologiques ou le « groupe » des spécialistes formé selon les effets de la division du travail scientifique. Sur le plan épistémologique, on voit la parenté avec la notion d'épistémé due à Michel Foucault.

Cette équivocité caractérise à la fois l'originalité et les limites de l'ouvrage de Kuhn. C'est que Kuhn envisage la pratique scientifique selon deux axes, qu'il dissocie comme deux logiques : — un axe historique, gouverné par les lois quasi dialectiques de la contradiction entre paradigmes en périodes de crise, non seulement entre l'ancien et le nouveau, mais aussi entre paradigmes en compétition (« candidats ») pour la résolution de la crise ;

— un axe mi-psychologique, mi-sociologique, le long duquel Kuhn n'étudie pas tant l'innovation scientifique que l'état moyen de la recherche au sein des groupes de spécialistes.

Cette problématique de la moyenne dans l'évolution des sciences conduit Kuhn à envisager des lois de type *statistiques*, qui commandent en dernière instance le développement de la « science normale ».

Cette normativité de l'état moyen de la recherche scientifique, qui correspond à une étape récente du développement des sciences fondée sur la division et la spécialisation des chercheurs, repose, non pas sur l'analyse historique de la fonction de la pratique scientifique dans une formation sociale, mais sur des critères issus de la psychologie sociale. Du point de vue historique, Kuhn fait l'économie de l'étude pourtant indispensable de la mutation qui présida, au XIX<sup>e</sup> siècle, à la division du travail scientifique : jusqu'alors, la polyvalence scientifique était fondée sur la simplicité relative des théories mathématiques requises par les sciences de la nature. Du point de vue épistémologique, Kuhn ne parvient pas à unifier l'orientation statistique déterminée par le recours à la psychologie et la dimension dialectique corrélatrice de la notion de « révolution scientifique ». Retrouvant par là un type de difficulté déjà présent dans l'œuvre de Gaston Bachelard.

Cependant cette difficulté s'inscrit dans le contexte, étranger à A. Koyré comme à G. Bachelard, de la philosophie des sciences néo-positiviste et empiriste, qui domine l'épistémologie anglosaxonne. Deux traits caractérisent cette philosophie : la réduction du travail conceptuel, à l'œuvre dans les sciences, à des critères strictement logiques concernant la cohérence formelle ; la réduction de la pratique expérimentale à l'observation pure et simple. Bref, la science, réduite à un résultat axiomatique, est coupée de toute genèse et apparaît, selon l'expression célèbre du philosophe empiriste du XVIII<sup>e</sup> siècle, Condillac, comme une « langue bien faite ». Or cette tradition empiriste, qui a reçu un sérieux renfort du courant des logiciens, de Russel, Wittgenstein, de l'école analytique anglaise, du Cercle de Vienne (Carnap, Tarski) a toujours accablé sur le problème de la *vérification* expérimentale des théories. Pendant un moment, la théorie des probabilités, formalisée par Carnap, a pu sembler fournir une réponse au problème de la vérification expérimentale aux tenants de ce courant. Mais la dernière version en date de la question a été proposée par le philosophe des sciences Karl Popper, qui jouit actuellement dans ce courant philosophique d'un grand prestige, dans la forme d'un *renversement* de la question elle-même : si la question de la *vérifiabilité* d'une théorie est insoluble, on doit, selon Popper, poser le critère de sa *falsifiabilité* (ou *réfutabilité*). Muni du critère de falsifiabilité, Popper se déclare en mesure de distinguer les *théories scientifiques des doctrines métaphysiques* (dont le marxisme et la psychanalyse).

Or entre sa première édition et sa seconde, qui date de 1970, l'ouvrage de Kuhn a suscité des débats passionnés aux Etats-Unis, ainsi qu'en témoigne la postface. Popper et ses défenseurs ont en effet vu dans le concept de « para-

digme », introduit par Kuhn, la remise en cause du critère de falsifiabilité, et à travers lui une redéfinition de la conception néo-positiviste de la science. Et le chapitre XI de *La structure des révolutions scientifiques* (intitulé : « résorption des révolutions ») rejette explicitement la possibilité même de falsifier une théorie. En incluant des éléments qui ne seront jamais formalisables dans l'horizon de sa structure logico-mathématique, le « paradigme » de Kuhn exclut la réduction de la science aux seuls critères de la cohérence formelle.

En désignant la fonction théorique des *problèmes* et le poids de leur contrainte sur les sciences, Kuhn contribue à renverser la primauté épistémologique des « théories » sur les « concepts ». Ce qui le fait passer aux yeux des porte-parole de Popper pour un romantique et un « irrationnaliste ».

P. C.

(Flammarion, « coll. Nouvelle bibliothèque scientifique » dirigée par Fernand Braudel.)

Dominique Dubarle

## Logique et dialectique

L'ouvrage que Dominique Dubarle a publié en 1972, chez Larousse (collection « Sciences humaines et sociales »), *Logique et Dialectique*, témoigne de manière décisive de l'intérêt que rencontre aujourd'hui, auprès des logiciens contemporains, la logique dialectique. Ce livre, rédigé en commun par D. Dubarle (pour la 1<sup>re</sup> partie : « Dialectique hégélienne et formalisation ») et par A. Doz (pour la 2<sup>e</sup> partie : « Usage et abus du mot "dialectique" »), rassemble et enrichit les travaux que Dubarle a déjà consacrés à la confrontation des principes de la dialectique hégélienne avec les données contemporaines de la formalisation, publiés respectivement dans la *Revue Epistémologie sociologique* (1<sup>er</sup> semestre 1969, n° 7, éd. Anthropos) et dans le recueil *Hegel et la pensée moderne* (collection « Epiméthée », éd. P. U. F. 1970). Il les rassemble dans sa 2<sup>e</sup> section, en présentant une formalisation de la structure commune que Dubarle déchiffre à travers les différents « moments » du concept. Il les enrichit dans sa 1<sup>re</sup> section d'une analyse exhaustive des critiques, produites dans la *Science de la logique*, à l'égard des mathématiques, au nom de la vérité dialectique du concept.

Car cette entreprise risque fort de passer pour une gageure provocatrice, sinon pour un paradoxe, de quel que camp retranché qu'on la regarde : du côté de la dialectique, comme du côté de la logique formelle. Or c'est à cette apparente antinomie que s'attaque Dubarle dans sa 1<sup>re</sup> section : toute la *logique spéculative* s'élabore en s'opposant à la *logique formelle*, comme la *raison* à l'*entendement*. C'est là son premier mérite.

Comme le note Dubarle, c'est l'*idéal de la formalisation*, tracé par

Leibniz et récusé par Hegel, qui précède à l'évolution des sciences logico-mathématiques. Mieux, c'est d'abord en réactivant contre le cartésianisme l'exigence déductive de la syllogistique aristotélicienne, que Leibniz formera spéculativement le projet d'une *Mathématique universelle*, que rempliront effectivement Frege, puis les *Principia Mathematica* de Whitehead et Russel. La logique est donc sortie de sa stagnation relative depuis Aristote (évoquée par Kant) en s'incorporant les techniques de la mathématique, afin de mieux éprouver la rigueur des principes de cette dernière, soumis à rude épreuve par les paradoxes qu'impliqua la naissance de la théorie des ensembles à la fin du 19<sup>e</sup> siècle.

A l'issue de l'analyse rigoureuse du refus hégélien de la formalisation, Dubarle distingue légitimement deux types d'objections :

- les unes à l'égard des êtres mathématiques proprement dits ;
- les autres à l'égard des principes de la logique classique.

Etant donné qu'à l'exception de Leibniz, dont l'œuvre est précisément restée méconnue des logiciens, jusqu'à la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, logique et mathématique connaissent chacune un développement autonome.

Hegel attribue trois caractères principaux aux êtres mathématiques de son temps, principalement les éléments du calcul infinitésimal :

a) la *finitude* épistémologique, dénoncée comme le « mauvais infini », au nom de l'infini du concept critique que Dubarle juge compatible avec le point de vue impliqué par la refonte cantorienne de l'édifice mathématique.

b) la *fixité*, qui contredit l'*énergie* vitaliste, propre à la doctrine du Concept, sur quoi Dubarle passe rapidement.

c) l'*extériorité* ; objection centrale selon Dubarle, ce qui montre l'enjeu épistémologique qu'il reconnaît à la dialectique sur le terrain des sciences sociales.

— La critique hégélienne de la logique classique porte massivement sur deux points :

a) la transformation de la portée du principe d'identité ou de non-contradiction et la récusation corrélatrice de la forme canonique de toute l'apophantique traditionnelle : le *jugement* « S est P ». Critique elle aussi compatible avec la révolution logique qu'apportera l'introduction des concepts de *fonction* et d'*argument* (Frege-Russel).

b) la dichotomie philosophique du sujet et de l'objet, qui sort du cadre explicite de l'analyse de Dubarle.

Fort de compatibilités induites du développement des disciplines logico-mathématiques postérieur à Hegel, et conscient de l'enrichissement virtuel du champ des opérations logiques par la logique dialectique, pensant enfin probablement aux travaux de l'école de Piaget sur les logiques *naturelles*. Dubarle consacre sa 2<sup>e</sup> section à la présentation d'un formalisme apte à représenter la syntaxe qui gouverne la logique hégélienne du concept.

Ce travail repose sur un postulat et deux principes :

a) le postulat, d'ailleurs énoncé par Dubarle lui-même : quelle que soit la polysémie de la langue hégélienne (revendiquée par Hegel), comme toute langue, elle est d'abord une instance de communication, dont la rationalité dépend bon gré mal gré d'un régime logico-mathématique.

b) 1<sup>er</sup> principe : la logique hégélienne est une logique des concepts, non des jugements, donc on comprend à la fois l'insuccès des essais de formalisation antérieur fondés sur le calcul propositionnel et le recours par Dubarle à l'algèbre hooléenne des termes.

c) 2<sup>e</sup> principe : pour faire fonctionner une algèbre de Boole, il faut découvrir dans le texte hégélien l'équivalent du terme nul (ou vide = 0).

Grâce au livre de D. Dubarle, on se trouve en mesure de caractériser formellement la dialectique hégélienne et de faire lever le discrédit aveugle que la pratique logico-mathématique avait jeté sur la pensée hégélienne. Au moins un pont est-il jeté entre les deux campements.

P. J.

(Editions Larousse, collection « Sciences humaines et sociales »).

## J. Dietzgen

### L'essence du travail intellectuel humain

En publiant *L'essence du travail intellectuel humain* (J. Dietzgen, 1869), les éditions « Champ libre » viennent de mettre à la disposition du public français l'un des textes-clés de la philosophie marxiste. Disons même que la genèse de cette philosophie ne saurait être pleinement reconstituée si l'on néglige de prendre en compte l'œuvre théorique de Dietzgen. De celui-ci on sait habituellement, qu'ouvrier autodidacte, il découvrit indépendamment de Marx et même de Hegel, les principes fondamentaux de la dialectique matérialiste (Cf. Engels : *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*). On sait déjà moins qu'il est l'inventeur du mot « matérialisme dialectique », mot qu'il emploie pour la première fois en 1887 dans le chapitre 3 de sa brochure *Excursion d'un social-démocrate dans le domaine de la théorie de la connaissance*. Mais le principal intérêt de *L'essence du travail intellectuel humain* est de mettre en évidence l'influence (généralement méconnue) de Dietzgen sur l'évolution philosophique de Marx et d'Engels.

Pour mesurer l'exacte signification de cet ouvrage, il faut d'abord se reporter à la lettre que Dietzgen fait transmettre à Marx, le 7 décembre 1867 (Cf. *Lettres à Kugelmann*, p. 77-78), lettre dans laquelle il énonce deux thèses importantes.

a) « Je lis entre les lignes de votre livre » — il s'agit du *Capital* — « que votre économie fondamentale suppose une philosophie fondamentale » et b) « le fondement de toute science réside dans la connaissance du processus de pensée. »

*L'essence du travail intellectuel humain*, c'est avant tout le développement de ce programme, c'est-à-dire la tentative de construire une science de la pensée qui puisse, en fondant théoriquement la « pratique instinctive » des savants « rendre sûre la démarche de la conscience » (p. 121). Sans entrer dans le détail parfois confus des analyses de Dietzgen, soulignons que, pour lui, la constitution de cette nouvelle science suppose la fin de la philosophie classique et de ses tentatives de définir *a priori* les lois de la nature ou de l'histoire ; ce qui n'implique évidemment pas qu'on doive négliger les noyaux positifs que la philosophie classique a su élaborer : en effet, « par sa négation de la sensibilité, par son effort pour séparer la pensée de tout donné sensible (...) la philosophie a mis à nu, plus que toute autre connaissance, la structure de l'esprit ». Reste que la connaissance scientifique de la pensée et de ses lois générales suppose l'abandon de toute méthode « spéculative » et la mise en chantier d'analyses « inductives » et « empiriques ». Ce faisant, elle seule permet de surmonter l'unilatéralité des « deux camps », l'idéalisme et le matérialisme, dont « l'antagonisme » « traverse, pareil à un fil rouge, les ouvrages de la science » (p. 130). « L'opposition des deux camps, en effet, tourne autour de l'incompréhension du rapport entre notre raison et l'objet, la matière qui lui sont donnés » (p. 131). Précisons que le matérialisme ici visé, est le matérialisme classique et sa forme vulgarisée par Büchner, et non pas le matérialisme moderne d'essence scientifique. Cette critique combinée de l'idéalisme (qui a su néanmoins analyser le « côté actif » du processus de pensée) et de l'ancien matérialisme ne peut évidemment manquer d'évoquer les célèbres analyses que même Engels dans son *Ludwig Feuerbach*, analyses qui reprennent parfois jusque dans leur formulation les énoncés de Dietzgen.

La place manque pour rendre compte entièrement de cet étonnant ouvrage. Il faudrait pouvoir analyser ici les développements de Dietzgen sur les catégories dialectiques (cause/effet ; essence/apparence, etc.) ou sur la « raison pratique ». Terminons donc simplement en reprenant les termes de la remarquable préface d'Anton Pannekoek, « L'étude approfondie des écrits philosophiques de Dietzgen est un outil essentiel et indispensable pour comprendre les œuvres fondamentales de Marx et Engels. »

J.-C. M.

(Traduit de l'allemand par Michel Jacob ; 216 pages ; Editions Champ libre, 26 F.)

## Anthologie de nouvelles bulgares

Ce recueil d'œuvres signées par une dizaine d'auteurs couvre près d'un siècle de nouvelles en Bulgarie. Il permet, dans la variété des préoccupations et des styles, de reconnaître les deux

versants propres aux novellistes de ce pays. On trouve d'abord les « classiques » tels Ivan Vazov et Elina-Peline, dont le réalisme est alimenté par les aspirations d'indépendance et de liberté nées de l'époque du Réveil national. Au terme de cinq siècles de joug étranger, la Bulgarie conquiert le droit d'être elle-même. Humilié par le Turc, spolié par le notable « tchorbodji », commerçant ou propriétaire foncier acquis à l'idéologie du dominateur, le paysan salue le « grand frère Ivan » qui, à l'issue d'une guerre de deux années, écrase l'armée ottomane et sonne le glas de l'Empire. Mais l'étincelle de la liberté n'avait jamais vraiment cessé de luire dans la conscience du peuple, galvanisé par les justiciers « haidouks », moralement soutenu par ces foyers de culture que constituaient les monastères, éveillé enfin par les exemples de Levsky et de Hristo Botev.

En rendant les couleurs de son pays profané et sa langue — qui n'avait jamais été perdue, mais défigurée — à ceux de sa race, Vazov exprime, à travers l'épopée de la lutte pour l'autodétermination, la soif de terre du peuple paysan.

Mais si Vazov apporte le sens d'une époque et campe passionnément le sort et la dignité des humbles — on songe au Hugo des *Travailleurs de la mer* — Peline s'applique à saisir la psychologie, les mœurs d'une population surtout ancrée dans les villages. Il sélectionne ses modèles et les laisse agir selon leur pente. Fagonné au creuset des traditions païennes, modelé par la pratique des rapports de seigneurs à esclaves, le villageois tient le devant de la scène, ridicule et émouvant, emporté et rusé, truculent et grossier.

Puis vient Stamatov qui, avec sang-froid, enregistre les us et coutumes du petit monde de la bourgeoisie citadine, vaine et cupide, dont chaque geste est déjà hypothéqué par l'argent. A la curiosité de Stamatov répond, en un certain sens, Yordan Yovkov dont les textes ont la condensation, la couleur et la saveur du conte. A partir de faits réels, il sait tirer des résonances fluides qui font songer à la poésie orale des siècles où la flamme de la langue était conservée vivante par le seul folklore.

Anguel Karaliitchev et Ilia Volene ont plus d'un trait commun. Le premier rejoint l'esprit du merveilleux cher au conteur populaire, tour à tour tendre et violent. Il se rattacherait plutôt au chant yovkovien alors que le second se reconnaît dans le rythme chaloupé d'un Stamatov porté à la nostalgie.

Avec Svétoslav Minkov, la nouvelle amplifie son registre. Lui aussi puise dans le quotidien pâture à sa mesure, quotidien qui est celui d'une bourgeoisie mesquine et ambitieuse, mais dont les ressorts sont rouillés un demi-siècle seulement après la paix de San Stéfano (1878). Un style nerveux, un humour qui sait ménager ses effets, lui permettent de rester étranger aux personnages et aux événements qui les agitent. Ses héros sont ainsi gravés à l'acide et atteignent presque à la caricature. Ils se débattent, engluisés dans un espace mental limité à leurs intérêts immédiats.

Reste Jordan Raditchkov formé par le régime socialiste (né en 1929) dont l'écriture serrée et le sentiment moderne continuent à agir dans la veine réaliste. Il est toutefois à remarquer que le regard est souvent chargé de mélancolie et qu'il se plaît moins à observer les événements que les hommes qui les font. En cela il reste proche d'Emilian Stanev, de la génération qui le précède, clinicien de la vie de province où le gris dilue le peu de volonté et de passion de l'univers petit-bourgeois.

(Éditeurs français réunis. Paris, 1972.)

L. C.

## Dans la collection "La Petite Sirène"

Jean Rousselot et Pierre Albert-Birot viennent d'enrichir la collection « La Petite Sirène » aux E. F. R. Dans *A qui parle de vie* Jean Rousselot rassemble des poèmes qui sont parmi les plus poignants qu'il ait écrits. Poèmes de la douleur, de la souffrance physique, en face du monde et de l'amour. Poèmes d'une précision quelquefois presque clinique, étroits, réduits, devant la profusion des merveilles, des éléments, des bêtes et des hommes. La beauté est que Jean Rousselot n'efface l'un par l'autre. La mort, appelons-la par son nom ne se sépare pas de la vie. Et que la vie est d'abord l'être aimé.

« Tes lèvres à tout faire  
Même la charité »

et plus loin :

« Que pourrait contre nous la mort  
Hormis nous foudroyer tous deux  
Et ce ne serait pas mourir

Puisque nous flamberions ensemble. »

« Cher Jean Rousselot ! Qu'on nous pardonne notre retenue. Il est des poèmes où nous ne voulons pas le croire, mais il nous y contraint, et nous sommes nombreux qui disons avec lui :

« Aujourd'hui encore j'ai eu ma

[proverde

Tu vis

Arbres m'épaulent  
Mots me viennent

Il y a du feu dans ma tombe. »

Tant est juste, mot après mot, la transfiguration, le passage de soi à l'autre.

Quel est l'un des plus jeunes d'entre nous ? Pierre Albert-Birot ! Lissons avec lui *Le Pont des Soupirs* suivi de *Dix sonnets et une Chanson* suivis d'*Izis*. Il semble, le malin, qu'il soit là, ou mieux, que nous nous penchions par-dessus son épaule. Quoi de plus beau pour un poète que ce clin d'œil, cette émotion qui s'esquive ?

« Poésie

Poésie

Sieds-toi là

Et causons. »

Il est à l'aise où qu'il soit, Albert-Birot. Rien de crispé, rien qui sonne à-côté, mais le souffle le plus chaleureux :

« Mais quand même on est fier à  
[l'heure où le soir tombe  
Que l'horizon vous soit comme un  
[collier au cou. »

Lui aussi sera allé « de l'horizon d'un homme à l'horizon de tous ». Avec quelle discrétion ! mais on n'a pas fini de parler de lui.

Eh bien ! dira-t-on, n'y a-t-il que les livres que nous aimons ? En voici un, entre Georges Bataille et beaucoup de choses qui s'écrivent aujourd'hui, mais qui me trottent, tant la sincérité perce sous certaines conventions. Mais la sincérité ? Tant la langue trie ce qu'on entend ces jours-ci en poésie. Quelque chose de semblable mais quelque chose d'autre. *Le chien médiéval* de Patrick Rousseau chez Guy Chambellan.

B. V.

## Erratum

A propos de la note de lecture parue dans le numéro 63 de *La N. C.* sur le livre de E. R. Leach *Les Systèmes Politiques des Hautes Terres de Birmanie* : cette note signée des initiales M. A. a été écrite par Marc Abelès, non par Michèle Alten comme cela a été indiqué au sommaire.

## Les Éditions sociales signalent

### Histoire littéraire de la France

Tome 1 : des origines à 1600 — 414 pages : 40 F

Tome 2 : de 1600 à 1715 — 496 pages : 30 F

Tome 3 : de 1715 à 1789 — 624 pages : 30 F

Tome 4 : de 1789 à 1848

Première partie — 688 pages : 40 F

Deuxième partie — sous presse : 40 F

### La pensée utopique de William Morris

Thèse présentée par Paul Meier — 864 pages : 90 F

## Crise de la société, Églises et Union populaire

par  
Antoine  
Casanova

32 pages 3 F

passer  
vos commandes  
à

## La Nouvelle Critique

29, rue du 4-Septembre  
Paris-2<sup>e</sup>

à l'aide  
du bon récapitulatif  
placé en page 1  
de ce numéro

# Art présent

## Monsieur Pompidou saisit par le doute...

Le président de la République trouvait opportun, le 17 octobre 1972, de se faire interroger publiquement « sur l'art et l'architecture » par un journaliste du *Monde*. Quelle pouvait être sa motivation principale ? Aucune mesure positive n'est annoncée dans l'entretien et les réponses données n'ont pas un contenu informatif surprenant : on continuera de construire des tours à la Défense et ce n'est pas un jury qui décidera de la solution monumentale qui fermera la perspective au-delà de l'Arc de Triomphe de l'Étoile ; propos nègre-blanc sur la conversation de Paris. D'un côté, il faut « bien entendu » préserver le Paris historique ; de l'autre, « il faut aussi construire et pas seulement à des fins pratiques ». « Je n'y vois pas de contradiction » ; confirmation de la construction de l'ensemble Beaubourg. Le président veut faire évoluer le goût français, trop conservateur selon lui ; il ne saurait être question de créer un « style majoritaire » ; mais, la France se transformant actuellement dans tous les domaines, « pourquoi n'y aurait-il pas un lien avec les arts » ? Le président est, dans l'ensemble, vivement intéressé par l'art contemporain ; il a voulu l'« Expo 72 », mais ce n'est pas lui qui a choisi les exposants. Le responsable de l'exposition (F. Mathey) a trop accordé aux « formes d'art brutales ». Cela explique les réactions de certains visiteurs. Mais ces provocations sont significatives d'une difficulté d'adaptation de l'homme au progrès et en dernière analyse, d'une crise de civilisation ; enfin, l'Etat n'a qu'un rôle à jouer : donner des moyens

aux créateurs et laisser faire.

Cette déclaration est d'orientation essentiellement défensive. Le président de la République l'a faite pour répondre aux nombreuses objections soulevées par la construction des tours de la Défense. Un certain nombre de protestations avaient des motivations esthétiques avouées : les tours apparaissent dans la perspective qui commence à l'Arc de triomphe du Carrousel. A coup sûr, ce problème esthétique a sincèrement indigné des Français et des étrangers qui aiment Paris. Il a servi aussi d'amuse-lecteurs à toute une partie de la « grande presse » dont le rôle est d'éviter que les vrais problèmes soient posés. Cependant la question n'était pas au fond de savoir si les tours en général sont belles ou non, utiles ou non — sujet sur lequel le président de la République disserte complaisamment — mais de savoir si un centre d'affaires réservé aux grandes firmes nationales et internationales devait être implanté à la Défense. A cette question la réponse pour G. Pompidou est naturellement oui ; son argument n'en est pas un : tous les gouvernements depuis 1956 ont appuyé le projet. Dix-sept ans de gouvernements de troisième force, de droite, cela n'implique à aucun moment que les intérêts des travailleurs de la région parisienne aient été pris en considération !

On aurait pu poser des questions mieux conçues, plus critiques au président de la République — mais il n'aurait pas admis d'y répondre ! Mais on peut constater que, même à un genre de questions fort indirectement gênantes, il ne répond pas réellement. Interrogé, à partir de l'affaire de la perspective Carrousel-Défense, sur la qualité du « cadre de vie » des Français, on peut constater que la majeure partie de sa réponse porte sur des débats esthétiques oiseux. La démarche de G. Pompidou consiste à brouiller les problèmes, politiques, dont son gouvernement est responsable au profit de considérations agressivement subjectives — mais nullement originales — par lesquelles il cher-

che à imposer un « discours du sujet-Pompidou ». Ce « sujet » est donné comme différent de l'homme d'Etat, mais son étalage de « goût » est exposé au profit de l'homme d'Etat.

Le détournement de questions politiques vers des débats esthétiques est systématiquement pratiqué par le président de la République qui use de même du brouillage d'un problème politique par l'irruption dans le champ considéré d'un débat — d'une « querelle » — esthétique formel mais pas innocent.

Ainsi, parlant des tours qui écrasent le paysage urbain, le président glisse vers un relativisme prudent (cela dépend... de la conception, de la décoration, etc.) puis introduit, superbement, l'incise « Oserai-je dire que les tours de Notre-Dame sont trop basses ? ». Un débat sophistiqué s'amorce entre Georges et Pompidou, la vraie question est perdue de vue et le poisson noyé.

Appréciant l'architecture de notre temps, le président estime qu'« elle est loin d'être médiocre ». Soit. Et enchaîne : « Les usines modernes sont d'une grande beauté à côté des affreuses usines du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du siècle. » L'esthétique appliquée à l'industrie — bâtiments ou produits — s'est développée au XX<sup>e</sup> siècle, entre les deux guerres, c'est vrai. Même si la « beauté » d'une usine est reconnue par ceux qui y travaillent, cela ne change pas grand-chose à leur mécontentement légitime d'y travailler dans les conditions que l'on connaît et pour le profit de quelques-uns.

Autre exemple des détours présidentiels : il s'agit d'apprécier la qualité architecturale des habitations. Ici G. Pompidou procède en trois temps : « Il existe des maisons individuelles de luxe qui sont fort belles. » Mais on construit en France 500 000 logements par an (il s'en félicite). « Voilà ce qui crée le problème. » Avons-nous saisi le divorce entre la qualité et la quantité, tarte à la crème — non innocente encore — de l'idéologie dominante ? Ou le problème du prix, et donc de l'inégalité de moyens entre Français ? Enfin, déclare le président, « il y a le prix ». Approchons-nous d'un problème sérieux ? Voir ! Les H.L.M., nous affirme le président, sont faits de matériaux médiocres, sur plans généralement médiocres ; ils sont donc souvent laids. Mais, ajoute-t-il aussitôt, les ensembles de « grand standing » construits en meilleurs matériaux, ne sont pas plus réussis. Moralité, la qualité architecturale est indépendante du prix. Si nos maisons sont « laides » la responsabilité en incombe donc aux architectes. Problème de formes ! Les entités beau et laid se distribuent donc librement et indépendamment de tout contexte. Comme pour les tours, « c'est un problème de réussite architecturale, non de principe ». La balle est renvoyée dans le camp des créateurs.

On demande ensuite au président si son intérêt pour les problèmes artistiques s'intègre dans le cadre d'une ligne politique. Sa réponse est dilatoire, comme précédemment, et c'est au moyen d'une référence culturelle qu'il brouille de nouveau les cartes. Il distin-

gue un sens courant de « politique » (connoté par lui-même avec la majorité) et un sens élevé, suivant lequel la « puissance » débouche sur la « grandeur » (ici, retour du leit-motiv gaullien...), ce qui nous reconduit devant le dépliant culturel rebattu et historiquement sans valeur des « grandes époques de l'art » : Athènes-de-Périclès, Rome-d'Auguste, et de-Jules II, France-de-Louis-XIV, etc. Le président a simplement allongé la liste, surtout du côté français. Qu'il nous assène la traditionnelle théorie idéaliste des correspondances historiques sous la forme : « Toutes les grandes époques artistiques sont des époques de prospérité économique et souvent de puissance politique » n'aurait guère de sens si derrière les innocentes références culturelles ne se profilait une conception tout à fait antidémocratique des motivations et mécanismes d'une politique artistique, en gros celle du mécénat, ou du despotisme éclairé. C'est un pouvoir fort et personnalisé qui convient au développement des « arts », dans la prospérité économique, de qui, sinon des classes dominantes, mais cela n'existe pas pour G. Pompidou ! De ces propos se dégage bel et bien un désir nostalgique de diriger autant que faire se peut. Un désir nostalgique d'homme d'Etat, source d'agissements ambigus et contradictoires.

Malis justement, et le président le ressent, il y a inadéquation entre les velléités de tutelle d'un pouvoir autoritaire et l'art tel qu'il se présente actuellement dans notre société. Le président, personnage très représentatif de l'idéologie et de la politique de la bourgeoisie, est fasciné par l'art contemporain, mais (car) pour lui, et pour la classe dominante, il n'a pas de sens. C'est ce que G. Pompidou entend par le qualificatif de « contradictoire ». « Art contemporain, art par essence contradictoire : strict comme les mathématiques, ou violemment lyrique, sincère jusqu'à l'impudeur ou insolent dans l'imposture, explosion de couleurs et de joie ou négation de tout, y compris de lui-même, il est toujours à l'affût du lendemain. N'est-ce pas l'image de notre monde ? »

On remarquera avec amusement que la théorie mécaniste du reflet est l'apanage de l'idéologie dominante et non des marxistes, que l'essence contradictoire (!) de l'art est confirmée comme intérieure à l'art, mais que toutes ces qualifications sont tirées d'autres domaines (références aux mathématiques, au lyrisme, à l'impudeur et à l'imposture). C'est-à-dire que la contradiction est dans l'esprit du président de la République, de la classe dominante qu'il représente pour ainsi dire doublement, et qu'elle est *subie*.

Conformément au fonctionnement de l'idéologie ce qui est ressenti par la classe dominante est attribué au « monde » et à « l'homme », de manière à évacuer les concepts de classe et de lutte des classes. Cela est si vrai que revenant à propos de l'« Expo 72 » à une appréciation globale sur l'art contemporain le président cherche de nouveau à détourner de son camp toutes accusations possibles — et bien réelles. « L'art récent tend souvent vers la lai-

deur systématique, vers une saleté agressive morale et matérielle. » Qui en est « responsable » ? « regardons autour de nous, jusque dans l'habillement et le comportement d'une partie de la jeunesse ». Cela pour se rassurer, les jeunes ont ceci de bon qu'ils vieillissent. Mais que la bourgeoisie n'ait pas l'avenir pour elle, qu'elle le sente échapper, nous avons de bonnes raisons de savoir pourquoi et nous travaillons à le lui arracher définitivement.

Il y a dans le monde, poursuit le président « un malaise, une crise de conscience ». « L'erreur de beaucoup, selon moi, est de s'imaginer que le problème est lié à la société dite libérale. S'il est lié à une forme de société, c'est à la société industrielle technique et scientifique, et le libéralisme n'a d'autre responsabilité que de permettre à ce malaise de s'extérioriser. Car le mal est dans l'homme qui se traduit par une réaction irrationnelle de recul et même de refus devant le progrès, un progrès que l'on réclame àprement par ailleurs et qu'on fait tout pour accélérer. » Le représentant de la bourgeoisie inquiète fait tout pour redistribuer les responsabilités *autour* des vrais responsables. Les artistes reflètent le malaise que le progrès fabriqué par les savants et les techniciens — soutenus par un pouvoir diligent (on fait tout pour accélérer) — engendre chez l'homme dont les craintes annulent les désirs. L'art et la science échappent du même coup à l'emprise des classes dominantes qui ne s'y reconnaissent plus. Une pierre au passage dans le camp socialiste, qui empêcherait le malaise général de se manifester. La société « dite » libérale, comme l'avoue savoureusement le président se caractériserait par son aptitude à laisser les contradictions s'exprimer. Admirons la trompeuse modestie de la bourgeoisie de 1973. En transparence on lit : nous ne sommes plus maîtres des contradictions, nous n'espérons plus les résoudre à notre profit, l'idéologie même du progrès — notre progrès — ne nous paraît plus maniable, nous ne pouvons plus nous identifier à la « science » et lorsque nous nous rejetons vers l'esthétisme, nous constatons que le miroir est brisé, nous ne pouvons plus contempler notre image, et les éclats nous sautent à la figure.

Ainsi, le prince qui nous gouverne est pessimiste. Il n'envisage même pas de suivre une politique artistique puisque, constatation fine, on ne peut, avec les artistes, « bien employer son argent ». Il faut que l'Etat s'intéresse à l'art, si cela ne fait pas de bien cela ne fait pas de mal. Nous n'inventons pas cette formule puisque les derniers mots du président sont « en tout cas cela ne peut nuire ».

Une chose au moins est claire : le pouvoir, la bourgeoisie en 1973 se battent en retraite. Ce qui, certes, n'empêche pas les interventions autoritaires, les pressions de toutes sortes, la désorganisation des créateurs, tout à la fois détournés au service du profit sous toutes ses formes et statufiés dans leur « différences radicales » par l'idéologie dominante en toutes ces instances.

J.-P. C.

## La démocratie socialiste en U.R.S.S. après le 24<sup>e</sup> Congrès du P.C.U.S.

par Francis Cohen

Une plaquette de 40 pages : 3 F

En vente aux  
Editions de la Nouvelle Critique  
20, rue du 4-Septembre, Paris 2<sup>e</sup>, tél. : 073-78-75

Consulter l'encart (Page 1)

# Recherches Internationales



à la lumière du marxisme

Parmi les anciens cahiers  
nous vous recommandons



N° 20/21 (1960)  
France : 12 F  
Etrang. : 13,50 F



N° 48 (1965)  
France : 9 F  
Etrang. : 10,50 F



N° 60 (1969)  
France : 9 F  
Etrang. : 10,50 F



N° 61 (1969)  
France : 9 F  
Etrang. : 10,50 F



N° 62 (1970)  
France : 9 F  
Etrang. : 10,50 F



N° 63/64 (1970)  
France : 18 F  
Etrang. : 20 F



N° 65/66 (1971)  
France : 18 F  
Etrang. : 20 F



N° 67 (1971)  
France : 9 F  
Etrang. : 10,50 F

Passez vos commandes :

aux Editions de La Nouvelle Critique  
29, rue du 4-Septembre, 75002 Paris  
C. C. P. Paris 6956-23

Recherches  
Internationales  
à la lumière du marxisme

**LE FASCISME  
HITLERIEN**  
ETUDES ACTUELLES

n°69-70  
4/1971-1/1972

N° 69/70  
France : 15 F  
Etranger : 18 F

Recherches  
Internationales  
à la lumière du marxisme

**LE FASCISME  
ITALIEN**  
HUIT LEÇONS  
DE PALMIRO TOGLIATTI

n°68  
3<sup>e</sup> trimestre 1971

N° 68  
France : 9 F  
Etranger : 10,50 F

## Problème n° 2

Sam Loyd

« L'Illustration » 1867



Blancs : Ra8, Dg1, Td7, Th4, Ce4, Cg2, Ff1.  
Noirs : Rf3, Tc3, Tf5, Fe1, P : d 2.

**Les Blancs jouent et font mat en deux coups.**

### Étude n° 2

R. Réti

« Bohemia » 1923

**Les Blancs jouent et gagnent**

Blancs : Re5, Tc1, Fh6.  
Noirs : Ra2, P : b 3.

### Partie n° 2

Joué au tournoi international de Tallin (Estonie), mars 1973

Blancs : Timman

Noirs : Tahl

1. d2-d4 (Début de pion Dame).  
1... Cg8-f6; 2. c2-c4, e7-c5 (ou bien 2... e6; 3. Cc3, Fb4 et l'ouverture prendra la forme de défense Ninzo-Indienne).

3. d4-d5 (sur la réplique 3. d × c5, les Noirs non seulement égalisent le jeu, mais ils prennent même l'initiative. Ainsi 3... Da5 +, regagne le pion sans grande difficulté, mais 3... e6; est une suite encore meilleure, car les Blancs en défendant le pion c5 créent des affaiblissements inutiles dans leur position. Si 9. b4, a5; 5. Fd2 [sur 5. Da4, b6; 6. c × b6, F × b4 +, 7. Fd2, D × b6; les Noirs sont bien], 5... a × b4; 6. F × b4, F × c5; 7. F × c5, Da5 +, 8. Dd2, D × c5, et les Noirs dominent).

3... g7-g6 (un autre schéma familier est 3... d6; ensuite e6 ou e5).

4. Cb1-c3, Ff8-g7; 5. e2-e4, d7-d6 (nous retrouvons de nouveau la défense Est-Indienne, mais la variante est tout autre que dans la partie n° 1, Liebert-Tahl).

6. Cg1-f3, 0-0; 7. Ff1-e2, e7-e5 (grâce à cette poussée thématique les Noirs développeront leurs pièces dans de bonnes conditions).

8. 0-0, Cf6-e8 (manœuvre familière préparant la poussée f5).

9. Cf3-e1 (les Blancs neutraliseront l'avance de pion adverse par le coup symétrique f4).

9... Cb8-d7; 10. Ce1-d3, f7-f5; 11. f2-f4, Dd8-e7 (menace 12... f × e4; 13. C × e4, e × f4; et les Noirs gagnent un pion; car le Ce4 est en prise).

12. e4 × f5, g6 × f5 (remarquons d'une certaine analogie, avec la partie n° 1. Chaîne de pions d6-e5-f5, et la colonne « g » ouverte qui favorise grandement le plan d'attaque des Noirs).

13. Rg1-h1 (le Roi blanc grâce à ce coup préventif cherche un abri).  
13... e5-e4; 14. Cd3-f2, Fg7 × c3 (Tahl a des idées originales et il évite à jouer d'une manière routinière. Il donne le Fou fort contre le Cavalier, en empêchant ainsi le contre-jeu adverse aussi bien dans le centre, que sur l'aile Dame).

15. b2 × c3, Cd7-f6; 16. Fe1-e3, Rg8-h8; 17. h2-h3, Tf8-g8 (les Noirs préparent une position d'attaque idéale).

18. Dd1-d2, Ce8-g7; 19. Cf2-d1 (les pièces blanches s'entretiennent dans leur mouvement défensif).

19... Cg7-h5 (menace 20... Cg3 +, et 21... C × f1, avec gain de matériel).

20. Fe2 × h5, Cf6 × h5; 21. Fe3-f2 (pare la menace sur g3).

21... Fe8-d7; 22. Ff2-e1, Ta8-f8; 23. Cd1-e3, De7-f6; 24. Rh1-h2, Df6-h6 (menace 25... C × f4).

25. g2-g3, Tf8-f6; 26. Tf1-g1, Tf6-g6 (après avoir provoqué les nombreux affaiblissements dans la position ennemie les Noirs passent à la phase d'exécution et menacent 27... C × f4; 28. g × f4, T × g1).

27. Tg1-g2 (si 27. Ff2, C × f4, 28. g × f4, D × f4 +, 29. Rh1 [29. Fg3, T × g3; 30. T × g3, D × g3 +, 31. Rh1, D × h3 +, 32. Dh2, D × e3 les Noirs gagnent], 29... Df3 +, 30. Rh2, f4; 31. Cg4, F × g4; 32. T × g4, T × g4; 33. h × g4, D × g4 et menace 34... Dg2 mat, ou 34... Dh5 mat).

27... Ch5 × f4 (menace 28... D × h3 +).

28. g3 × f4, Dh6 × f4 +, 29. Rh2-g1, Df4-f3; 30. Dd2-f2 (les Blancs ne peuvent plus éviter l'effondrement).

30... Df3 × h3; 31. Ta1-b1, f5-f4; 32. Tb1-b2 (si 32. Cf1, T × g2 +, 33. D × g2, Dg2 mat).

32... f4-f3 (suite plus énergique que la prise sur e3).

Les Blancs abandonnent.  
Car 33. T × g6, T × g6 +; 34. Cg2, e3; 35. Dc2, Ff5 (ou f2 +), 36. D × f5, T × g2 +, 37. T × g2, D × g2 mat.

### Solution du problème n° 1 Wurzburg

Blancs : Rb3, Da7, Td2, Ff1;  
Noirs : Rc6, Pd6; mat en deux coups.

Dans une composition, quand le nombre de pièces ne dépasse pas sept, on dit que c'est une miniature.

En analysant la position nous

remarquons que le Roi noir ne peut pas bouger. Si les Noirs jouent en premier, ils ne peuvent faire d'autre coup que 1... d5; et après cette poussée de pion les Blancs ne peuvent pas répondre par un mat immédiat.

La clé est 1. Te2!

Ce coup inattendu donne deux cases de fuite au Roi. Pas de menace de mat, mais à leur tour, les Noirs sont obligés de jouer et affaiblissent leur position. Ainsi donc c'est un blocus (après la clé).

Si 1... Rb5; 2. Tc2 mat.

Si 1... Rd5; 2. Fg2 mat.

Si 1... d5; l'autoblocage sur d5 permet 2. Te6 mat.

### Solution de l'étude n° 1 Moravec

Blancs : Rd1, P : d5, e4;  
Noirs : Rc7, Pf7; Les Blancs gagnent.

Un pion de plus dans une finale est un avantage considérable. Et pourtant il est difficile de forcer le gain dans cette position. Examinons d'abord la continuation la plus plausible.

Si 1. Rd2?; Rd6; 2. Rd3, f5; 3. Rd4 (si 3. e × f5, R × d5 nulle), 3... f × e4; 4. R × e4 (une position de nulle typique. Le Roi adverse est devant le pion en l'empêchant de se transformer en Dame), 4... Rd7; 5. Re5, Rc7; 6. d6 +, Rd7; 7. Rd5, Rd8! (la seule réponse valable. Grâce à la règle de l'opposition on ne peut pas forcer le gain).

Si 8. Rc6, Rc8 (les Noirs, en plaçant leur roi face au roi adverse tiennent l'opposition), 9. d7 +, Rd8; 10. Rd6 et la partie est nulle car les Noirs sont pat.

Ou bien la variante symétrique : si 9. d7 +, Rd8; 10. Rd6, et de nouveaux les Noirs sont pat.

Le chemin de la victoire est fortement joli!

1. Rd1-e2, Rc7-d6; 2. Re2-f3, Rd6-e5; 3. Rf3-g4!, f7-f6 (sur 3... f5 +, la réponse 4. e × f5 gagne. Naturellement la prise de pion blanc est mauvaise. 3... R × e4?, 4. d6, f5 +, 5. Rh3!, f4; 6. d7, f3; 7. d8D — promotion de Dame — 7... Re3; 8. Dd1, f2; 9. Rg2 et les Noirs gagneront rapidement le pion f). 4. Rg4-h5! (le trajet d'h5 avec le Roi est une manœuvre jolie et subtile). 4... f6-f5 (si 4... Rd6; 5. Rg6, Re5; 6. d6, R × d6; 7. R × f6, Rd7; 8. e5, Re8; 9. Re6! les Rois sont de nouveau face à face, mais maintenant ce sont les Noirs qui ont le trait et ils perdent l'opposition. Par exemple : 9... Rf8; 10. Rd7, Rf7; 11. e6 +, etc., gagne). 5. d5-d6, Re5 × d6; 6. e4 × f5, Rd6-e7; 7. Rh5-g6, Re7-f8 (si 7... Re8; 8. Rg7 gagne). 8. Rg6-f6 les Blancs gagnent.

Car les Noirs ont le trait et ils perdent l'opposition en permettant ainsi aux Blancs de valoriser leur pion. Ensuite le mat par R et D, contre R seul ne pose plus aucun problème.

F. Molnar

## La nc signale

**Un roman de science-fiction soviétique, « il est difficile d'être un dieu »,** par Arkadi et Boris Strougatski (*Denoël, collection « Présence du futur », 8,20 F.*)

**Un roman traduit du polonais,** par Jean-Yves Ehrel, *Retour à la vie*, de Jan Paradowski : une communauté de hasard, rassemblée par la guerre, vit les heures dramatiques de la Libération (*E.F.R., 24 F.*)

**Le philosophe marxiste vietnamien Tran Duc Thao** publie trois *Recherches sur l'origine de la conscience* (1. Le mouvement de l'indication comme forme originaire de la conscience. 2. Le langage syncrétique. 3. Marxisme et psychanalyse : les origines de la crise oedipienne) (*Editions sociales, collection « Ouvertures », 15 F.*)

**Le numéro de mars d'« Europe » :** une série d'articles sur le 500<sup>e</sup> anniversaire de Copernic ; et 28 poètes qui écrivent, sur l'initiative d'Eugène Guillevic, Jac-

ques Gaucheron et Jean Marcenac leur contribution à la campagne du Programme commun (15 F.)

**De Pier Paolo Pasolini,** qu'on connaît fort mal, en France, comme écrivain, un recueil de *Poésies* (1953-1964), en édition bilingue, choisies, avec son accord, parmi trois de ses livres (*Le Ceneri di Gramsci, La Religione del mio tempo, Poesia in forma di rosa*). Poésie autobiographique, directe, fort éloignée de celle de Montale ou Ungaretti, et très éclairante quant au rapport de l'auteur à la politique, à la religion, au cinéma, à la langue (*Gallimard, collection « Du monde entier », 28,10 F.*)

**Un « Classique du peuple »,** qui fait revivre un écrivain oublié, La Hontan (1666-1715 ?), dont l'œuvre participe à cette « crise de la conscience européenne » ouverte au tournant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Maurice Roelens donne une substantielle introduction (75 pages) à un texte de La Hontan, *Dialogues avec un sauvage* (*Editions sociales, collection*

« *Classiques du peuple* », 10,50 F.)

### L'anthologie de la littérature vietnamienne

publiée par les Editions de langue étrangère, de Hanoi, dont nous avions dit dans notre numéro 63 qu'elle était diffusée par *Maspero*, est en réalité diffusée par *Odéon Diffusion International*, 146, fg Poissonnière, 75481 Paris Cedex 10, à qui peut être commandé cet important ouvrage.

**Physique contemporaine et matérialisme dialectique,** par Eftichios Bitsakis : un livre qui ne s'adresse pas seulement aux initiés. Texte, légèrement modifié, d'une thèse de philosophie soutenue par l'auteur à l'Université de Paris-VIII<sup>e</sup> (*Editions sociales, 30 F.*)

**La réédition** en format de poche de *Luna-Park* (2<sup>e</sup> volume de *L'Age de Nylon*), roman d'Elsa Triolet (*Gallimard, collection « Folio », 3,80 F.*)

**L'impérialisme yankee** en action, hier et aujourd'hui : *Costa Rica de la fibuste à l'United Fruit* ; le point de départ de ce livre est un travail du Costaricain Francisco Gamboa G., traduit et adapté pour la publication française par Georges Fournial, Jean et Maris Laille (*Editions sociales, collection « Notre temps/Monde », 10,50 F.*)

**Jean-Pierre Debris et André Menras** témoignent : le 25 juillet 1970, ils avaient déployé le drapeau du F.N.L. en plein centre de Saigon ; durant plus de deux ans ils ont vécu dans les bagnes de

Thieu. Ils décrivent leur sort et celui de leurs frères vietnamiens dans un très beau livre : *Rescapés des bagnes de Saigon : Nous accusons*. Préface de Louis Martin-Chauffier (*E.F.R., 17 F.*)

**« Questions de poétique »,** recueil d'articles célèbres (mais souvent introuvables) de Roman Jakobson. On y trouvera des textes d'intérêt capital sur Maïakovskij Pouchkine, Baudelaire, Brecht, etc. (*Le Seuil, Collection « Poétique », 45 F.*)

**Un disque** enregistré par Hélène Martin à la demande de l'Union des femmes françaises pour le 30<sup>e</sup> anniversaire de la déportation à Auschwitz de 243 résistantes internées au fort de Romainville : *Un jour viendra couleur d'orange* (poèmes et chansons d'Eluard, Aragon, Marcenac, Supervielle, etc.) (*Disques du Cavalier, 31,70 F.*)

**Un romancier prolétarien,** vivant en R.D.A., Edward Claudius. On vient de traduire son livre de souvenirs *Années tourmentées* (*Denoël, 35 F.*)

**Du poète soviétique** Iliia Selvinski un recueil traduit et adapté par Eve Malleret et Jean Marcenac (*Collection « Poètes russes contemporains », édition bilingue, Gallimard, 18 F.*)

**Présenté par Pablo Neruda** un roman vénézuélien *Et retenez vos larmes*, de Miguel Otero Silva (*Calmann-Lévy 25 F.*)

**L'Algérie indépendante** et quelques-uns de ses problèmes dans un roman de Mohamed Dib, *Le maître de chasse* (*Le Seuil, 21 F.*)

## Le livre du mois aux Éditeurs Français Réunis

Moins l'infini

Anthony PHELPS

un volume 13 × 21,5, 220 pages ..... 22 F

Le premier roman du poète haïtien exilé, que la critique a salué comme l'une des plus grandes parmi les voix des Antilles

« **L'interdit est mon opéra** », texte de Lionel Ray, vers en hors-texte encadrant de la « prose » : « la longue métaphore du poème comme miroir ». (*Gallimard, 18 F.*)

**Le poète grec** Yannis Ritsos a écrit déportation à Léros (1967-68), 45 textes qui forment la 1<sup>re</sup> partie de son poème *Le Mur dans le Miroir*, suivi de *Ismère* (*Gallimard, 21 F.*)

**Paul Gillon dessine** des « bandes dessinées ». Il est parmi ceux qui ont rempli des pages de « Vaillant » (il y a vingt ans), de « Mickey » ou de quotidiens d'histoires d'explorateurs, de fibuste, d'aventures ou d'humour. L'exposition (à *La galerie*, rue Saint-André-des-Arts, jusqu'au 12 mai) comprend des planches originales de quelques-uns de ces dessins à l'origine de la bande dessinée française (« Naufragés du Temps », « Teva » (Mickey), « 13, rue de l'Espoir » (France-Soir), « Jérémie » (PiF), quelques illustrations de récits pour plusieurs journaux et des séries de croquis préparatoires.



**Philippe Sollers** poursuit sa trajectoire personnelle, avec *H*, texte de fiction (*Le Seuil, Collection « Tel quel », 20 F.*)

**Un supplément** au n° 53 d'*Action Poétique* consacré au Vietnam.

« **Éléments d'une sociologie du spectacle** », de Richard Demarcy, qui collabora naguère à *la N. C.* mais qui émet ici de vives critiques à l'égard de la démarche culturelle de notre parti. Brecht a bon dos... (*10/18, 10 F.*)

**Herbert Marcuse** expose ses vues (déjà bien connues mais ici un peu infléchies) sur la révolution : *Contre-révolution et révolte* (*Le Seuil, 18 F.*)

**Un roman péruvien**, ou plutôt la « chronique désespérément vraie d'un combat réel de paysans andins contre les grands propriétaires et une compagnie U. S. : *Roulement*

de *tambours pour Rancas* de Manuel Scorza (*Grasset, 23,90 F.*)

**Dans la collection** « Nouvelle histoire de la France contemporaine », un ouvrage de Maurice Agulhon : *1848 ou l'apprentissage de la République* (*Le Seuil, Collection Points-Histoire, 7,50 F.*)

**Une nouvelle revue trimestrielle** : *Dialectiques* dont les objectifs se dessinent au travers d'un premier numéro double : contributions, discussions sur tous les problèmes méthodologiques, épis-

témologiques, théoriques et philosophiques que posent des travaux aussi divers que ceux de G. Labica : « Enquête sur l'idéologie de l'égalité » — dans le fétichisme comme dans l'École du C. M. E. —, et R. Robin : « Transition, Etat et révolution française » ; ceux de J. T. Desanti : « L'épistémologie dialectique chez Hegel » ; ceux de J. M. Rey : « Parcours freudien, à propos de la bisexualité », et Cl. Normand : « L'arbitraire du signe », émergence scientifique et philosophie chez Saussure. (*Pour abonnements, envois et tous renseignements : David Kaisergruber, 77 bis, rue Legendre, 75017 Paris.*)

## LE PAVILLON

### Roger Maria Editeur

5, rue Rollin, 75005 Paris - Tél. : 326-84-29  
C. C. P. Paris 10.865.02

- Julien TEPPE  
**VOCABULAIRE DE LA VIE AMOUREUSE**  
(Avec un index analytique de 300 mots)  
Préface de Cecil SAINT LAURENT ..... 24,00 F
- Alain GAUSSEL et Jeannine GRINBERG  
**JE VEUX SAVOIR CE QUE JE MANGE**  
Préface de Hugues GOUNELLE de PONTANEL, de l'Académie de Médecine ..... 10,50 F
- Jérôme FAVARD  
**COMMENT NE PAS LES MANQUER (Un art de pêcher... et de vivre)**  
Préface de Pierre DAC ..... 7,50 F
- Fereydoun HOVEYDA  
**HISTOIRE DU ROMAN POLICIER**  
Avant-Propos de Jean COCTEAU  
Préface dialoguée de Jean-Louis BORY et Cecil SAINT LAURENT ..... 15,00 F
- J.-L. JAZARIN, 5<sup>e</sup> Dan  
**L'ESPRIT DU JUDO (Entretiens avec mon Maître)** Deuxième édition.  
Avant-propos du Maître H. MICHIGAMI, 7<sup>e</sup> Dan, Préface du Dr Henri DESOILLE .. 19,50 F
- Jérôme FAVARD et Jean ROCCHI  
**SCANDALES A L'O. R. T. F.**  
Préface de Marcel BLUWAL ..... 7,50 F
- Dr Bernard MULDWORF  
**LIBERTE SEXUELLE ET NECESSITES PSYCHOLOGIQUES** ..... 10,00 F

Tous les livres et « La Nouvelle Critique » sont en vente à

## LA LIBRAIRIE NOUVELLE

8, boulevard Poissonnière - Paris 9<sup>e</sup> C. C. P. 10.922.60 - TEL. : 824.77.63 expédition sous 48 heures



Le service culturel municipal de Pantin propose dans le cadre des animations à la Bibliothèque Elsa Triolet :

Samedi 5 mai à 17 h.

#### Situation du Jeune théâtre

Samedi 12 mai à 21 h.

Salle des Conférences, 42, avenue Edouard-Vaillant, Pantin.

#### « Le chant du fantoche lusitanien »

de Peter WEISS

par le Théâtre-Ecole de Pantin (direction Robert Moulin, décors de Jacques Sirot).

Entrée : 7 F.  
5 F (étudiants et M. J. C.).

Commandez  
vos livres du mois  
à la N. C.  
services-livres (p. 94)

La Municipalité et le Service culturel de La Courneuve présentent du 26-4 au 13-5, pour la première fois en France une exposition : « L'Accordéon ». Rens. : Hall de la Mairie.

#### Ville de Bobigny

4 mai :

**Don Juan de Molière**  
troupe Roger Mollien, salle des fêtes, 2, rue de l'Union.

11 mai :

**Concert orgues et trompettes** Arlette Heudron, Jean-Jacques Gressin, Eglise de tous les Saints.

#### Week-end 93

10 mai :

**Soirée de films canadiens.**

12 mai :

**Gilles Vigneault.**

13 mai :

**La ballade de mama Jones.**

Renseignements : Salle des Fêtes. Service Culturel. 844.16.62. Poste 340

Samedi 5 mai : **Paco Ibanez**  
Lundi 7, mardi 8 :

**Théâtre de Marionnettes**  
Vendredi 11, samedi 12 :

**L'Avare and co**  
Par le théâtre de l'unité  
Mardi 15 : **Mimes**  
Vendredi 18 :

**Ballets contemporains**  
**Karin et Waehner**

Mardi 29 :  
**Concert : Mozart**  
orchestre de chambre  
Pierre Menet  
Mardi 5 juin : **Rufus**

#### Gennevilliers

#### Théâtre :

Salles des Gresillons, 41, avenue des Gresillons, 92 Gennevilliers.

les 4, 5 et 6 mai

« **Madame Hardie** » création de, et, par **Bruno Bayen.**

le vendredi 18 mai, à 20 h 30

« **Monsieur Molière** » par la Salamandre.

Renseignements, location  
793-21-63.

#### Expositions :

Galerie municipale Edouard-Manet, 9, rue Jean-Jaurès, 92 Gennevilliers.

« **Afrique noire** » autour du forgeron, de la potière et du tisserand avec le concours du musée de l'homme.

du 2 au 22 mai

#### Kijno

du 1<sup>er</sup> au 13 juin

Renseignements : 793-61-90, poste 213.

#### ANNONCEURS

Pour l'affiche N. C.  
passez vos ordres à  
**A. C. P.**  
187, Quai Valmy  
Paris-10<sup>e</sup>  
Tél. : 203-96-58

MERCI

# Les Éditions Cercle d'Art depuis 25 ans publient Picasso

Ouvrages disponibles :

## Picasso en Avignon

Texte de Rafael Alberti  
Un vol. relié pleine toile sous jaquette illust.  
coul. 240 pages, 27 × 32, 167 planches  
coul., 45 dessins, 150 F.

## Picasso - Dessins

Préface de René Char  
Texte de Charles Feld  
Un vol. relié pleine toile, 25 × 30, 405 ill.  
dont 50 en coul. 265 pages, 120 F.

## Picasso - Théâtre

Texte de Douglas Cooper  
Un vol. relié pleine toile, 364 pages, 75 repro-  
ductions coul. et 2 dessins reprod. en litho-  
graphie, 427 reprod. en noir, 25 × 30,  
120 F.

## Les déjeuners

Texte de Douglas Cooper  
Un vol. relié toile sous emboîtement illustré,  
208 pages, 27 × 39, 43 reprod. coul., 122  
reprod. en noir, 150 F.

## Les Dames de Mougins

Texte de Hélène Parmelin  
Un vol. relié pleine toile sous jaquette illust.  
coul. 208 pages, 28 × 30, 150 reprod. coul.  
160 F.

## Picasso

Texte de H. L. C. Jaffé  
Un vol. relié pleine toile sous jaquette illust.  
coul. 160 pages, 25 × 32, 100 illust. dt  
50 en coul., 115 F.

## Les Ménines et la vie

Texte de Jaimes Sabartes  
Un vol. relié toile, 140 pages, 25 × 32,  
58 reprod. coul., Couv. originale dessinée  
par l'Artiste, 100 F.

## Le peintre et son modèle

Texte de Hélène Parmelin  
Un vol. relié pleine toile sous jaquette illust.  
coul. 200 pages, 28 × 30, 136 reprod. coul.  
et 2 lithos d'après des dessins originaux,  
160 F.

## Notre-Dame de vie

Texte de Hélène Parmelin  
Un vol. relié pleine toile sous jaquette illust.,  
coul. 200 pages, 28 × 30, 138 reprod. coul.  
et 2 lithos d'après des dessins originaux  
160 F.

## La guerre et la paix

Texte de Claude Roy  
Un vol. relié pleine toile sous jaquette rho-  
doïd. 164 pages, 27 × 39, 5 reprod. coul.  
pleine page, 282 dessins en noir, 150 F.

## Le goût du bonheur

Texte de Jean Marcenac  
Tirage limité, sur pur fil vélin d'Arches,  
32,5 × 25, sous emboîtement, 71 dessins inédits  
noir et coul. reproduits en fac-similé.

## Portraits imaginaires

29 lithographies au format 50 × 65 réalisées  
par Marcel Salinas d'après des peintures sur  
carton de Picasso. Tirage limité.

## Ouvrages épuisés :

Carnet de la Californie  
Œuvres des musées de Moscou et Leningrad  
Visage de la Paix  
Aragon, Picasso, Shakespeare  
Linogravures

## A paraître :

Picasso au musée de Barcelone (Automne  
1973)  
Picasso, Céramiques (Printemps 1974)  
Picasso, Toros y toreros (réimpression)

Éditions Cercle d'Art - 90, rue du Bac - 75 007 Paris

La **NC**  
présente

Une  
nouvelle  
plaquette  
de  
52 pages  
Prix : 5 F

Pour les  
commandes  
voir l'encart  
en page 1



Extrait du séminaire communautaire de travail et de publication en psychiatrie

Une psychiatrie  
différente  
dites-vous...

Les éditions de La Nouvelle Critique

**NC**  
service livres

**Sur Picasso \***

**Picasso**

*H. L. C. Jaffé*

Un survol de l'œuvre.  
100 illustrations, dont 50 en couleurs.

*Editions Cercle d'Art, 160 pages, relié, 115 F.*

**Picasso en Avignon**

*Rafael Alberti*

Les tableaux de l'exposition 1970 en Avignon. Un grand moment de son œuvre. 167 planches couleurs, 45 dessins.

*Editions Cercle d'Art, 240 pages, relié, 150 F.*

\* Précisons que, hors de ces propositions, tous les livres de et sur Picasso publiés par le Cercle d'Art (voir page publicitaire dans ce numéro) peuvent être commandés à notre Service Livres.

**Sur la R. D. A.**

**Histoire de l'Allemagne contemporaine**

*Gilbert Badia*

Pour comprendre l'Allemagne aujourd'hui, un ouvrage de base, cinquante ans d'histoire.

*Editions sociales, 2 volumes brochés, 40 F.*

**Le mode de production socialiste**

*Maurice Decaillot*

Un essai théorique sur les étapes de la marche au socialisme. Des idées sur la gestion concrète de la production par les travailleurs.

*Editions sociales, 1 volume broché, 30 F.*

**Problèmes  
de la  
littérature**

**Lecture du réel**

*Pierre Barbéris*

Des textes qui couvrent dix ans de pratique d'enseignement, de recherche, d'analyse ; une réflexion sur l'appréhension du réel.

*Editions sociales, 1 volume, 14,95 F.*

**Littérature, politique et idéologie**

*Claude Prévost*

Des articles, des études parus pour une part dans la N. C. ; mais plus encore, comme le souligne Roland Leroy dans sa préface, une importante contribution à la politique culturelle du P. C. F.

*Editions sociales, 1 volume, 14,95 F.*

**Psychologie  
et marxisme**

En référence à notre article sur la psychologie sociale, trois ouvrages auxquels renvoient les auteurs de cette étude.

**Anti-Duhring**

*Frédéric Engels*

*Editions sociales, un volume broché, 29,85 F.*

*Relié 36,80 F.*

**Marxisme et théorie de la personnalité**

*Lucien Sève*

*Editions sociales, un volume broché, 34,80 F.*

**Pour Marx**

*Louis Althusser*

*Editions Maspéro, un volume broché 15 F.*

Attention, il vous suffit d'inscrire une croix dans la case correspondant aux livres et aux disques que vous désirez recevoir, d'indiquer le nombre de volumes que vous commanderez, et la somme que cette commande représente.

Précisons que cette liste n'est pas limitative : vous pouvez, en inscrivant leurs titres, les noms de l'auteur, et, si possible, de l'éditeur, commander d'autres volumes que vous n'auriez pas trouvés.

Vous devez adresser le bon de commande figurant sur l'encart ci-contre à :

Services-livres - L. C. D., 146, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (X<sup>e</sup>).

Vous pouvez :

— joindre chèque bancaire ou postal à votre bulletin de commande.

— (C. C. P. - La Nouvelle Critique, 32 860 00 La Source.)

Pour toute commande supérieure à 50 F, les frais de port sont à notre charge. Pour une commande inférieure à 50 F, nous vous serions reconnaissants d'ajouter à votre versement 3 F pour le port.

Picasso	<input type="checkbox"/>	115	F
Picasso en Avignon	<input type="checkbox"/>	150	F
Gilbert Badia			
Histoire de l'Allemagne contemporaine	<input type="checkbox"/>	40	F
Maurice Decailot			
Le mode de production socialiste	<input type="checkbox"/>	14,95	F
Pierre Barbéris			
Lecture du réel	<input type="checkbox"/>	14,95	F
Claude Prévost			
Littérature, politique et idéologie	<input type="checkbox"/>	14,95	F
Engels			
Anti-Duhring	<input type="checkbox"/>	30	F
Lucien Sève			
Marxisme et théorie de la personnalité	<input type="checkbox"/>	35	F
Louis Althusser			
Pour Marx	<input type="checkbox"/>	25	F

Retournez ce bulletin à : L. C. D.,  
146, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris-10<sup>e</sup>

Nom

Prénom

Profession

Adresse

Ville

Je joins à ce bon de commande,

Chèque bancaire

Chèque postal au nom de la Nouvelle Critique

(C. C. P., 32 860 00 La Source)

## Spécial Picasso

Avignon 1970

### Prix de vente au numéro 7 F

Retournez ce bon aux éditions de La Nouvelle Critique,  
29, rue du 4-Septembre, 75002 Paris.

Nom, prénom

Adresse :

Département

Nombre d'exemplaires

Ci-joint mon règlement en chèque bancaire.

Virement postal

ou à votre C. C. P. Paris 6956-23

## Littérature et idéologies

Un ouvrage qui retrace les actes du colloque  
de Cluny II (avril 1970)

32 communications, 320 pages

Passez vos commandes en adressant le bulletin figurant  
dans ce numéro en page 1 aux éditions de **La Nouvelle  
Critique**, 29, rue du 4-Septembre, 75002 Paris, C. C. P.  
Paris 6956-23.

**En promotion**  
nos deux derniers numéros groupés :  
France : 20F. Etranger : 24F.

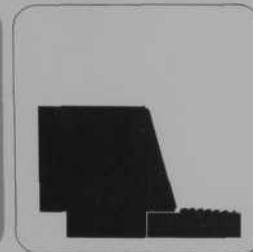
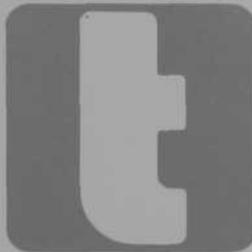
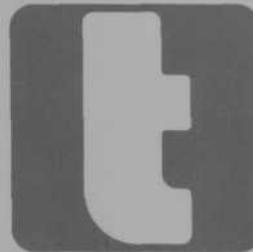
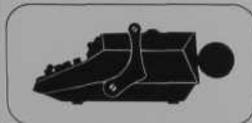
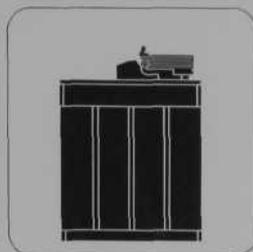
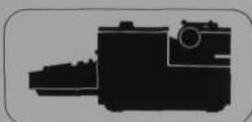


N° 68  
France : 9 F  
Etranger : 10,50 F



N° 69-70  
France : 15 F  
Etranger : 18 F

**Passez vos commandes :**  
en adressant le bulletin figurant dans ce numéro (p. 2)  
aux Editions de La Nouvelle Critique  
29, rue du 4-Septembre, 75002 Paris



Olivetti conçoit, fabrique et distribue  
les machines de l'information

**olivetti**

OLIVETTI FRANCE S.A.  
91 Rue du Faubourg Saint-Honoré  
Paris 8ème - Tél. 225.35.58



Handwritten text in a cursive script, possibly reading "Linsio".

